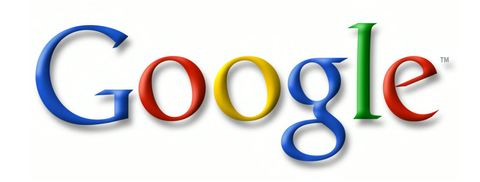


CHRISTOPHE COLOMB

ET

VASCO DE GAMA

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

CHRISTOPHE COLOMB

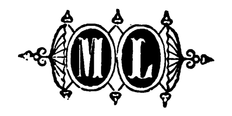
ET

ASCO DE GAMA

PAR

ÉMILE DESCHANEL

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

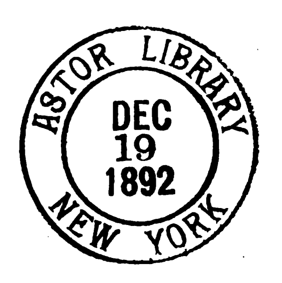
ICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

E VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865




ASTOR LIBRARY
DEC
19
1892
NEW YORK

CHRISTOPHE COLOMB

I

Le périple d'Hannon. — Himilcon. — Hérodote. — Euxène.
Fondation de Marseille. — Pythéas. — Néarque.

Vivent les voyages! ils nous délivrent; ils nous enlèvent aux habitudes, aux servitudes de chaque jour; ils nous empêchent de devenir, si tôt du moins, des mécaniques; ils nous sauvent du béotisme; ils ouvrent notre esprit et notre cœur; ils nous guérissent du spleen, ils nous réveillent; ils nous re-

font, nous ressuscitent; ils secouent les nerfs, ils les électrisent; ils donnent à l'imagination et l'appétit et l'aliment; ils nous éclairent, ils nous accroissent; ils nous mettent en possession de notre domaine terrestre; ils nous font connaître et aimer les hommes de tout langage et de toute couleur, même quand « ils ne portent pas de hauts-de-chausses! »

Les voyages renouvellent la vie et semblent lui donner plus d'étendue. Car enfin par quoi se mesure-t-elle? Est-ce par la pendule et le calendrier, ou bien par les sensations, les sentiments et les idées? Trois jours de voyage valent plus que trois ans de vie casanière, et l'on donnerait de bon cœur six ans de vieillesse pour six mois d'amour. Les voyages doublent la vie, en multiplient les impressions, les étincelles. Sans les voyages, la vie est un tison qui fume; par les voyages, elle brille, elle flambe.

Les voyages nous enrichissent. « Voir, c'est avoir, »

dit Béranger, « vie errante est chose enivrante! » Et un ancien, Pétrone, je crois, s'écrie :

> Linque tuas sedes, alienaque littora quære,
> O juvenis! major rerum tibi nascitur ordo!

Il est vrai que M. de Sacy, de Port-Royal, disait, avec moins d'enthousiasme : « Voyager, c'est voir le diable habillé en toutes sortes de façons, à l'allemande, à l'italienne, à l'espagnole et à l'anglaise; mais c'est toujours le diable : *crudelis ubique!* »

Eh quoi! le diable est-il si effrayant toujours? Pour moi, je ne hais pas ses diverses figures. Quelques-unes sont roses et fraîches, et bien faites pour nous tenter. Or la tentation, dit-on, est une si belle chose quand on y résiste, et une si bonne chose parfois quand on y succombe! Soyons stoïciens quand nous le devons, épicuriens quand nous le pouvons, mais enfin vivons! Voyager, c'est vivre; demeurer immobile, c'est végéter.

Malheur aux casaniers, aux indolents! S'ils ne sont pas d'une complexion très-riche, il leur vient sur l'esprit une mousse malsaine; leurs idées moisissent, leur corps s'engourdit, ils tournent vite à la momie!

En route, en route! N'attendons plus, partons!

— Mais pour partir il nous faut de l'argent, pas mal d'argent! — Eh bien! c'est là ce qui vous trompe. Grâce à M. Édouard Charton, vous pouvez faire, si vous le voulez, les plus beaux voyages du monde — et autour du monde, — presque sans bourse délier : tant est modique le prix de ces volumes où il a réuni les relations les plus curieuses et les plus intéressantes des voyages anciens, modernes et contemporains.

— Mais ce n'est pas la même chose!

— Vous avez raison! c'est bien mieux! Songez que d'avantages vous y trouvez! Pour voyager, dans les conditions ordinaires, il faut non-seulement de l'ar-

gent, mais du temps, autre monnaie plus rare encore; il faut de la santé, et parfois du courage; tout au moins beaucoup d'énergie : il ne faut craindre ni le froid ni le chaud, ni la courbature, ni le mal de mer, ni les mauvais repas, ni les hôtels douteux, ni les draps de lit problématiques, ni les nuits à la belle étoile, ni les rudes chemins, ni les routes peu sûres, ni les voleurs, ni les hôteliers, ni les influences des climats et des diverses régions, ni le choléra, ni la fièvre jaune, ni tous les autres risques au prix desquels on achète ordinairement la nouveauté des impressions, le rajeunissement de la vie. Or, avec les livres de M. Charton, vous n'avez rien à craindre ni à braver, pas même les moustiques, ni les autres insectes que M. Michelet n'a pas osé nommer dans son livre, ne pouvant les poétiser; vous avez le plaisir, vous n'avez pas la peine; vous parcourez tous les pays et tous les siècles, sans danger, sans fatigue, sans effort, et sans frais! Qui donc ne voudrait voyager

Ma… commencer et pour se mettre

sont … ensuite de l'autre manière,

sur l'… deux façons ?

sissen… en route !

mom… imaginez-vous que vous êtes, plus de

En … avant l'ère chrétienne, un des

— M… Hannon. Ses compatriotes l'ont

mal … voyage bien hardi, un voyage de

tromp… colonnes d'Hercule, où Her-

faire, … « Vous n'irez pas plus loin ! »

monde … si vous le voulez, vous et

bourse d… avec lui.

où il a … à cinquante rames

plus inté… nous sommes

et contemp… que femmes : car

— Mais c… inconnus,

— Vous av… elle-même coloni

l'avantages vou… — Les Phéniciens

conditions ordin… les Am

ainsi, du moins pour commencer et pour se mettre en goût, sauf à voyager ensuite de l'autre manière, afin de comparer les deux façons ?

En route donc, en route !

Et d'abord, imaginez-vous que vous êtes, plus de cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne, un des amis du Carthaginois Hannon. Ses compatriotes l'ont chargé de faire un voyage bien hardi, un voyage de découvertes au delà des colonnes d'Hercule, où Hercule lui-même écrivit : « Vous n'irez pas plus loin ! » Eh bien ! Hannon ira ! Et, si vous le voulez, vous et moi, et nous tous, nous irons avec lui.

Nous avons soixante navires à cinquante rames chacun, et sur ces soixante navires nous sommes trente mille personnes, tant hommes que femmes : car nous allons coloniser, peupler les rivages inconnus, allégeant d'autant la mère-patrie, elle-même colonie antique de la phénicienne Tyr. — Les Phéniciens, peuple navigateur, furent en quelque sorte les An-

glais de ce monde ancien; et les Carthaginois, issus des Phéniciens, furent les Américains de ces Anglais, et firent à leur tour de nombreuses colonies.

Il s'agit donc pour nous de franchir ce passage où s'arrêta le demi-dieu bornant ses courses aventureuses et ses miraculeux travaux; il s'agit d'affronter une mer nouvelle, dont l'œil de l'homme n'a jamais vu les flots, dont on ne sait pas les limites, ni même si elle a des limites, dont nul ne peut deviner les dangers, ni les écueils, ni les tempêtes, ni les ténèbres, ni les terreurs.... Quelles émotions! quels frissons! Épouvante et curiosité mêlées! Nous allons à la découverte — de la terre, de l'océan, du globe, — qu'on ne sait pas encore être un globe : car on s'imagine avec Homère que la terre est faite comme un disque ou comme un bouclier argien, plate et circulaire, et ayant pour bordure le grand fleuve Océan qui n'a qu'une seule rive, et qui du côté opposé s'étend dans l'infini et le mystère.

Courage! nous voilà partis, battant de nos trois mille rames les flots inconnus, solitaires, la surface déserte de l'abîme....

Nous tournons à gauche, longeant les côtes de la Libye, — qu'on appelle aujourd'hui l'Afrique. — Nous y apercevons de loin des arbres et des lacs pleins de grands roseaux; nous voyons errer sur leurs bords des éléphants et d'autres animaux sauvages.

Quand la côte le permet, nous abordons; et, lorsque le site paraît favorable, nous y laissons des hommes et des femmes, germes de colonies, à moitié camps et à moitié comptoirs, entrepôts et stations pour les voyages futurs. C'est dans ce dessein que Carthage nous a confié cette expédition.

Nous repartons, et nous voyons plus loin l'embouchure d'un vaste fleuve plein d'hippopotames et de crocodiles. Sur ces rives nous rencontrons les Nomades (Bédouins en langage moderne), et au delà les Éthiopiens, non pas orientaux, mais occidentaux

(Éthiopiens, nom générique, voulait dire Visages-Brûlés, ce qu'on appelle aujourd'hui Nègres) ; puis les Troglodytes, c'est-à-dire ceux qui vivent dans des trous, comme les Gitanos aujourd'hui encore à Grenade, dans les trous de l'Albaycin, grande montagne que ces milliers de trous rendent semblable à une gigantesque éponge, en face de la *Sierra del Sol*.

Plus loin, nous débarquons encore, au pied d'un vaste promontoire; nous voyons « des hommes velus qui habitent les bois » (peut-être des orangs-outangs, *hommes des bois?*). « Ils nous assaillent à coups de pierres et nous forcent à nous rembarquer. »

Après avoir doublé ce promontoire, nous entrons dans un golfe immense, au fond duquel est une plaine. « Pendant la nuit, on voit sortir de tous côtés, par intervalles, des flammes, les unes plus petites, les autres plus grandes... »

Dans une île plus au sud, nous entendons le son des fifres, le bruit des cymbales, des tambourins,

avec les clameurs d'un peuple innombrable. Nos devins nous ordonnent de fuir promptement cette île. Nous côtoyons une terre odoriférante et embrasée. Une montagne lance des feux qui descendent jusque dans la mer.

Au delà des régions ignées, nous trouvons dans un golfe une île habitée par des sauvages. « Le nombre des femmes dépasse de beaucoup celui des hommes. Elles sont toutes velues. On les nomme gorilles ou gorgades. » Nous en prenons trois par curiosité; mais, comme elles brisent leurs liens, nous mordent et nous égratignent avec fureur, nous sommes obligés de les tuer. Nous conservons leurs peaux. Et, de retour à Carthage parce que les vivres commençaient à nous manquer, nous suspendons ces peaux de gorilles dans le temple de Junon-Astarté, et nous faisons graver dans le temple de Baal-Moloch (le même Dieu-Soleil que celui des Phéniciens) la relation de ce voyage si étrange et si nouveau. C'est ce qu'on ap-

pelle le *Périple*, ou la Circumnavigation, d'Hannon.

Pour rassurer votre bon cœur ou du moins votre humanité au sujet de ces trois femmes velues, que nous avons un peu lestement écorchées parce qu'elles nous égratignaient, rappelez-vous que l'histoire naturelle moderne donne justement le nom de *gorilles* à une grande et formidable espèce de singes et de guenons qu'on trouve encore aujourd'hui, comme au temps d'Hannon, sur les côtes occidentales de l'Afrique.

Maintenant, êtes-vous reposé? Entreprenons, si vous le voulez, un autre voyage non moins curieux.

Avec Hannon, en sortant des colonnes d'Hercule, où est aujourd'hui le détroit de Cadix, nous avions tourné à gauche dans l'Océan et suivi le littoral de l'Afrique; peut-être jusqu'au golfe de Guinée, selon quelques commentateurs; au moins jusqu'au cap Bojador, selon quelques autres. A présent, voulez-

vous tourner à droite? Nous n'avons qu'à accompagner un autre Carthaginois, nommé Himilcon. Celui-là s'en va vers le nord, longeant le continent européen, ce qui sera l'Espagne, le Portugal, la Gaule. Nous arriverons avec lui jusqu'à de certaines îles Œstrymnides, qui abondent en étain et en plomb. Les peuples de ces îles sont des gens courageux, altiers, industrieux, qui osent parcourir de grands espaces de mer sur de petites barques faites de cuirs cousus. Ils se rendent en deux jours à l'île Sacrée (l'Irlande?) voisine de celle d'Al-Fion ou *Albion*. — Vous avez reconnu les îles qui s'appelleront plus tard les Iles Britanniques.

Vous plaît-il à présent de voyager à l'autre bout de l'univers connu? Nous aurons un doux et aimable guide, le bon Hérodote, le père de l'histoire. Que de choses intéressantes nous verrons et nous entendrons en Perse, en Assyrie et en Égypte! Et chez les

Thraces et chez les Scythes ! Que de découvertes nous allons faire ! Le cercle des pays décrits avec précision par Homère n'avait pas plus de cent lieues de rayon ; Hérodote embrasse dans ses descriptions un monde trois fois plus étendu.

Encore avoue-t-il qu'il ignore ce que sont les peuples qui vivent aux extrémités des trois parties de la terre, Europe, Asie, Libye. Son ingénuité, sa sincérité, sont charmantes. Il ne répète qu'avec réserve les fables accréditées autour de lui et qui prêtaient aux habitants de ces contrées lointaines des formes et des conditions d'existence extravagantes. Il a autant de prudence que de bonhomie ; mais, avant tout, il conte naïvement ce qu'il voit et ce qu'on lui dit.

Écoutez-le vous redisant la vénération du peuple égyptien pour le chat, pour le chien, pour l'ichneumon, pour les musaraignes, les éperviers et les ibis, ou cette amitié singulière du crocodile et de l'oiseau nommé trochile, qu'on croit être le petit pluvier.

Lorsqu'il survient un incendie en Égypte, les habitants se mettent en rang, non pour l'éteindre, mais pour veiller à la sûreté des chats. Malheureusement les chats quelquefois, se glissant entre les hommes, ou sautant par-dessus, se jettent dans les flammes. Lorsque cela arrive, les Égyptiens en témoignent une grande douleur. Si dans une maison un chat vient à mourir de mort naturelle, les habitants se rasent les sourcils. S'il meurt un chien, on se rase la tête et le corps. On porte dans les édifices sacrés les chats qui viennent de mourir, et, après qu'on les a embaumés, on les enterre à Bubastis. A l'égard des chiens, chacun leur donne la sépulture dans sa ville, et les arrange dans des caisses bénites. On rend les mêmes honneurs aux ichneumons. On transporte à Buto les musaraignes et les éperviers ; les ibis, à Hermopolis.

Quant au crocodile, comme il vit dans l'eau, il a souvent le dedans de la gueule plein de *sangsues* (ainsi traduit Larcher, le mot grec signifie seulement

animaux suceurs). Toutes les bêtes, tous les oiseaux le redoutent ; mais il vit en bonne amitié avec le petit pluvier et en reçoit des services. Quand le crocodile se repose à terre, au sortir de l'eau, il a coutume de se tourner vers le côté d'où souffle le zéphir et de tenir la gueule ouverte : alors le pluvier, entrant dans la gueule, y mange ces petits animaux, et le crocodile prend tant de plaisir à se sentir soulagé, qu'il ne lui fait point de mal.

Parmi les coutumes des Babyloniens, Hérodote vante les mariages à la criée. « La plus sage de toutes leurs coutumes, à mon avis, dit-il, était celle-ci ; j'apprends qu'on la retrouve encore chez les Venètes, peuples d'Illyrie. Dans chaque bourgade, ceux qui avaient des filles nubiles les amenaient tous les ans à un endroit où s'assemblaient autour d'elles une grande quantité d'hommes. Un crieur public les faisait lever, et les vendait toutes l'une après l'autre. Il commençait par la plus belle, et, après en avoir

trouvé une somme considérable, il criait celles qui en approchaient davantage; mais il ne les vendait qu'à condition que les acheteurs les épouseraient. Tous les riches Babyloniens qui étaient en âge nubile, enchérissant les uns sur les autres, achetaient les plus belles. Quant aux jeunes gens du peuple, comme ils avaient moins besoin d'épouser de belles personnes que d'avoir une femme qui leur apportât une dot, ils prenaient les plus laides, avec l'argent qu'on leur donnait. En effet, le crieur n'avait pas plutôt fini la vente des belles, qu'il faisait lever la plus laide, ou celle qui était estropiée, s'il s'en trouvait, la proposait avec un peu d'or[1], demandant qui voulait l'épouser à cette condition, et l'adjugeait à celui qui en faisait la promesse. Ainsi, l'argent qui provenait de la vente des belles servait à marier les laides et les es-

[1] Larcher traduit : « La criait au plus bas prix. » C'est un contre-sens.

tropiées. Il n'était point permis à un père de choisir un époux à sa fille, et celui qui avait acheté une fille ne pouvait l'emmener chez lui qu'il n'eût donné caution de l'épouser. Lorsqu'il avait trouvé des répondants, il la conduisait à sa maison. Si l'on ne pouvait s'accorder, la loi portait qu'on rendrait l'argent. Il était permis aussi, indistinctement, à tous ceux d'un autre bourg de venir à cette vente et d'y acheter des filles.

» Cette loi, si sagement établie, ne subsiste plus.

» Après la coutume concernant les mariages, la plus sage est celle qui regarde les malades. Comme ils n'ont point de médecins, ils transportent les malades à la place publique; chacun s'en approche, et, s'il a eu la même maladie, ou s'il a vu quelqu'un qui l'ait eue, il aide le malade de ses conseils et l'exhorte à faire ce qu'il a fait lui-même, ou ce qu'il a vu pratiquer à d'autres pour se tirer d'un cas semblable. Il n'est pas permis de passer auprès d'un malade sans lui demander quel est son mal. »

Après le bon Hérodote, voici Ctésias, autre voyageur grec. Celui-ci nous fera connaître l'Inde, pas aussi exactement peut-être que cet aimable Victor Jacquemont ou que les voyageurs anglais d'aujourd'hui, mais avec des détails curieux pour le temps et d'après les récits qu'on en faisait en Perse, où Ctésias était médecin à la cour du grand roi.

Il décrit des éléphants renversant des murailles, de petits singes qui ont des queues longues de quatre coudées, de très-grands coqs (ceux justement que nous nommons coqs *d'Inde*, et de là *dindons*). Il raconte qu'un certain oiseau, de la grosseur d'un épervier, et revêtu de couleurs éclatantes, parle indien comme un homme, et grec si on le lui apprend : vous reconnaissez le perroquet. Il dépeint d'autres animaux que nous ne reconnaissons pas aussi bien.

Ctésias s'étend beaucoup sur l'esprit de justice des Indiens, sur leur amour pour leurs chefs et sur le mépris qu'ils font de la mort.

Revenons maintenant, s'il vous plaît, en Occident et en France, ou du moins en Gaule, toujours sans sortir de notre fauteuil : cette manière de voyager n'a-t-elle pas aussi son charme ?

Vers l'an 600 avant notre ère, un vaisseau phocéen vient jeter l'ancre sur la côte méridionale de la Gaule, à l'est du Rhône ; il était conduit par un marchand nommé Euxène, qui faisait un voyage de découvertes. Le chef de la tribu gauloise, appelé Nann, accueille avec amitié ces étrangers, et les mène dans sa maison, où un grand repas était préparé ; car sa fille, ce jour-là même, devait faire choix d'un époux. Mêlés parmi les prétendants, les Grecs prirent part au festin, qui se composait, selon l'usage, de venaison et d'herbes cuites.

La jeune fille, nommée Gyptis suivant les uns, Petta suivant les autres, ne parut point pendant le repas. La coutume voulait qu'elle ne se montrât qu'à la fin, portant à la main un vase rempli de quelque

boisson, et celui à qui elle présenterait à boire devait être réputé l'époux de son choix. — Un usage analogue subsiste encore dans certains estaminets populaires de Belgique et de Hollande.

Au moment où le festin s'achevait, elle entra donc, et, soit hasard, soit autre cause, elle s'arrêta en face d'Euxène et lui tendit la coupe. Ce choix imprévu frappa d'étonnement tous les convives. Nann, croyant y reconnaître une inspiration d'en haut, un ordre du ciel, nomma le Phocéen son gendre, et lui donna pour dot le golfe où il avait pris terre. Euxène, sans perdre de temps, fit partir pour Phocée un vaisseau avec quelques-uns de ses compagnons chargés d'amener des colons, et en attendant il traça le plan et commença les fondations d'une ville qu'il appela Massilia (Marseille).

Or, c'est avec un de ces Phocéens-Marseillais que nous allons, deux siècles et demi après la fondation

de la ville, qui cherchait à étendre au loin ses relations commerciales, renouveler et poursuivre, si bon vous semble, les découvertes du Carthaginois Himilcon, au delà des colonnes d'Hercule. Ce Grec-Gaulois, deux fois homme d'esprit, s'appelle Pythéas; il est instruit, il est géographe et astronome; il est brave, intrépide; il a l'amour et le génie des aventures. C'est un Francklin, c'est un Bellot, mais plus heureux! Il n'a pas, comme le Carthaginois Hannon, soixante navires; il n'en a qu'un : gloire au hardi navigateur!

Il part donc de Marseille, sort à son tour du détroit de Gadès, prend à droite dans l'Atlantique, longe les côtes de l'Ibérie et de la Celtique (Espagne et Gaule), et arrive, au nord de ce dernier pays, dans un détroit large de cent stades qui sépare la Celtique d'une île immense. — Ce détroit, c'est celui que les Français appelleront la Manche, et les Anglais *English Channel;* cette île, c'est l'Angleterre, qu'Himilcon n'avait

qu'entrevue, et qu'il désignait tout à l'heure sous le nom d'Al-Fion ou Al-Bion.

Mais avec Pythéas nous pénétrons enfin dans ce monde nouveau et nous découvrons véritablement la Grande-Bretagne, — quatre siècles avant l'ère chrétienne, trois avant qu'elle soit envahie par le gouverneur conquérant des Gaules, Jules César.

Pythéas constate que cette île forme à peu près un triangle isocèle, c'est-à-dire ayant deux côtés égaux entre eux. Il s'accorde avec Himilcon à dire que les habitants de ce pays sont industrieux et actifs. Ils exploitent des mines d'étain. Après avoir extrait le minerai, ils le dégagent par la fonte et lui donnent la forme de gros lingots cubiques, qu'ils chargent sur des bateaux d'écorce, — il y a loin de ces bateaux d'écorce ou des barques de cuirs cousus, au steamer-monstre Léviathan ou Great Eastern ; — et ils transportent ces lingots dans une île voisine nommée Ictis ou Vectis (Wight). Suivant une autre tradition, ils se

servent de chariots, en profitant des heures où la mer est basse. Les marchands étrangers viennent acheter l'étain dans l'île Vectis, d'où ils le transportent en six jours de navigation sur la côte celtique (côte de France), au port qui sert d'entrepôt. Là ce précieux métal est chargé sur des chevaux, et les caravanes font, à travers les terres, pour parvenir jusqu'à l'embouchure du Rhône, un trajet de trente jours. — Il faudrait aujourd'hui trente heures à peu près.

Pythéas nous emmène jusqu'aux Orcades, et de là jusqu'à Thulé, *ultima Thule,* la dernière terre du côté du nord. — Les uns pensent que c'est l'Islande; d'autres, les côtes de Norwége. — La nuit, dans ces régions, est extrêmement courte, et ne dure que deux ou trois heures. Au delà de Thulé, il n'y a plus ni terre, ni mer, ni air. Une sorte d'épaisse concrétion des éléments, semblable à un *poumon marin*, remplit l'espace et enveloppe l'univers de sa matière impénétrable.

Tel est l'effet fantastique et lugubre que produit sur notre compagnon marseillais le spectacle prolongé des brouillards, des pluies, des nuages, de l'obscurité glacée, qui règnent sur la mer du Nord. Quelle impression de mélancolie et d'effroi pour cet homme du Midi qui a encore dans les yeux et dans le cœur le soleil de la Provence et de la Phocide, l'atmosphère transparente et pure des archipels méditerranéens et cette mer aux ondes perses comme les yeux de Pallas Athènè ! Il recule devant la désolation de ces climats, le cœur lui manque, il croit que c'est la nature qui succombe, et qu'il a devant lui le vide infranchissable, la défaillance de l'univers.

Il se hâte de redescendre vers le Midi et de revenir à Marseille, après un voyage de moins d'une année, mais riche de curieuses explorations et d'intéressantes découvertes.

Un autre Grec, Néarque, amiral d'Alexandre le

Grand, explore, par son ordre, à l'autre extrémité du monde, la côte méridionale de l'Asie, depuis les bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate. « Ce voyage de Néarque, dit le docteur Vincent, est dans l'histoire de la navigation le premier événement d'une grande importance pour le monde entier... L'expédition de la flotte d'Alexandre ouvrit une communication entre l'Europe et les pays situés aux extrémités de l'Asie. Dans des temps plus rapprochés de nous, elle est devenue la source et l'origine des découvertes faites par les Portugais, la base du système de commerce le plus étendu dont les hommes se soient jamais formé l'idée, et, pour tout dire enfin, la cause première, quoique éloignée, de l'heureux succès des établissements anglais dans l'Inde. »

II

Idée d'une Histoire de l'imagerie. — Jules César. — Pausanias. — Fa-hian. — Cosmas Indicopleustès, etc.

Une histoire de l'imagerie serait une œuvre bien curieuse. Elle commencerait, peu s'en faut, avec l'histoire même de l'humanité; la Chine et l'Inde en fourniraient les premiers chapitres : car l'imagerie, langue naturelle et universelle, n'attendit pas, pour se produire, l'invention du papyrus égyptien. L'Égypte, à son tour, offrirait bien des pages intéressantes : à ces feuilles du premier papier que l'homme ait connu s'ajouteraient les grands feuillets de pierre des temples et des obélisques couverts de figures hiérogly-

phiques. On suivrait l'iconographie en Grèce, en Étrurie, à Rome, sur les vases comme sur les livres et sur les monuments. L'imagerie rencontrerait ainsi en son chemin la poterie, ce que plus tard notre Bernard Palissy, maître en ce genre, nommera l'art de terre, et dont on pourrait suivre jusqu'à nos jours les amusantes ramifications : la faïence parlante, la vaisselle à coqs, égayées de vives enluminures, avec ou sans devises, avec ou sans rébus. Le moyen âge apporterait à ce livre les riches vitraux de ses cathédrales : ce serait l'imagerie de verre, après l'imagerie de pierre et l'imagerie de terre. D'autre part, le blason, dont l'origine remonte jusqu'aux temps héroïques, étalerait ses bizarres emblèmes, autres hiéroglyphes. Enfin paraîtrait la gravure sur bois, l'imagerie proprement dite : les premières cartes à jouer, les premières cartes de géographie, les images de dévotion et de sainteté, celles des légendes populaires, celles des pamphlets politiques et religieux, celles des almanachs, celles des com-

plaintes, que sais-je? Après la gravure sur bois, viendrait la gravure sur métal, et ses nombreuses variétés; ensuite la lithographie et la lithochromie; puis le daguerréotype sur métal, puis la photographie sur verre et sur papier, photographie solaire et photographie électrique. On donnerait, dans cet immense album, des spécimens de chaque genre, de chaque espèce, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. Quel beau livre cela ferait! Il comprendrait encore les collections de costumes de toute sorte, costumes des diverses professions, des différents Ordres religieux et militaires; et les costumes de théâtre, et les gravures de modes; et les caricatures, et les charges, et les rébus; et les jeux de l'Oie et autres semblables, et les thèses de Thomas Diafoirus! « Donnez, donnez, dit Toinette, c'est toujours bon à prendre pour l'image; cela servira à parer notre chambre! » Et l'on arriverait ainsi jusqu'aux *illustrations* anglaises, imitées avec tant de succès, il y a une trentaine

d'années, et bientôt égalées, sinon dépassées par la France.

M. Édouard Charton, le premier, sans patronage, osa importer à Paris cette idée dont il avait vu le succès à Londres, et qui consistait à offrir au public, pour un prix minime, un texte varié, entremêlé de gravures et divisé par livraisons. L'expérience montra bientôt quels développements pourrait recevoir cette idée, qui donnait à l'alliance du dessinateur et de l'écrivain un degré d'utilité inconnu jusqu'alors.

« L'esprit, disait l'autre jour un de nos confrères de la *Revue des Deux Mondes*, reçoit la vérité apportée par l'image comme l'œil boit la lumière, avec la même facilité et la même joie. » Il ne parlait que de l'image considérée comme forme littéraire ; mais cette pensée n'est pas moins vraie de l'image proprement dite, du dessin mêlé aux textes, quand il est bien hoisi.

Le *Magasin pittoresque* fut la modeste origine de toute cette littérature *illustrée,* à deux sous la livraison, qui alimente aujourd'hui en France la curiosité de plus d'un million de lecteurs. Au début, rien n'était facile : on se donnait beaucoup de peine pour obtenir des gravures médiocres; les artistes de Paris regardaient comme impossible de livrer quatre gravures par semaine. Il fallut d'abord acheter des clichés à l'Angleterre, où florissaient les *magazines* et surtout le recueil publié à Londres sous la haute et digne influence de lord Brougham, par M. Charles Knight, écrivain économiste distingué, dont l'obligeance contribua à aplanir pour M. Édouard Charton les premières difficultés de son entreprise. Peu à peu, à l'aide d'apprentis et grâce à l'accueil bienveillant du public, les burins devinrent à la fois plus rapides et plus habiles. Quelques années après, non-seulement M. Charton pouvait se passer des clichés anglais, mais à son tour il cédait quelquefois les siens aux

publications de Londres. Lorsque l'on compare un volume récent du *Magasin pittoresque* à ceux des premières années, il semble, à voir la perfection des gravures d'aujourd'hui, qu'il y ait entre 1833 et 1860 un intervalle d'un siècle.

En 1843, M. Charton appliqua la même idée à l'histoire contemporaine universelle, en fondant l'*Illustration*. Malgré les progrès accomplis déjà dans l'espace de dix années, ce ne fut pas une affaire aisée. Il s'agissait de faire exécuter chaque semaine de dix à quinze dessins et gravures, souvent de très-grande dimension. Il fallut organiser des ateliers de nuit, où les jeunes graveurs travaillaient par relais, six par six, les six premiers dormant deux heures pendant que les six autres burinaient, et ainsi de suite alternativement. Quelques-uns en devinrent fous. De plus, on coupait les grands bois en autant de parties qu'il était nécessaire, afin de les partager entre plusieurs graveurs; ensuite on les

rapprochait et les rajustait, comme des jeux de patience.

M. Charton dirigea l'*Illustration* pendant une année entière, conduisant à la fois la rédaction, le dessin et la gravure. Il avait le tiers de la propriété, et, en cessant d'être rédacteur en chef, il le vendit trente mille francs. Cette même part représente aujourd'hui une valeur de six cent mille francs : la propriété entière de l'*Illustration* a été vendue, il y a quelques mois, dix-huit cent mille francs. Ces chiffres ont leur éloquence.

Le principal honneur de M. Charton est d'avoir toujours maintenu les publications illustrées dont il était le fondateur et le directeur dans un esprit sain, moral, fortifiant, utile et bienfaisant pour la vie de famille, pour le foyer domestique, riche ou pauvre. Jamais il n'eût donné accès dans ses recueils à tant de romans médiocres et dangereux qui, depuis, ont fait irruption sur la France par des publications qui

essayaient de contrefaire les siennes. Sans doute il est permis et utile de stimuler l'imagination populaire, et peut-être même est-ce à l'aide de cette faculté-là qu'on peut le plus aisément faire brèche dans l'ignorance; mais il ne faut pas confondre des inventions monstrueuses, fiévreuses, coupables, avec la vraie poésie que l'on peut puiser à tant de nobles sources. Le lecteur populaire croit plus qu'on ne le suppose à la réalité de ce qu'on lui raconte, même quand on l'avertit qu'on ne veut que l'amuser. Il est donc aussi respectable que l'enfant : *Maxima debetur puero reverentia*... Cette maxime fut toujours celle de M. Charton.

Il a continué, depuis, cette sorte d'enseignement populaire par l'union des gravures et des textes dans les ouvrages où cette combinaison était de mise mieux que partout ailleurs : l'*Histoire de France*, les *Voyageurs anciens et modernes* et le *Tour du monde*. Pour ne parler ici que de ces deux derniers

ouvrages, l'un comprend les voyages anciens et modernes les plus intéressants, l'autre les voyages contemporains. Le *Tour du monde* est un exemple de ce que l'on peut atteindre de perfection dans la vérité, d'après les photographies, et même dans l'art. L'Angleterre ne produit certainement rien qui soit supérieur ou même égal aux belles planches du *Magasin pittoresque* et du *Tour du monde,* œuvres d'éminents artistes, tels que MM. Bida, Français, Karl Girardet, Daubigny, Grandsire, Gustave Doré, etc.

L'intérêt et l'originalité de ces beaux livres, d'un prix si modique, les *Voyageurs anciens et modernes* et le *Tour du monde,* consistent dans ce mélange de récits et d'images qui fait entrer les choses dans les yeux en même temps que dans l'esprit. Cette iconographie des voyages, qui en accompagne le texte, en est le plus utile comme le plus amusant commentaire. Les images nous font voyager par les yeux. Et

puisque j'ai dit : Vivent les voyages! je dis aussi : Vivent les images!

N'est-ce pas un spectacle aussi utile que piquant de voir les relations des voyageurs de l'antiquité contrôlées et comme éclairées par la reproduction gravée de tout ce que découvre la science moderne? Les monuments des arts, récemment exhumés, ou bien les nouveautés de l'histoire naturelle, illustrent ces récits antiques, pour les compléter ou les rajeunir. L'antiquité proprement dite, celle qui dès longtemps nous était connue par ces témoignages de l'histoire et de la littérature, voit venir à elle cette antiquité nouvelle que les explorations de l'archéologie retrouvent et restaurent chaque jour. Il est agréable de voir Champollion et les autres savants de nos jours donner la main à Hérodote, et les musées de l'Europe moderne fournir des exemples et des spécimens aux récits de la Muse antique, moins fabuleuse qu'on n'avait cru. Texte, traductions, commentaires, bi-

bliographies, cartes, estampes, fac-similés, se donnent du jour les uns aux autres et entre-croisent leurs lumières, pour le plus grand plaisir et le plus grand profit du lecteur, devenu lui-même un voyageur, sans peine et sans dérangement. On prend part, sans fatigue et sans péril, à tant d'excursions curieuses et lointaines. On découvre successivement toutes les parties du globe terrestre.

Nous avons suivi, l'autre jour, le Carthaginois Hannon dépassant le premier les colonnes d'Hercule et explorant les côtes occidentales de l'Afrique; puis, un autre Carthaginois, Himilcon, et plus tard un Phocéen-Marseillais, Pythéas, allant découvrir les Iles Britanniques et les côtes brumeuses des terres septentrionales, encore mal définies et pleines de mystère. Trois Grecs, Hérodote, Ctésias et Néarque, nous ont conduits à l'autre extrémité du monde et révélé plusieurs parties de l'Asie et de l'Afrique orientale.

Jules César figure aussi parmi les voyageurs anciens. Il connaît assez bien la Gaule, où il séjourna environ dix ans : mais il décrit plutôt la Gaule et les Gaulois en militaire et en ennemi qu'en historien exact et impartial. On sent bien que le gouverneur conquérant de ce pays n'est pas un voyageur désintéressé.

Pausanias, voyageur grec, parcourut l'Italie, l'Espagne, la Macédoine, la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte. Son livre est une sorte de Guide du Voyageur. Il n'y faut pas chercher l'art d'Hérodote ; mais les renseignements en sont précis, et les indications utiles.

L'an 399 de notre ère, un samanéen ou moine chinois, dont le nom religieux était Fa-hian ou Fa-hien, ce qui signifie *Manifestation de la foi,* entreprit un voyage dans les contrées à l'ouest de la

Chine. Il se proposait de remonter aux sources de la tradition et de la doctrine bouddhique, fondée au VIe siècle avant notre ère, et qui, entre toutes les religions de notre globe, compte le plus de disciples. Son but était d'arriver à la possession de quelques-uns des livres où cette religion était enseignée, afin de les faire servir à une régénération de la foi, lorsqu'il reviendrait dans sa patrie.

Il avait associé à son entreprise plusieurs moines, Chinois comme lui, entre autres Tao-tching, *Ornement de doctrine;* Hoeï-king, *Éclat d'intelligence;* Hoeï-ing, *Correspondance de perspicacité;* Hoeï-wei, *Éminence de perspicacité.*

Il visita la Tartarie, le Thibet, l'Inde, Ceylan, non sans de grandes fatigues et de grands dangers. Après plusieurs années, la nostalgie le prit, et il songea à revenir, ayant d'ailleurs atteint le but de son voyage et trouvé les livres qu'il cherchait. Sa relation, qui est en style indirect comme celle de Jules César, ra-

conte avec une simplicité pleine de sentiment comment le mal du pays vint le saisir, à la vue d'un objet chinois qu'un pèlerin offrait à la statue de Foe (un des noms de Bouddha).

« Depuis que Fa-hian avait quitté la terre de Han (la Chine), plusieurs années s'étaient écoulées. Les gens avec lesquels il était en rapport étaient tous des étrangers; les montagnes, les rivières, les herbes, les arbres, tout ce qui avait frappé ses yeux était nouveau pour lui; de plus, ceux qui avaient fait route avec lui s'en étaient séparés, les uns s'étant arrêtés et les autres étant morts. En regardant l'ombre en arrière (en réfléchissant au passé), son cœur était toujours rempli de pensées et de tristesse. Tout à coup, à côté de cette statue de jaspe, il vit un marchand qui faisait hommage à Foe d'un éventail de taffetas blanc du pays de Tsin (Chine). Cela lui causa, sans qu'on s'en aperçût, une émotion si vive, que ses yeux se remplirent de larmes qui coulèrent abondamment. »

Il était temps que le bon religieux mît fin à son apostolat : il fût tombé malade de mélancolie. Cependant il était au milieu des merveilles du bouddhisme, qu'il décrit avec enthousiasme ; chaque jour il apprenait quelque tradition inconnue dans le pays de Han, et il voyait des monuments ou des cérémonies qui étaient pour sa foi une consolation et une récompense. Il visitait le temple magnifique où l'on garde la dent sacrée de Foe. C'est de toutes les dents de Bouddha celle qui paraît être l'objet de la plus grande vénération. Huit cent dix-huit ans après la mort de Bouddha, un roi de Ceylan obtint cette dent de Gouhâsihâ, roi de Calingou-rata, au sud du Bengale. Quatorze cents ans après la mort de Bouddha, les Malabares enlevèrent la dent et la portèrent sur les rives du Gange. Quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-dix ans après cet événement, la dent fut rapportée à Ceylan. Dans la deuxième moitié du XVIe siècle, les Portugais s'en emparèrent, et Constantin de Bra-

gance, leur chef, la fit réduire en cendres. Le lendemain les prêtres de Bouddha en trouvèrent une toute semblable dans une fleur de lotus. C'est cette dent que possèdent les Anglais, et pour la restitution de laquelle le dernier empereur des Birmans envoya deux ambassadeurs à Calcutta.

Mais le souvenir de son cher pays accablait Fa-hian, quoiqu'il eût la douceur de contempler tantôt le pot et le bâton de Foe, tantôt l'empreinte de son pied, tantôt l'ombre de son corps, qui est restée (l'ombre toute seule) à quelque distance de la ville de Nakie. En vain aussi, pour consoler son âme, Fa-hian faisait tourner chaque jour « la roue de la loi. » — C'est une sorte de cylindre sur lequel on colle des prières, et qu'on fait tourner avec autant de rapidité que possible, pour obtenir et procurer aux assistants, à chaque tour de roue, les mêmes mérites que si les prières avaient été réellement récitées. Ces roues à prières sont encore aujourd'hui en usage chez les

bouddhistes du Nord. Les voyageurs modernes les ont vues en Tartarie. — Ou bien il admirait les éléphants qui font l'office de sacristains près d'un temple de Foe construit dans un endroit stérile et solitaire. « Là il n'y a point d'hommes pour arroser et balayer, mais on y voit continuellement des troupeaux d'éléphants qui prennent de l'eau avec leur trompe pour arroser la terre, et qui, recueillant toutes sortes de fleurs et de parfums, font le service de la tour. »

Mais ces merveilles et bien d'autres ne consolaient pas Fa-hian de la patrie absente. Il revint enfin dans son cher pays.

« Il avait été dans le péril, et il y avait échappé : voilà pourquoi il mit sur le taffetas de bambou ce qui lui était arrivé, désirant faire part aux sages de ce qu'il avait vu et entendu. »

Un autre voyageur, Cosmas, marchand et moine égyptien, vers l'an 535, nous donne dans sa *Topo-*

graphie chrétienne une curieuse idée des théories étranges que l'on s'était faites dans les premiers siècles du christianisme, sur la forme de la terre, sur ses divisions, et sur ses rapports avec le reste de l'univers.

Cosmas, surnommé Indicopleustès, ce qui veut dire en grec « navigateur dans l'Inde », fut d'abord marchand à Alexandrie. Les intérêts de son négoce le conduisirent en Éthiopie, puis en Asie, jusqu'à Ceylan. A son retour, il embrassa la vie monastique, et composa, dans le silence du cloître, plusieurs traités de cosmographie et de géographie. Le seul qui nous soit parvenu est celui que nous venons de nommer, *la Topographie chrétienne*, où, après avoir réfuté les savants de son siècle qui soutenaient que la Terre était ronde, il prétend démontrer que le tabernacle de Moïse, dont parle l'Écriture, est la véritable image de l'univers, que la Terre est carrée à la base, conique au sommet, et qu'elle est enfermée, avec le

Soleil, la Lune et tous les autres astres, dans une sorte de cage ou de grand coffre oblong (c'est ici que les images et miniatures sont amusantes), dont la partie supérieure forme un double ciel.

Ses arguments sont aussi singuliers que sa théorie. Ce sont, du reste, ceux de l'époque, et Cosmas ne fait que suivre l'opinion de plusieurs illustres auteurs chrétiens de ce temps-là. L'idée que la Terre serait une sphère et que nous aurions des antipodes lui paraît donc absurde et impie ; il la rejette avec véhémence et dérision. Écoutez cela :

« Ils disent sans vergogne que nous avons des antipodes, lieux où les hommes ont les pieds opposés aux nôtres !... Combien sont ridicules ces contes de bonne femme ! Si les hommes sont opposés pieds à pieds, que ce soit dans la terre, dans l'eau, dans l'air, dans le feu ou dans tout autre corps, comment les uns ou les autres peuvent-ils rester debout ? comment les uns ou les autres peuvent-ils vivre avec la tête en

bas? C'est là certainement une hypothèse absurde. (Ici Cosmas fait une autre petite image pour démontrer cette absurdité.) Et, quand il vient à pleuvoir, comment dire que la pluie *tombe* sur les uns et sur les autres? Elle tombe bien sur les uns, mais sur les autres ne faudra-t-il pas dire plutôt qu'elle monte? Comment ne pas rire de pareilles folies?... »

Lactance de même, au commencement du IVe siècle, appelle monstrueuse l'opinion de ceux qui veulent que la Terre soit sphérique et que toutes les parties de ce globe soient habitées. « Peut-on être assez extravagant pour s'imaginer qu'il y ait des hommes qui aient les pieds en haut et la tête en bas; que tout ce qui est couché en ce pays-ci, soit là-bas suspendu; que les herbes et les arbres y croissent en descendant; que la pluie et la grêle y tombent en montant? Fallait-il mettre au nombre des merveilles du monde les jardins suspendus de Babylone, puisque les philosophes suspendent aussi des champs, des

mers, des villes et des montagnes?... J'avoue que je ne sais que dire de ces personnes qui demeurent opiniâtres dans leurs erreurs et qui soutiennent leurs extravagances, si ce n'est que, quand elles disputent, elles n'ont point d'autre dessein que de se divertir ou de faire paraître leur esprit. Il me serait aisé de prouver, par des arguments invincibles, qu'il est impossible que le ciel soit au-dessous de la Terre. » (*Institutions divines*, livre III, chapitre 24.)

Saint Augustin, de son côté, dit dans *la Cité de Dieu* (livre XVI, chapitre 9) : « Il n'y a aucune bonne raison de croire à cette fabuleuse hypothèse d'hommes qui, foulant l'autre côté de la terre, où le soleil se lèverait quand il se couche pour nous, auraient les pieds opposés aux nôtres. Cette opinion ne se fonde sur aucune notion historique.... Mais, fût-il démontré par de bons arguments que le monde et la terre ont la forme sphérique, il serait trop absurde de prétendre qu'il y ait eu des hommes assez hardis pour

franchir l'Océan immense et passer de cette partie du monde en l'autre, afin d'y aller implanter un rameau détaché de la famille du premier homme. » Saint Augustin, là, sentait bien où était la difficulté, et les importantes conséquences de la sphéricité de la Terre, si une fois on l'admettait. Il semblait flairer la question énorme de la pluralité des races humaines.

Ainsi pensaient encore saint Basile, saint Ambroise, saint Justin, martyr, saint Jean Chrysostome, saint Césaire, Procope de Gaza, Severianus, évêque de Gabala, Diodore, évêque de Tarse, etc.

Eusèbe, de Césarée, s'enhardit une fois, dans son *Commentaire sur les Psaumes,* à dire que, « suivant l'opinion de quelques personnes », la Terre est sphérique; mais, dans un autre ouvrage, il recule devant cette témérité.

Au IVe siècle, un prêtre, nommé Virgile, fut condamné pour avoir affirmé l'existence des antipodes.

On voulait couper court à des opinions si périlleuses ou si embarrassantes.

Au xv[e] siècle encore, nous verrons les moines d'Alcala et de Salamanque opposer aux raisonnements de Christophe Colomb les mêmes arguments que ceux de tant d'illustres personnages des premiers siècles du christianisme.

Quand des hommes aussi éclairés en tout le reste triomphaient si étrangement dans leur erreur et accablaient de dédains si superbes ou de si poignantes ironies quelques esprits indépendants dont toute la faute consistait à avoir deviné la vérité, comment nous étonner que notre voyageur, Cosmas, ou quel que soit son nom, bref, un simple marchand devenu moine, se mît tout bonnement à la suite des préjugés qui régnaient et qui semblaient être sous la sauvegarde des textes saints et des auteurs sacrés?

Son livre, curieux par cela même, ne laisse pas d'intéresser encore par d'autres parties, celles où il

décrit plusieurs contrées qu'il a parcourues, en particulier l'île de Taprobane (Ceylan), et où il donne d'assez nombreux détails sur l'histoire naturelle de l'Inde.

On vient de voir que la *Topographie chrétienne* est entremêlée de dessins naïfs et de miniatures qui représentent des figures de l'univers, des hommes, des costumes, des animaux, des plantes, et qui sont destinées à éclairer les explications ou démonstrations du voyageur. Le livre des *Voyageurs anciens et modernes* reproduit plusieurs de ces images curieuses. Dans la principale, l'univers, terre et ciel, ressemble exactement à une grande malle. Cette malle, très-haute, pareille à celles où les femmes serrent leurs robes pour voyager, contient une montagne en pain de sucre autour de laquelle tourne le Soleil. Ce pain de sucre, c'est la Terre. Au pied du pain de sucre, et par conséquent au fond de la malle, on voit la mer et ses principaux golfes, dessinés avec une libre fan-

taisie. En haut, au milieu du couvercle de ce grand coffre à robes, est Dieu le Père, qui regarde tout par une lucarne en œil-de-bœuf. Cette malle, avons-nous dit, veut représenter le tabernacle de Moïse, sur le plan duquel le monde a été fait, ou réciproquement. Cosmas appuie cette croyance sur un texte du Nouveau Testament, qu'il interprète de travers.

Une autre image représente une sorte de calendrier ou de zodiaque d'un genre particulier. Selon Cosmas, les douze pains de proposition dont parle l'Écriture sont l'emblème de l'année et des fruits de la terre. Il dessine donc le cycle des douze mois de l'année et des fruits de chacun, pour rendre grâces à Dieu qui nous accorde tant de bienfaits. Voici ce que l'on croit reconnaître dans son dessin :

PRINTEMPS.

Pharmouthi (avril). de l'ail.
Pachon (mai). . . . de la cannelle?
Payni (juin). . . . . des noix arméniennes.

ÉTÉ.

Épiphi (juillet). . . du blé?
Mésori (août). . . . des figues ou du raisin?
Thoth (septembre). . des olives?

AUTOMNE.

Phaophi (octobre). . des dattes.
Athyr (novembre). . des asperges.
Choiac (décembre). . de la mauve.

HIVER.

Tybi (janvier). . . . de la chicorée.
Méchir (février). . . des échalottes?
Phaménoth (mars). . un citronnier?

Ce qui est intéressant et charmant dans ces miniatures qui font sourire, c'est la bonne foi de l'auteur; ce sont ses efforts naïfs et sincères pour comprendre la création, pour se représenter l'univers tel qu'il peut être, et en même temps pour ne pas se mettre en opposition avec les textes de l'Écriture et des Pères.

Entre Cosmas, le voyageur naïf, et Marco Polo, le grand voyageur du moyen âge, contentons-nous de mentionner :

Arculphe, évêque français du VII[e] siècle, qui visite Jérusalem et les autres villes de la Palestine, puis Alexandrie et Constantinople ;

Le Saxon Willibald, qui, au VIII[e] siècle, visite aussi la Palestine et la Syrie ;

Au IX[e] siècle, deux mahométans, Soleyman et Abou-Zeyd-Hassan, qui parcourent les mers et les îles du sud de l'Asie, l'Inde et la Chine ;

Au XII[e] siècle, Benjamin de Tudèle, voyageur espagnol, qui va de Saragosse à Rome, de Rome à Constantinople, de Constantinople à Bagdad, de Bagdad au Caire, puis s'en retourne dans son pays ;

Et, au XIII[e] siècle, Jean du Plan de Carpin, voyageur italien, qui visite le pays des Tartares.

En résumé, au moyen âge, les voyageurs européens se portent presque tous vers l'Asie, soit que la piété

les attire au tombeau du Christ, soit que les affaires et le négoce, ou simplement la curiosité et l'ardeur de connaître tout le domaine de l'homme, les emporte jusqu'aux limites de l'Orient.

Le dernier et le plus éminent voyageur de cette longue période est le Vénitien Marco Polo, qui, avant tous les autres Européens, découvrit la Chine et le Japon, et qui, outre l'honneur de ses découvertes personnelles, eut la gloire de provoquer, par son récit, celles du Génois Christophe Colomb.

Nous suivrons l'un et l'autre en leurs courses lointaines, racontées avec tant de bonhomie et une naïveté parfois si étonnante.

II

MARCO POLO

Marco Polo fut l'Hérodote du moyen âge. Il ressemble au voyageur grec par la sincérité de ses récits aussi bien que par l'étendue de ses voyages ; il lui ressemble par la simplicité et la naïveté, par le soin avec lequel il marque comme d'une ligne finale chaque sujet avant de passer à un autre, précaution contre les distractions des auditeurs et contre les négligences des copistes, en des temps où les livres n'étaient que manuscrits et où l'imprimerie n'était

pas inventée. Comme Hérodote aussi, il rapporte quelques contes, mais sans les garantir. Comme lui enfin, il mêle à son récit quelques harangues. Hérodote cependant, Grec et lettré, est bien supérieur à Marco Polo sous le rapport de l'art, ayant d'ailleurs écrit lui-même son livre, tandis que Marco Polo a seulement dicté le sien.

Avant Marco Polo, à peine avait-on entretenu les contrées centrales et septentrionales de l'Asie : sur toutes les cartes géographiques, les trois quarts de ce continent étaient restés en blanc. Il fit connaître, mieux que personne ne l'avait fait, l'Inde et l'océan Indien. Aujourd'hui encore, certaines régions asiatiques ne sont connues en Europe que par la relation de son voyage, et nous ne savons de l'histoire de plusieurs nations que ce qu'il en a raconté il y a tout à l'heure six cents ans.

La famille Paolo ou Polo était originaire de Dalmatie. Établie à Venise en 1033, elle s'était enrichie par

le commerce, et était arrivée à prendre rang parmi les familles patriciennes. Au XIII[e] siècle, elle avait des comptoirs à Constantinople et à Soldachia (Sudac), à l'extrémité méridionale de la Crimée.

En 1260, deux frères, Nicolo et Matteo Polo, partirent de Constantinople avec une riche provision de bijoux, se rendirent par la mer Noire à leur établissement de Crimée, puis de là sur les bords du Volga, à l'une des résidences de Barka, petit-fils de Gengis-khan et souverain des Tartares occidentaux. Une guerre éclata entre ce chef et celui des Tartares orientaux. Toutes les routes étant infestées d'ennemis, les deux marchands de bijoux n'osèrent retourner vers Constantinople : ils se rendirent, par de longs détours, à Boukhara, dans l'Asie centrale, y restèrent trois ans, et de là poussèrent leur excursion aventureuse jusque dans le nord de la Chine. Ils furent bien accueillis du grand khan ou empereur de ce pays, qui les chargea d'un message pour le Pape.

De retour en Europe quand les circonstances le permirent, Nicolo et Matteo Polo accomplirent leur mission. Puis ils s'en retournèrent vers le grand-khan, emmenant cette fois de Venise Marco Polo, fils de Nicolo.

Marco, né en 1254, avait alors environ dix-sept ans.

Le jeune homme apprit aisément les langues de ces peuples nouveaux, et se fit très-vite à leurs habitudes. Son esprit vif, ouvert, entreprenant, plut à l'empereur, qui ne craignit pas de lui confier une partie de l'administration de ses finances, et eut lieu de s'en applaudir.

« Marco Polo rendit d'autres services au grand-khan. En 1273, il prit, ainsi que son père et son oncle, une part notable au siége de Siang-yang-fu, qui résistait depuis cinq ans aux armées impériales. Les trois Vénitiens enseignèrent à l'empereur la construction et l'usage des catapultes, pierriers et man-

goneaux, perfectionnés en Europe sous Philippe-Auguste, et encore ignorés des Mongols. Les énormes pierres lancées à l'aide de ces machines épouvantèrent les habitants de Siang-yang-fu, qui ne tardèrent pas à capituler[1].

Par ce succès, le grand-khan Cublaï, qui ne possédait auparavant que le Cathay, ou Chine septentrionale, devint maître aussi du Mangi, ou Chine méridionale, qu'il divisa en neuf provinces. Marco Polo fut chargé d'en gouverner une pendant trois ans.

D'autres missions lui donnèrent toutes les facilités désirables pour explorer une grande partie de la Chine et des pays voisins.

Cependant il y avait environ vingt années que les trois Vénitiens n'avaient vu leur patrie. A grand'-peine ils obtinrent de l'empereur qu'il leur permît de partir pour Venise. Cublaï profita de l'occasion

[1] *Voyageurs anciens et modernes*, par Édouard Charton.

pour les prier d'escorter une de ses filles, fiancée à un prince tartare mongol, souverain de la Perse. Ils traversèrent la mer de Chine, le détroit de la Sonde, l'océan Indien, et abordèrent, près de l'entrée du golfe Persique, à Ormuz, où ils remirent la princesse chinoise aux mains du prince persan. Ensuite ils se rendirent par la voie de terre à Trébisonde et à Constantinople, et enfin arrivèrent à Venise en 1295, après vingt-quatre ans d'absence.

A leur retour dans leur ville natale, ils eurent quelque peine à se faire reconnaître de leurs concitoyens, qui les croyaient morts depuis longtemps. Leur visage, altéré par les fatigues, avait pris une physionomie étrange. A force de parler les langues orientales, ils avaient presque perdu l'accent vénitien. En outre, on raconte qu'ils s'étaient revêtus à dessein d'habits grossiers et pauvres. Lorsqu'ils se présentèrent à leur palais, dans le quartier de Saint-Jean-Chrysostome, la famille, les voyant en si piteux

état, les accueillit avec méfiance. Mais les trois voyageurs convièrent leurs parents et amis à un somptueux festin : on commença à les reconnaître. Lorsqu'on fut à table, ils ouvrirent avec des couteaux les vieux vêtements sous lesquels ils avaient paru, et l'on en vit tomber des rubis, des saphirs, des émeraudes, des escarboucles, et quantité d'autres pierres précieuses. Alors on les reconnut tout à fait. A chaque service ils changeaient de costume et se montraient vêtus avec une splendeur toujours croissante : l'attendrissement des parents, et leur nombre, croissait de même. On baisait ces mains pleines de richesses. Enfin ce fut avec toutes les larmes du cœur qu'on reçut, au dessert, les présents magnifiques distribués par les trois bien-aimés.

Matteo fut nommé, peu de temps après, magistrat de Venise, et toute la noblesse rechercha la société de Marco.

Les récits de nos trois voyageurs paraissaient ce-

pendant un peu invraisemblables. Et, comme Marco Polo se plaisait à raconter que le grand-khan avait des millions de pièces d'or, commandait à des millions de sujets, et ainsi de suite, on lui donna le surnom de *messer Milione*, et la petite place elle-même où s'élevait son palais fut appelée *la cour du Million*[1].

Venise eut une guerre avec Gênes, et fut vaincue. Marco Polo, qui commandait une galère, se vit blessé et prisonnier. Dans sa prison, à Gênes, il se lia d'amitié avec un Pisan nommé Rusticiano, lui raconta ses voyages, et celui-ci en écrivit la relation sous sa dictée. Marco Polo fut rendu à la liberté en 1299.

On suppose qu'il mourut vers 1323. Du moins son testament porte la date du 9 janvier de cette année-là, et il était très-malade lorsqu'il l'écrivit. Il y nomme pour héritières ses trois filles : Fantina, Bel-

[1] *Voyageurs anciens et modernes*, par Édouard Charton.

lela et Moretta. En 1323, il avait environ soixante-dix ans.

Les voyages de Marco Polo se firent de 1269 à 1295. Ils parcourent un grand nombre de pays : entre autres, les deux Arménies, la Géorgie, Mossoul, Bagdad, la Perse, le désert de Lop, le Tangut, les Tartaries, le Thibet, le Mangi et le Cathay, c'est-à-dire la Chine méridionale et septentrionale, le Zipan-gu ou Zipun-gou, c'est-à-dire le pays du Zipun ou Zapon, que nous appelons le Japon.

La relation de ces voyages abonde en détails de toute sorte : la géographie, l'histoire naturelle, l'histoire proprement dite, les légendes, les contes, les harangues, s'y répandent dans un pêle-mêle amusant. La sincérité du narrateur est évidente, et la vraisemblance parfois lui manque plus que la vérité. La plupart des usages chinois dont il parle existent encore aujourd'hui. Les magnificences du palais de l'empereur de la Chine à Cambalu (*Khan-baligh*,

maison du souverain), dont le nom moderne est Pékin, ces magnificences que pendant longtemps on avait regardées comme fabuleuses, se trouvaient déjà confirmées par la relation de Raschid-Eddin, aussi bien que par celle de Du Halde; elles le sont encore par les récits des Français et des Anglais qui viennent de prendre part à la dernière expédition.

Marco Polo, encore comme Hérodote, a soin de marquer ce qu'il a seulement ouï-dire et ce qu'il a vu de ses propres yeux. Et, quand il affirme qu'il a vu, on peut se fier à lui.

Voici quelques-uns des détails qu'il donne sur Cublaï-khan et ses femmes : « Le grand seigneur des seigneurs, qui est appelé Cublaï-khan, est ainsi fait : Il est de belle grandeur, ni petit ni grand, mais de moyenne taille; il est assez gras et bien taillé de tous ses membres; son visage est blanc et vermeil comme une rose, ses yeux sont noirs et beaux, son nez bien fait et bien proportionné. Il a quatre femmes qu'il

regarde comme ses femmes légitimes, et le fils aîné qu'il a de ces quatre femmes doit être seigneur de l'empire quand mourra le grand-khan. On les appelle impératrices, et chacune a un nom particulier. Elles tiennent chacune une cour; elles ont au moins trois cents demoiselles moult belles et avenantes, maints valets et écuyers et maints autres hommes et femmes, si bien que la cour de chacune de ces dames est d'environ dix mille personnes. »

Soit quarante mille personnes pour les quatre impératrices. — Le missionnaire Maghalanes, dans sa *Nouvelle Relation de la Chine,* ajoute, sur ce même sujet, les particularités suivantes : « Quand le roi ou le prince héritier veulent épouser une femme, le tribunal des cérémonies choisit à Pékin des filles de quatorze ou quinze ans, les plus belles et les plus accomplies qu'on peut trouver, qu'elles soient filles de grands seigneurs ou de gens de basse naissance, peu importe. Ce tribunal se sert pour cela de femmes âgées

et de bonnes mœurs, qui font choix des vingt qu'elles estiment les plus parfaites... Durant quelques jours, elles sont en présence de la reine-mère, qui les fait courir pour reconnaître si elles n'ont point de défaut ou de mauvaise odeur. »

Dans une certaine province que Marco Polo appelle Balasian, « les grandes dames et les puissantes portent des braies comme je vais vous dire : il y a telle dame qui dans une braie, c'est le vêtement des jambes, met bien cent aunes de toile de coton, ou quatre-vingts ou soixante, et elles font cela parce que les grosses femmes sont réputées les plus belles. »

Il n'y a pas besoin d'aller en Chine pour retrouver un usage pareil, il suffit de se promener à Paris. Dieu a fait les femmes plus longues que larges, et a jugé que cela était bien, *et vidit quod esset bonum;* les femmes en jugent autrement, elles ont changé tout cela, et se font plus larges que longues. Rien n'est plus grotesque ni plus risible que de voir

rouler et bouler ces paquets d'étoffes et de crinolines.

Dans une autre province, nommée Péïn, les naturels, dit Marco Polo, ont une singulière coutume, que voici : « Quand une femme a un mari, et qu'il la quitte pour aller en voyage et qu'il doit y demeurer vingt jours ou plus, la femme, aussitôt que son mari est parti, se remarie, et à bon droit, d'après leurs usages; et les hommes, là où ils vont, prennent femme aussi. »

Un chapitre est intitulé : *De la fille au roi Caidu; comment elle est forte et vaillante.*

« Le roi Caidu avait une fille que les Tartares appelaient Aigiarm ou Argial-bucor, ce qui veut dire en français *Lune brillante*. Cette demoiselle était si forte qu'en tout le royaume il n'y avait damoiseau ou écuyer qui la pût vaincre. Son père voulait la marier et la donner à quelque baron; mais elle ne voulait point et disait qu'elle ne se marierait point qu'elle n'eût trouvé un gentilhomme qui la vainquît; et enfin son père lui avait écrit une promesse qu'elle

ne se marierait qu'à sa volonté. Quand elle eut obtenu cette promesse, elle en eut grande joie et fit savoir par plusieurs parties du monde que, si aucun seigneur voulait venir se mesurer avec elle et la vaincre en combat singulier, elle se reconnaîtrait pour sa femme. Quand cette nouvelle fut répandue, maints gentilshommes vinrent de divers pays pour tenter l'épreuve; et voici comment elle se faisait. Le roi avec maintes personnes, hommes et femmes, venaient dans la salle principale du palais; puis la fille du roi arrivait avec une cotte de sandal moult richement travaillée, et aussi son adversaire avec une pareille cotte de sandal. Il était convenu que, si le damoiseau pouvait la jeter par terre, il l'épouserait; si, au contraire, la princesse était victorieuse, le vaincu devait lui donner mille chevaux. Et elle en avait déjà gagné ainsi plus de dix mille, car il n'y avait chevalier qu'elle ne vainquît; et ce n'était pas étonnant, car elle était si bien taillée, si grande et si membrue, que c'était presque une géante.

» Or, il advint que, vers l'an 1280, arriva à la cour le fils d'un riche roi, qui moult était jeune et beau. Il venait avec belle escorte, menant avec lui mille chevaux pour prix de son épreuve avec la demoiselle, et aussitôt il annonça qu'il voulait se mesurer avec elle. Le roi Caidu en fut moult

joyeux, car il désirait que ce seigneur épousât sa fille, parce qu'il savait qu'il était fils du roi de Poumar, et il envoya secrètement dire à sa fille de se laisser vaincre exprès; mais elle répondit qu'elle ne le ferait pour rien au monde. Quand donc le roi et la reine et leurs compagnons furent en la grande salle, la fille du roi et le prince étranger parurent, et ils étaient si beaux que c'était merveille de les voir. Ce damoiseau d'ailleurs était si fort et si puissant qu'il ne trouvait personne qui pût lutter avec lui. On convint donc que, si le prince était vaincu, il perdrait les mille chevaux qu'il avait amenés avec lui; puis la lutte commença. Tous les assistants désiraient que le jeune homme fût vainqueur, afin qu'il épousât la princesse, et le roi et la reine le souhaitaient aussi. Que vous dirai-je? Les deux adversaires luttèrent longtemps ensemble; mais enfin la fille du roi fut victorieuse et jeta son adversaire par terre. Ainsi le prince fut vaincu et perdit ses mille chevaux, et il n'y eut personne dans la salle qui n'en fût moult dolent.

» Souvent le roi Caidu mena sa fille au combat, et parmi tous les chevaliers il n'y en avait pas un qui l'égalât. Souvent elle allait au milieu des ennemis, prenait un chevalier par force et l'amenait à ses gens. »

Tout le monde connaît l'histoire « du Vieux de la Montagne et de ses assassins », ou haschischins; c'est du livre de Marco Polo qu'elle a couru dans tous les autres.

Il donne des détails sur la grande Rosie (Russie), et sur ce qu'il appelle « la province d'Obscurité », c'est-à-dire les pays voisins du pôle :

De la province d'Obscurité.

« Au nord est une province appelée Obscurité, parce que de tout temps il y fait sombre, et il n'y a ni soleil, ni lune, ni étoile; mais il y fait aussi obscur que chez nous au crépuscule. Les habitants n'ont point de seigneur; ils vivent comme des bêtes et ne sont soumis à personne. Les Tartares font souvent des incursions en ce pays, et voici comment ils s'y prennent pour retrouver leur route. Ils choisissent des juments qui aient des poulains, et laissent ceux-ci hors du pays, parce que les juments sentent leurs petits et savent mieux retrouver leur chemin que les hommes. Ils montent donc sur ces juments, entrent dans le pays et dérobent ce qu'ils peuvent; puis, lorsqu'ils ont assez de

butin, ils laissent les juments s'en aller, et elles savent bien toujours reprendre leur chemin. Ces gens ont beaucoup de peaux très-précieuses, car il y a en leur pays des zibelines, des hermines, des ercolins, des vairs, des renards noirs, et maintes autres fourrures précieuses. Ils sont tous chasseurs, et ils amassent tant de ces peaux que c'est merveille. Les habitants des pays voisins les leur achètent toutes, et en tirent grand gain et grand profit. Ces gens sont moult grands et bien faits de leurs membres, mais ils sont moult pâles et n'ont point de couleur.

» La grande Rosie confine d'un côté à cette province, et nous allons vous en entretenir.

De la province de Rosie et de ses habitants.

» Rosie est une grandissime province vers le nord. Les habitants sont chrétiens et tiennent la loi greçque. Il y a plusieurs rois, et chaque peuplade a son langage particulier. Ils sont moult simples et sont tous beaux, hommes et femmes; ils sont blancs et blonds... »

Il faut, ce me semble, reconnaître dans toutes ces descriptions une exactitude assez remarquable pour

le temps, et que voile à peine çà et là un peu de couleur romanesque. Mais l'imagination, étant de bonne foi, ajoute au charme du récit, au lieu de le gâter.

J'ai dit que Marco Polo, comme Hérodote, rapportait, sans les garantir, certaines histoires peu croyables.

Ainsi il y aurait dans l'océan Indien une île habitée seulement par des hommes, et une autre habitée seulement par des femmes. « Chaque année, les hommes vont dans l'Ile des Femmes, et y demeurent trois mois, mars, avril et mai. Pendant ces trois mois, ils s'amusent avec leurs familles; puis, les neuf autres mois, ils les consacrent à leur commerce... Les femmes ne font autre chose que nourrir leurs enfants et cueillir les fruits que produit leur île... »

La gravure du *Livre des Merveilles*, qui représente l'Ile des Hommes et l'Ile des Femmes, en face l'une de l'autre, et les habitants et les habitantes se livrant à leurs occupations respectives, est d'une naïveté

bien plaisante. Pendant que tous les hommes, dans leur île, s'occupent avec activité de leur négoce, toutes les femmés, dans la leur, sont chargées de poupons, et les arbres de fruits.

Dans une autre île, appelée Angaman, dit notre voyageur, « tous les hommes ont une tête comme celle d'un chien, et les dents et les yeux aussi comme ceux d'un chien; en un mot, leur tête est en tout semblable à celle d'un grand chien mâtin.:. »

Selon toute apparence, Marco Polo a voulu dire seulement que les habitants de l'île d'Angaman (ou Andaman, dans la partie orientale du golfe de Bengale), offraient, dans l'ensemble de leur physionomie, une sorte de ressemblance avec la face des chiens. Les voyageurs modernes s'accordent, en effet, à reconnaître que ces insulaires nègres sont d'une extrême laideur et ressemblent aux Papous, ou natifs de la Nouvelle-Guinée. La partie inférieure de leur visage est très-saillante.

Mais que fait le miniaturiste du *Livre des Merveilles,* sorte d'illustration de ces voyages? Comme il lui faut, pour justifier son titre, le plus de merveilleux possible, il prend au pied de la lettre ces métaphores, et représente des hommes à véritables têtes de chiens, debout, allant et venant, occupés à faire des échanges et du commerce, et tenant ou chargeant des marchandises dans des sacs.

Il y a une autre île, nommée Dagraïan, dont les habitants sont très-sauvages. « Or écoutez un détestable usage qu'ils ont : quand un d'eux, homme ou femme, est malade, les parents font venir les mages et leur demandent si le malade doit guérir. Ceux-ci, par leurs enchantements, répondent s'il doit vivre ou mourir; et alors, si le malade est condamné, les parents lui mettent quelque chose sur la bouche et l'étouffent. Puis, quand il est mort, ils le font cuire, et tous les parents du mort viennent le manger, et ils mangent même la moelle qui est dans les os, afin

qu'il n'en reste rien : car ils disent que s'il restait quelque chose il viendrait des vers, qui, ne trouvant pas à se nourrir, mourraient; ce qui serait un grand péché pour l'âme du défunt. Quand ils ont mangé toute la chair, ils prennent les os, les mettent dans un beau coffre, et vont les suspendre, soit dans les cavernes des montagnes, soit en d'autres lieux où rien ne puisse les atteindre. Quand ils peuvent prendre des étrangers, ils le font; et, si le prisonnier ne peut se racheter, ils le mangent. Or, laissons ce peuple et ses détestables coutumes... »

J'ai dit aussi que parfois la vraisemblance manquait à Marco Polo plus que la vérité. Ainsi on s'étonnait, au moyen âge, de ses mines de diamant; mais depuis on a reconnu qu'elles n'avaient rien de fabuleux, et Victor Jacquemont les décrit à son tour. Ce ne sont, après tout, que des mines de carbone. Et voilà que M. Berthelot fait du diamant sous nos yeux, et qu'on n'a plus besoin d'aller aux mines.

On s'étonnait aussi, quoique beaucoup moins, d'un chapitre qui a pour titre : *D'une sorte de pierres qui brûlent comme du bois.* « Par toute la province de Cathay, il y a une sorte de pierres noires qu'on tire des veines des montagnes et qui brûlent comme du bois; elles restent allumées mieux que du charbon; car, si vous les allumez le soir et que vous les fassiez bien prendre, toute la nuit elles resteront allumées, et vous trouverez encore du feu le matin. Dans toute la province de Cathay on brûle de ces pierres; ils ont du bois en assez grande abondance, mais ils brûlent de ces pierres parce qu'elles coûtent moins et que c'est une économie. »

Tout le monde connaît aujourd'hui la houille ou le charbon de terre, dit improprement charbon minéral, et qui n'est pas moins végétal que l'autre charbon, étant formé par les dépôts des grandes forêts antédiluviennes.

Ainsi il arrive à Marco Polo, comme à Hérodote,

que plus nos connaissances s'étendent, plus elles nous démontrent sa véracité. Aujourd'hui, pierres qui brûlent et mines de diamant, non-seulement n'ont plus rien d'étrange, mais les unes et les autres se trouvent cousines germaines aux yeux de la science moderne, et ne sont que carbone sous deux espèces, c'est-à-dire à deux degrés différents de cristallisation.

Le bon sens de Marco Polo savait, au besoin, protester contre les fables des charlatans. « Je veux vous prévenir, dit-il, que ces petits hommes de l'Inde, qu'on vous fait voir, n'en sont nullement. Mais on les fait dans ce pays (à Java et à Sumatra), et voici comment. Il y a en cette île une espèce de singes moult petits et ayant le visage de l'homme. On les prend et on les pèle tout entiers, en ne leur laissant de poils que pour la barbe et sur la poitrine, puis on les fait sécher et on les prépare avec du camphre ou autre chose, de sorte qu'on les fait passer pour de petits hommes; mais c'est un mensonge, car nulle

part, dans l'Inde ni ailleurs, nous n'avons vu d'hommes d'aussi petite taille. »

Par des artifices semblables, on fabriquait, au moyen âge, des sirènes, des mandragores, et autres êtres fabuleux.

Quant à la fameuse licorne, ou *unicorne*, il semble que c'était tout bonnement le rhinocéros ; du moins peut-on le reconnaître assez bien dans cette même page de Marco Polo, quelques lignes plus haut : « Ils ont des éléphants sauvages, et des licornes, qui ne sont guère moins grandes qu'un éléphant : elles ont le poil du buffle, le pied de l'éléphant, et au milieu du front, une corne moult grosse et noire. Le mal qu'elles font, c'est avec leur langue, parce qu'elles l'ont couverte d'épines moult longues. Leur tête est faite comme celle des sangliers sauvages ; elles la portent généralement inclinée vers la terre. Elles se plaisent beaucoup dans la boue et la fange. Ce sont moult laides bêtes à voir. Il n'est pas vrai qu'elles

se laissent prendre par des jeunes filles, mais c'est tout le contraire. »

Marco Polo a donc autant de bon sens que de bonne foi, et montre bien moins de crédulité que la plupart de ses contemporains.

En résumé, il a rendu des services considérables à la géographie et à la navigation; il a révélé à l'Europe l'Asie plus complétement que n'avait fait Jean du Plan de Carpin. Enfin, comme nous le disions et comme nous allons le montrer, outre l'honneur de ses découvertes personnelles, il a la gloire d'avoir provoqué par son récit celles des autres voyageurs, et des plus grands, Sébastien Cabot et Christophe Colomb. L'illustre Génois, croyant aller sur les traces du Vénitien Marco Polo, au continent asiatique, à ce fameux pays de l'or, des pierreries et des épiceries, le Mangi, le Cathay et le Zipan-gou, trouva en route une terre nouvelle, dont il ne s'était pas douté et dont il ne se douta jamais : il la prit toujours

pour l'Asie, et mourut avant d'être détrompé ; mais les hommes du vieil hémisphère, grâce à lui et à Sébastien Cabot, n'en étaient pas moins dotés d'un nouveau monde et de la connaissance du globe terrestre. Or, qui donc avait excité Cabot ? c'était l'exemple de Colomb. Et qui donc avait excité Colomb ? C'était Marco Polo et son récit.

IV

CHRISTOPHE COLOMB

I

Il y a deux Christophe Colomb : celui de la légende et de la poésie, celui de la réalité et de l'histoire. L'un peut faire tort à l'autre aux yeux des fantaisistes, qui préfèrent le merveilleux au raisonnable. Mais aux yeux des esprits sensés, si le second est moins théâtral que le premier, il est plus naturel : il est donc intéressant à plus juste titre. L'un éblouit, et l'autre attache. Enfin c'est le second qui est le vrai : il n'y a

donc pas à choisir; il faut s'accommoder de celui-là toutes les fois que l'on parle en prose.

Le premier, le Christophe Colomb de la légende et de la poésie, est une sorte de voyant, de génie ou de fou sublime, qui devine l'existence d'un nouvel hémisphère, et qui marche droit à ce but, sur la foi de son imagination hallucinée. Voilà le fond,—thème favorable aux variations brillantes, aux phrases sonores, à la rhétorique, au lyrisme, aux effets de style, aux figures : — Je trouverai ce nouveau monde, que j'ai rêvé, que j'ai conçu! et, s'il n'existe pas, je le veux, je l'ordonne, il sortira des eaux à mon appel! « Courage! s'écrie Schiller, courage, brave navigateur! Ce rivage que tu as deviné, il t'apparaîtra brillant et splendide!.... Si ce monde n'existe pas, il jaillira des flots exprès pour toi : il est un lien éternel entre la nature et le génie, et l'une tient toujours ce que l'autre a promis! »

Voilà les raisons de la poésie : c'est *résonner* comme

une lyre. Un autre, Gagliuffi, s'écrie en voyant la prétendue maison natale de l'illustre navigateur, à Cogoleto :

Unus erat mundus; duo sint, ait ille : fuere.

« Il n'y avait qu'un monde. Qu'il y en ait deux, dit-il, et il y en eut deux. »

Voilà ce qui séduit les imaginations, amies du merveilleux et du surnaturel. Ici Colomb devient un dieu qui prononce son *Fiat lux!*

Le second Christophe Colomb, celui de la réalité et de l'histoire, raisonne seulement en homme, et en homme qui n'a que les connaissances de son temps, et en Génois propre au commerce. « En naviguant toujours à l'ouest, se dit-il, on doit finir, selon toute apparence, par retrouver le continent asiatique, tous ces riches pays dont parle Marco Polo : le Zipan-Gou, le Cathay, le Mangi, si abondants en or, en pierreries et en épiceries. »

Telle est sa vraie pensée, fort peu lyrique, mais plus sérieuse que celles qu'on lui prête, et d'autre part plus curieuse pour nous, en ce que, reposant sur une erreur de la géographie ancienne, elle allait pourtant amener la découverte la plus considérable de la géographie moderne.

Jusqu'alors on ne connaissait, pour atteindre les pays décrits par Jean du Plan de Carpin et par Marco Polo, que la route de l'est, la voie de terre, pleine de difficultés et de périls. Si, en naviguant à l'ouest, on pouvait arriver directement à ces mêmes pays, et obtenir ainsi beaucoup plus vite l'or, les pierreries et les épiceries, quel avantage! quelle source de profits et de richesses! Voilà le raisonnement de notre Génois, qui ne se trompait que de l'épaisseur des deux Amériques et du Pacifique. Il n'est pas question là de nouveau monde, jamais il n'en sera question dans son esprit. S'il rencontre des îles très-nombreuses et un grand continent mal entrevu, il croira qu'il est

arrivé à l'endroit voulu, sur les côtes d'Asie; il appellera toujours Indes, Mangi, Cathay et Zipan-gou, ces pays inconnus; il gardera pendant toute sa vie cette croyance, il mourra sans être détrompé, non-seulement n'ayant pas prévu, mais n'ayant pas connu, même après coup, la découverte qu'il a faite, et que d'ailleurs avait déjà faite, un an avant lui, le Vénitien Sébastien Cabot (je dis, celle du continent).

Une idée commerciale est donc l'idée première qui met en campagne l'imagination du Génois. Avec cela, l'esprit d'aventure, et aussi la curiosité de connaître la terre et la mer, et d'aller aussi loin qu'on peut dans les secrets de la nature. Là-dessus, ensuite, il ajoute l'intérêt de la religion chrétienne, les âmes à conquérir dans ces pays lointains, et les pays avec les âmes. Les princes catholiques accueillent cette idée, et arborent volontiers l'étendard de la foi, couvrant de ces nobles couleurs l'ambition et la soif des conquêtes, ou pour le moins des entreprises commerciales. Mais la

foi, très-visiblement, à qui lit avec soin les textes, n'est là que par-dessus le marché. L'humanité est ainsi faite. Un soir, on parlait des Croisades devant Napoléon : « Le tombeau du Christ, ah bien oui! dit-il; les échelles du Levant et le commerce, à la bonne heure! voilà la vraie raison des Croisades! » Colomb allèguera aussi le dessein de délivrer le tombeau du Christ, au moment où il verra baisser la faveur et l'enthousiasme.

Christophe Colomb, pendant sa jeunesse, avait eu l'imagination remplie des souvenirs que Marco Polo avait laissés à Gênes, vers 1298, alors qu'il y était retenu prisonnier et qu'il dictait à un compagnon d'infortune, Rusticiano, de Pise, la relation de ses voyages. L'usage des copies manuscrites de cette relation fut assez commun dans le temps où Colomb s'occupait de son projet, entre 1471 et 1492. La description des richesses de l'Asie orientale avait redoublé l'ardeur des voyageurs à s'élancer de ce côté. La

plupart des navigateurs continuaient à chercher les moyens d'abréger la route de l'est, soit par terre, soit en découvrant la route de mer au delà de l'Afrique; mais d'autres s'étaient arrêtés à la pensée d'une route plus directe par mer vers l'occident.

Dix-huit ans avant son premier voyage de ce côté, Colomb avait su que le roi de Portugal Alphonse V avait fait demander à l'astronome Toscanelli, de Florence, par le chanoine Fernando Martinez, une instruction détaillée sur le chemin de l'Inde par la voie de l'ouest. Il s'empressa d'écrire, lui aussi, au savant Florentin; Toscanelli répondit à Colomb en 1474, et lui communiqua une copie de la lettre qu'il avait adressée au chanoine Fernando Martinez :

« Je vois, dit-il à Colomb, que vous avez le grand et noble désir de passer dans le pays où naissent les épiceries, et, en réponse à votre lettre, je vous envoie la copie de celle que j'adressai, il y a quelques jours,

à un ami attaché au service du sérénissime roi de Portugal, et qui avait eu l'ordre de S. A. de m'écrire sur le même sujet... Je pourrais, un globe à la main, démontrer ce que l'on désire; mais j'aime mieux, pour l'intelligence de l'entreprise, marquer le chemin sur une carte semblable aux cartes marines, où j'ai dessiné moi-même toute l'extrémité de l'Occident, depuis l'Irlande jusqu'à la fin de la Guinée vers le sud, avec toutes les îles qui se trouvent sur cette route. J'ai placé vis-à-vis (des côtes d'Irlande et d'Afrique), droit à l'ouest, le commencement des Indes, avec les îles et les lieux où vous pourrez aborder. Vous y verrez aussi à combien de milles vous pourrez vous éloigner du pôle arctique vers l'équateur, et à quelle distance vous arriverez à ces régions si fertiles et si abondantes en épiceries et en pierres précieuses. »

Toscanelli écrivit ensuite à Colomb une seconde

lettre, dans laquelle il lui disait : « Vous aurez vu que le voyage que vous voulez entreprendre est moins difficile qu'on ne le pense; vous seriez persuadé de cette facilité si, comme moi, vous aviez eu occasion de fréquenter un grand nombre de personnes qui ont été dans ces pays (l'Inde des épiceries). »

Ainsi, dès l'année 1474, le projet qui devait amener les grandes découvertes géographiques de 1492 était sérieusement à l'étude en Italie et en Portugal. Christophe Colomb était bien l'homme qu'il fallait pour entreprendre de le réaliser.

Né à Gênes, vers 1436, il était le fils aîné d'un fabricant de lainages qui eut assez de ressources pour assurer à ses enfants les bienfaits d'une instruction très-supérieure à celle de la plupart des fils d'artisans de ce temps-là. Christophe fut envoyé à l'Université de Pavie. Dans sa quatorzième année, il interrompit ses études universitaires et commença son apprentissage de marin.

« J'ai passé vingt-trois ans sur mer, dit-il dans une de ses lettres à Ferdinand et à Isabelle; j'ai vu tout le Levant et l'Occident et le Nord; j'ai vu l'Angleterre; je suis allé plusieurs fois de Lisbonne à la côte de Guinée. »

Il écrit une autre fois : « Dès l'âge le plus tendre, j'allai en mer, et j'ai continué de naviguer jusqu'à ce jour. Quiconque se livre à la pratique de cet art désire savoir les secrets de la nature d'ici-bas. Voilà déjà plus de quarante ans que je m'en occupe. Tout ce que l'on a navigué jusqu'à présent, je l'ai navigué aussi. »

Il fit plusieurs courses sous la direction d'un de ses parents qu'on désigne par le surnom de Colomb le Jeune (*Colon el Mozo*), neveu d'un autre Colomb (*Francesco Colon*) qui fut capitaine dans les armées navales de Louis XI.

Il parle d'un voyage à Chio, où il vit recueillir le mastic.

Il commanda des galères génoises près de l'île de Chypre, dans une guerre avec les Vénitiens.

Il fit une expédition à Tunis, dans les intérêts du roi René d'Anjou.

En 1477, il voyagea jusqu'en Islande.

Lorsqu'il entreprit cette excursion, il avait établi, depuis plusieurs années, sa demeure habituelle en Portugal : il était venu en 1470 à Lisbonne, qui était alors la ville des progrès maritimes et en quelque sorte la capitale de la renaissance géographique. On avait obtenu du Pape une bulle qui accordait au Portugal un droit exclusif sur toutes les terres à découvrir dans l'océan Atlantique jusqu'au continent de l'Inde. La passion des voyages, stimulée par l'intérêt et par la gloire, animait Lisbonne : aucune ville ne pouvait avoir plus d'attrait pour Colomb.

Il y épousa dona Felipa, fille d'un gentilhomme italien qui s'était autrefois distingué dans plusieurs navigations sous le commandement du prince Henri

de Portugal, et qui avait fondé une colonie à l'île de Porto-Santo, dont il avait été gouverneur. Dona Felipa, cependant, était sans fortune : Colomb, pour subsister, fit et vendit des livres à images, construisit des globes géographiques, dessina des cartes, et prit part à plusieurs expéditions envoyées à la côte de Guinée. « Il est probable dit Humboldt, que c'est pendant son long séjour en Portugal, de 1470 à 1484, âgé de trente-quatre à quarante-huit ans, qu'il refit, pour ainsi dire, ses études. »

C'est dans ce milieu qu'il conçut enfin le projet de sa grande expédition, qui consistait, comme il le dit lui-même, « à chercher l'Orient par l'Occident, et à passer, par la voie de l'ouest, à la terre où naissent les épiceries. »

Cette idée, du reste, n'était pas absolument nouvelle. Dès l'antiquité, on croyait que l'extrémité orientale de l'Asie n'était pas à une distance trop considérable de l'extrémité orientale de l'Europe, et qu'on

pouvait aller directement par mer, et même peut-être par terre, de l'une à l'autre. Colomb n'ignorait pas qu'Aristote avait écrit dans son traité *du Ciel :* « Ainsi donc tous ces faits (les observations astronomiques) démontrent avec évidence non-seulement que la forme de la terre est ronde, mais encore que la circonférence n'en est pas grande ; car un si petit déplacement (de l'Égypte et de Cypre à des contrées plus septentrionales) ne produirait pas si vite une différence aussi sensible. Voilà comment ceux qui croient que *les pays situés vers les colonnes d'Hercule touchent aux pays de l'Inde,* et que de cette façon il n'y a qu'une seule mer, ne semblent pas faire une supposition trop insoutenable. Ils citent, entre autres preuves, les éléphants, qui se retrouvent également dans ces deux régions extrêmes, ce qui paraît indiquer que, si les mêmes animaux s'y retrouvent, c'est que ces pays se rejoignent entre eux. »

On attribuait également à Aristote un livre apo-

cryphe intitulé : *Récits surprenants,* où on lisait ceci : « Dans la mer qui est en dehors des colonnes d'Hercule, les Carthaginois ont découvert, à ce qu'on dit, une île déserte qui est couverte de forêts et qui a des fleuves navigables. Elle produit aussi les fruits les plus extraordinaires. Elle est éloignée de plusieurs jours de navigation. »

Il y a apparence que Colomb connaissait aussi le passage suivant de Sénèque dans ses *Questions naturelles* ou Recherches sur la Nature : « Quand l'homme, spectateur curieux de l'univers, a contemplé la course majestueuse des astres, et cette région du ciel qui offre à Saturne une route de trente ans, il regarde de haut, en reportant ses regards vers la Terre, la petitesse de son étroite demeure. *Combien y a-t-il depuis les derniers rivages de l'Espagne jusqu'à l'Inde? L'espace de très-peu de jours,* si le vent est favorable au vaisseau. »

Colomb savait encore que Strabon avait rappelé

cette opinion d'Ératosthènes : « Si l'étendue de la mer Atlantique n'était pas un obstacle, nous pourrions nous rendre par mer de l'Ibérie (Espagne) dans l'Inde. »

Il avait dû lire aussi, par conséquent, ces autres paroles qui se trouvent un peu plus loin dans la même page de Strabon : « Nous n'appelons terre habitée que cette portion de la zone tempérée où nous sommes et qui nous est connue. Mais on conçoit que, dans cette même zone, il puisse exister *deux terres habitées, et peut-être plus de deux.* »

Il avait noté aussi cette sorte de prophétie qui se trouve dans la *Médée* de Sénèque :

Venient annis secula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Tethysque novos detegat orbes,
Neque sit terris ultima Thule.

« Un temps viendra, dans les siècles lointains, où

les barrières de l'Océan seront franchies, où l'on découvrira une vaste terre, où la mer révélera de nouveaux mondes, et où Thulé ne sera plus la borne de l'univers terrestre. »

Le fils de Colomb, Fernando, écrit en marge de ce texte, dans son exemplaire de Sénèque, qui est à la bibliothèque de Séville : « Cette prophétie a été accomplie par mon père, l'amiral Christophe Colomb, en 1492. » *Hæc prophetia expleta est per patrem meum, Christophorum Columbum, anno* 1492.

Cependant, ne n'oublions pas, le dessein de Christophe Colomb ne fut jamais d'accomplir rien de tel, et jamais sa pensée ne se fixa sur l'idée d'un monde nouveau à découvrir. Tout ce qu'il voulait découvrir, c'était un chemin plus direct vers un monde déjà connu.

Quant à l'Atlantide dont parle Platon, « île plus grande que l'Asie et l'Afrique, et située au couchant dans l'Océan, » elle avait sombré, disait la légende, et

disparu sous les flots. Il n'y avait donc pas lieu peut-être de se préoccuper de cette tradition [1].

Mais il en existait une autre au sujet d'une terre nommée *Antilia*, qu'on plaçait aussi dans l'océan Atlantique. « La plus ancienne indication de cette île imaginaire, qui en définitive a donné son nom aux *Antilles*, d'après l'exemple de Pierre Martyr, d'Anghiera, en 1493, paraît être celle de l'atlas vénitien, d'Andrea Bianco, en 1436. Antilia s'y trouve représentée à 240 lieues marines à l'ouest des côtes du Portugal, par les 27° 55′ de longitude occidentale de Paris, et par les 38° 20′ et 38° 30′ de latitude. Sa longueur atteint celle du Portugal et de l'Angleterre. Au nord de l'Antilia, est l'île de la *Main de Satan* [2].

Des marins que la tempête avait emportés loin des côtes faisaient toutes sortes de récits. Un matelot

[1] Voir l'*Appendice* à la fin du volume.

[2] Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes.*

soutenait avoir vu terre à l'ouest de l'Irlande. Quelques navigateurs qui s'étaient aventurés au delà des îles Açores et des îles Canaries, disaient avoir entrevu, bien loin, d'autres îles.

Des faits semblaient confirmer ces mirages. Un pilote du roi de Portugal, Martin Vincente, avait trouvé, à 450 lieues à l'ouest du Cap Saint-Vincent, une pièce de bois sculptée que poussait un vent d'ouest; elle était travaillée avec un art singulier, sans l'aide d'aucun instrument de fer. « Pedro Correa, beau-frère de Colomb, avait vu, près de l'île de Madère, une autre pièce de bois sculptée, d'un style aussi inconnu et venant aussi de l'ouest. Des roseaux d'une dimension extraordinaire, qui rappelaient les bambous de l'Inde cités par Ptolémée, avaient été vus flottants dans ces parages; le roi de Portugal en avait fait montrer quelques-uns à Colomb : d'un nœud à l'autre ils pouvaient contenir neuf *garrafas* (carafes, bouteilles) de vin. Les habitants des Açores

rapportaient que, lorsque le vent soufflait de l'ouest, la mer rejetait, surtout dans les îles Graciosa et Fayal, des troncs de pins énormes, d'une espèce inconnue. Sur les bords de l'île de Flores, on avait trouvé un jour les cadavres de deux hommes dont la physionomie et les traits différaient entièrement de ceux des habitants de l'Europe et de l'Afrique. Enfin des gens du cap de la Verga (sans doute dans les Açores) avaient dit à Colomb qu'ils avaient vu des *almadias*, ou barques couvertes, remplies d'une espèce d'hommes dont ils n'avaient jamais entendu parler[1]. »

De l'ensemble de ces faits et de ces traditions et de ces conjectures, et des observations que lui-même avait dû recueillir dans ses nombreux voyages sur mer, se forma dans l'esprit de Colomb la pensée que les flots de « la mer océane », comme on disait alors, devaient aller battre les rivages des Indes. Une fois

[1] Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes.*

que cette idée fut arrêtée en lui, il s'y attacha avec une ténacité génoise, s'y dévoua avec une ardeur héroïque, en fit l'intérêt unique de sa vie, et entreprit contre les obstacles une lutte admirable. C'est par là que Christophe Colomb mérite les louanges de l'histoire : la grandeur de ses vues, même mêlées d'erreur, sa persévérance infatigable, sa constance invincible, la foi qu'il avait dans son idée et dans son courage, et aussi les péripéties, les extrémités de sa destinée, suffiraient à sa gloire, sans qu'il fût nécessaire de recourir aux fictions ou aux hyperboles de la poésie, quand même l'immensité du résultat, prévu ou non, et de la découverte rencontrée, n'ajouterait pas un grand poids dans la balance de la renommée; car, après tout, les actions des hommes se jugent toujours par trois choses : l'intention, les moyens et le résultat.

Sébastien Cabot, lui aussi, et même avant Colomb, avait découvert l'Amérique; d'où vient que son nom

est éclipsé par le rayonnement de la gloire de Colomb? C'est que la lutte du Génois, souple et indomptable, avec les obstacles sans nombre et les difficultés de toute sorte qui traversaient son entreprise, lutte héroïque, herculéenne, à laquelle nous assisterons, a attiré sur lui avec justice l'attention de ses contemporains et de la postérité; c'est que le retentissement de sa renommée a été en raison des combats infinis qu'il avait livrés à la pauvreté, à la malveillance, à l'envie, aux préjugés et aux périls, aux discordes et aux tempêtes; c'est que ce très-juste retentissement d'une si grande et si difficile entreprise eut des résultats encore plus considérables que cette entreprise elle-même, puisqu'en moins de cinquante années après que Colomb eut abordé à l'une des Antilles, tous les explorateurs qui s'étaient élancés à sa suite sur cet océan révélé eurent achevé de relever le pourtour des deux vastes continents auxquels on donna le nom d'Amérique.

Nous suivrons le Génois dans ses démarches et dans ses voyages, et nous étudierons ce caractère pratique et positif, parfois un peu intéressé, et parfois un peu inhumain, le plus naïvement du monde, — quoique bon homme au fond, et grand homme,—mais homme enfin, et plus intéressant par là qu'un personnage de fantaisie, pétri de toutes les vertus et arrangé selon l'idéal poétique. La nature, qui dans ses œuvres est bien plus amusante que les poëtes, ne fait pas de héros tout purs : c'est le mélange d'un peu de mal avec beaucoup de bien qui forme les grands hommes, et sans ce peu de mal, qui fait le caractère, ils manqueraient de consistance, comme la monnaie d'or, sans un peu d'alliage, manquerait de solidité.

II

Que de peines se donna Colomb pour obtenir d'aller courir tant de périls et d'aventures ! par combien de déceptions il acheta tant de souffrances ! nous le dirons brièvement, et l'on verra ce que coûte la gloire.

Son projet une fois arrêté, il obtint une audience du roi de Portugal, Jean II. Le roi parut l'écouter favorablement, et fit assembler un conseil où l'on débattit s'il y avait apparence de retrouver les Indes par l'Occident, ou s'il ne valait pas mieux essayer de tourner l'Afrique. Le plus grand nombre des conseillers se prononça contre l'idée d'un trajet direct : Caradilla, évêque de Ceuta, plus ardemment qu'aucun autre, la déclara chimérique, absurde et impie.

Cependant le roi, qui avait été frappé des perspec-

tives que Colomb lui avait ouvertes, fit partir, à l'insu de ses conseillers et de Colomb lui-même, une caravelle, en apparence pour les îles du Cap Vert, avec des instructions secrètes pour suivre la direction indiquée dans le mémoire du Génois. C'est-à-dire que l'honnête monarque volait au pauvre marin son idée. Heureusement, après quelques jours de navigation, une tempête effraya les pilotes; ils ramenèrent la caravelle à Lisbonne. Colomb, ayant appris la conduite peu loyale du roi à son égard, quitta cette ville, avec son fils Diego, vers la fin de l'année 1484. D'ailleurs sa femme, dona Felipa, étant morte, aucun lien ni aucun intérêt ne le retenait plus en Portugal.

Selon quelques auteurs, il se rendit à Gênes, où son projet ne fut pas accueilli; puis à Venise, où il aurait essuyé de nouveaux refus. Il était pauvre, on l'écoutait à peine et on le traitait de visionnaire.

En 1485, il arrive en Espagne, ayant l'idée de

s'adresser aux souverains de ce pays. Il voyage à pied, avec son fils, âgé de dix à douze ans. A quelque distance de Palos de Moguer, petit port de l'Andalousie, l'enfant tombe exténué de fatigue. Il y avait dans le voisinage un couvent de Franciscains, Santa-Maria de Rabida : Colomb frappe à la porte, demande un peu de pain et d'eau pour son enfant. Le gardien de ce monastère, d'autres disent le prieur, Juan Perez de Marchena, le fait entrer, l'interroge, est frappé de ses réponses, lui donne l'hospitalité, bref se charge de garder et d'élever l'enfant, tandis que le père continuera son voyage. Il lui remet une lettre de recommandation pour le confesseur de la reine Isabelle, Fernando de Talavera.

Au printemps de 1486, Colomb arrive à la cour, plein d'espérance, remet sa lettre, expose son projet. Le confesseur de la reine écoute mal cet aventurier pauvre qui, ayant à peine un habit, vient offrir des

royaumes. Le projet est repoussé une fois de plus comme impraticable Fernando de Talavera ne donne aucune suite à la lettre de recommandation. Colomb se résigne encore à attendre des circonstances plus favorables.

Il s'établit à Cordoue, et pour subsister recommence à faire des cartes et des globes géographiques, comme en Portugal.

Il trouve enfin des protecteurs, le duc de Medina-Celi et Pedro Gonzalès de Mendoza, grand cardinal d'Espagne. Ce prélat se charge de présenter Colomb à la reine Isabelle et au roi Ferdinand, qui l'écoutent et convoquent à Salamanque, dans le couvent dominicain de Saint-Étienne, des professeurs de mathématiques, d'astronomie, de théologie, moines pour la plupart, avec des dignitaires de l'Église. Colomb expose son idée et ses raisons. On les réfute par des arguments tirés des textes bibliques et des auteurs sacrés, les mêmes que nous avons trouvés dans la

Topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustès. « Les uns niaient, avec Lactance et saint Augustin, la forme sphérique de la terre et l'existence des antipodes ; les autres, même en admettant la sphéricité, contestaient la possibilité de communiquer avec un hémisphère opposé, en raison soit de la chaleur, soit de la longueur du voyage en mer, soit enfin parce que, si l'on parvenait à descendre de l'autre côté du cercle, on ne pourrait jamais le remonter. C'était la foi à la lettre des livres saints qui était la base de leur argumentation, et on n'allait à rien de moins qu'à insinuer contre le grand navigateur la terrible accusation d'hérésie[1]. »

Le Génois, ferme et souple, louvoya avec art autour de cet écueil. Protestant de son profond respect pour les textes sacrés, il en allégua un grand nombre d'autres ramassés de toutes parts (Voir les notes at-

[1] Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes.*

tribuées à Christophe Colomb, dans la bibliothèque Colombine, à Séville), soutint au surplus qu'en fait de géographie l'expérience avait aussi une grande autorité ; il raconta les observations faites par tous les navigateurs et par lui-même dans ses nombreux voyages; amoncela les faits, les inductions, et réussit à ébranler quelques-uns de ses auditeurs, entre autres Diego de Deza, alors professeur de philosophie, depuis archevêque de Tolède. Mais le plus grand nombre résista par préjugé théologique, et ajourna indéfiniment l'étude du projet.

Encore une espérance déçue! Colomb, alors, était âgé de cinquante ans, et il y en avait plus de vingt que cette idée consumait sa vie!

Les deux souverains catholiques avaient aussi leur préoccupation : c'était de chasser d'Espagne les Maures et la religion musulmane. Colomb les suivit à la guerre qui finit par la prise de Grenade : il vit planter sur l'Alhambra la croix du Christ, et, comme il

s'était bien battu, il obtint des deux souverains victorieux une attention plus sympathique, plus suivie et plus efficace.

Ils nomment des commissaires pour s'entendre avec lui. Mais peu s'en faut que, cette fois, l'insuccès ne vienne de Colomb lui-même : les conditions qu'il fait manquent de tout perdre. Il stipule d'abord qu'il sera investi des titres et priviléges d'amiral et de vice-roi des pays qu'il découvrira; ensuite qu'il aura un dixième de tous les bénéfices de l'entreprise. « De telles prétentions, de la part d'un étranger, sans noblesse, pauvre, n'ayant d'autre titre qu'un projet très-contesté, parurent exorbitantes. » On les déclara inadmissibles. Colomb se retira, prit congé de la cour, et partit de Grenade. Il s'en allait offrir à Charles VIII de France, ou à Henri VII d'Angleterre, ce que refusaient Aragon et Castille. Isabelle se ravisa et envoya un courrier pour le rappeler.

Enfin le 17 avril 1492, à Santa-Fé, dans la *vega*

(plaine) de Grenade, un traité fut signé par les deux souverains : on accordait tout à Colomb : il en profita pour demander plus. Les articles du traité énonçaient « qu'il aurait pour lui, sa vie durant, et pour ses héritiers et successeurs à perpétuité, l'office d'amiral sur toutes les terres qu'il pourrait découvrir ou acquérir dans l'Océan ; qu'il serait gouverneur général et vice-roi de toutes ces terres, et qu'il aurait droit à un dixième de toutes les perles, pierres précieuses, or, argent, épices et toutes denrées et marchandises quelconques obtenues de quelque manière que ce pût être dans les limites de sa juridiction. » De plus, le dernier article l'autorisait, sur sa demande, à avancer un huitième des frais d'armement, moyennant quoi il aurait droit à un huitième des bénéfices en sus. Vous voyez que le Génois ne s'endormait pas, et que, tout en suivant ses grandes vues, il ne dédaignait pas le soin, d'ailleurs très-légitime, de faire fortune, le cas échéant. Il équipa, en effet,

un des trois navires de l'expédition, à l'aide d'un marché qu'il conclut avec un habile navigateur, Martin-Alonzo Pinzon. Les trois frères Pinzon faisaient partie de l'expédition, laquelle, au témoignage d'Oviédo, se composait de cent vingt hommes, embarqués en trois caravelles, dont une seule était pontée. Le même historien dit que les trois frères étaient natifs de Palos. M. Michelet croit que « ces Pinzon d'Andalousie étaient des armateurs normands », au moins d'origine.

Le 3 août 1492, sortirent du petit port de Palos les trois caravelles, qui allaient chercher, à travers un océan inconnu, les domaines du grand-khan, les provinces du Cathay et du Mangi et la grande île de Zipan-gou.

Quand les vaisseaux eurent passé *les îles de Canare,* comme on appelait alors les îles nommées aujourd'hui Canaries, que venait de découvrir au commencement du même siècle le Normand Jean de

Béthencourt et qui étaient considérées comme les bornes du monde, l'inquiétude s'empara des matelots. Les traditions populaires avaient peuplé de fantômes redoutables cette mystérieuse immensité. C'était le désert et c'était l'abîme, et du milieu de ce désert et du fond de cet abîme s'élevaient des îles trompeuses, qui fuyaient devant les navigateurs. Dans cette région des orages, dans ce chaos, hors des limites du monde, le Prince des Ténèbres avait établi son empire. Malheur aux mortels téméraires qui oseraient s'y aventurer ! Que de piéges les attendaient ! D'abord l'île de Saint-Brandan, que chaque année les habitants des îles de Canare voyaient paraître et disparaître à l'horizon; ensuite l'île d'Antilia ou des Sept-Villes, et celle de Bracie, ou Brasil, ou Berzil (d'où le nom en définitive est venu au Brésil, comme aux Antilles celui d'Antilia), puis l'île Verte, l'île Maïda et celle de la Main-de-Satan, devaient retenir les marins, empêcher

la découverte projetée et le retour dans la patrie!

Ce n'étaient pas seulement les imaginations populaires qui s'émouvaient des légendes sinistres dont la mer Océane était remplie; les esprits cultivés eux-mêmes ne savaient pas tous s'affranchir de ces superstitions et de ces terreurs. Un savant arabe du moyen âge, Hérif-al-ed-Rizi, disait en parlant de l'Océan occidental : « Il entoure les dernières bornes de la terre; au delà tout est mystère et obscurité; aussi n'en peut-on rien savoir, parce que la navigation en serait trop longue et trop difficile. Agité de tempêtes continuelles, il a des vagues comme des montagnes, et dans ses profondeurs incalculables il nourrit des monstres affreux... »

Certaines cartes désignaient cette mer par le nom de *Mer Ténébreuse*, MARE TENEBROSUM.

Que de craintes! que de périls! sans compter la zone torride qui, selon l'antique tradition, devait consumer les navigateurs!

Les équipages ne purent donc, quelque déterminés qu'ils fussent, s'empêcher de frémir d'effroi en pénétrant dans ce monde redoutable. Hors des confins de la nature connue, dans quels gouffres d'épouvante allaient-ils plonger?

Colomb seul fut tout à la joie de se sentir enfin à l'œuvre, et aussi d'échapper aux vaisseaux portugais qui, envoyés, dit-on, à sa poursuite, devaient ou empêcher ou partager l'exécution de sa glorieuse entreprise.

« Alors, dit M. Charton, commence pour Christophe Colomb, déjà parvenu à l'âge de cinquante-six ans, une vie nouvelle. C'est surtout dans les relations de ses voyages qu'il est intéressant d'en lire les événements tour à tour si glorieux et si tristes. Mais, avant d'entrer dans le détail de ses illustres navigations, il semble utile d'en résumer, comme dans un sommaire, les principaux résultats, afin qu'on se fasse plus aisément une idée exacte de l'ensemble.

» Dans son premier voyage, en 1492, Christophe Colomb découvrit les îles San Salvador, la Conception, Fernandina, Isabelle, dans l'archipel des Lucayes; une partie de la côte

septentrionale de Cuba, la côte septentrionale de Saint-Domingue. Cette première expédition dura sept mois.

» Son second voyage, en 1493, dura neuf mois, et eut pour résultat la découverte des îles la Dominique, la Guadeloupe, Marie-Galande, Saint-Martin, Sainte-Croix, Puerto-Rico et la Jamaïque. Christophe Colomb explora cette fois une beaucoup plus grande partie de Saint-Domingue et la partie méridionale de Cuba.

» A son troisième voyage, en 1498, Colomb découvrit la Trinité, *aborda au continent d'Amérique*, sur la côte entrecoupée par les branches de l'Orénoque, reconnut le golfe de Paria, les îles de l'Assomption (Tabago), de la Conception (Grenade), de la Marguerite et de Cubaga. Ce fut en revenant de ce voyage, pendant son séjour à Saint-Domingue, qu'il fut arrêté par le gouverneur Bobadilla, et renvoyé, chargé de fers, en Espagne.

» A son quatrième et dernier voyage, Christophe Colomb, âgé de soixante-six ans, découvrit l'île de Guanaga, vint à deux journées de distance du Yucatan, côtoya Honduras, les Mosquites, passa près des îles Limonares, explora la Côte Riche, l'isthme de Veraguas, *qu'il supposa voisin des États du grand-khan*, aborda Porto-Bello et Puerto del Retrelo (Puerto-Escribanos), dans l'isthme de Panama. »

La première et la seconde expédition, à mesure qu'elles furent connues en Europe, y causèrent un étonnement inexprimable.

Pierre Martyr, d'Anghiera, le premier écrivain qui fasse mention de Christophe Colomb, dit dans une lettre du mois de décembre 1493 : « Chaque jour il nous arrive de nouveaux prodiges de cet autre monde, de ces antipodes de l'ouest, qu'un certain Génois, nommé Christophe Colomb, vient de découvrir. Notre ami Pomponius Lœta n'a pu retenir des larmes de joie lorsque je lui ai donné les premières nouvelles de cet événement inattendu. Qui peut s'étonner aujourd'hui des découvertes attribuées à Saturne, à Cérès, à Triptolème? Qu'ont fait de plus les Phéniciens lorsque, dans les régions lointaines, ils ont réuni des peuples errants et fondé de nouvelles cités? Il était réservé à notre temps de voir s'accroître ainsi l'étendue de nos conceptions et paraître inopinément sur l'horizon tant de choses nouvelles! »

Le légat Galéas Butrigarius, dans le récit des premières aventures de Sébastien Cabot, dit de son côté : « A Londres, à la cour du roi Henri VII, lorsque arrivèrent les premières nouvelles de la découverte des *côtes de l'Inde,* faite par le Génois Christophe Colomb, tout le monde convint que c'était une chose presque divine de naviguer par l'ouest vers l'est, où croissent les épiceries. »

On partageait donc l'erreur de Colomb, qui croyait avoir abordé aux rivages de l'Asie. La vue des indigènes du Nouveau-Monde, si différents des Asiatiques, ne fit point cesser l'illusion des premiers navigateurs, parce que, d'après les récits de Marco Polo, de Balducci Pelogetti et de Nicolas de Conti, on croyait que les mers du Japon, de la Chine et du grand archipel des Indes étaient presque couvertes d'îles innombrables, riches en or et en épiceries. Dans la mappemonde de Martin Behaim, terminée en 1492, se trouve une citation de Marco Polo mentionnant

douze mille sept cents îles, « avec des montagnes d'or, des perles, et douze mille espèces d'épiceries. » Behaim transportait au nord-ouest les Maldives. Dans les premiers temps de la conquête de l'Amérique, on avait coutume de considérer chaque partie nouvellement découverte comme une île plus ou moins grande. Ce ne fut que peu à peu qu'on vint à reconnaître la contiguïté de ces parties.

L'émulation excitée par le succès de Colomb avait provoqué aussitôt un grand nombe d'expéditions. « Telles étaient alors, dit Humboldt, l'ardeur et la rivalité des peuples commerçants, des Espagnols, des Anglais et des Portugais, que cinquante ans suffirent pour ébaucher la configuration des masses continentales de l'autre hémisphère au sud et au nord de l'équateur.... Lorsque Diego Ribero revint, en 1525, du Congrès de la Puente de Caya, près d'Yelves, les grands contours du Nouveau-Monde étaient trouvés, depuis la Terre de Feu jusqu'au Labrador. Sur les

côtes occidentales, les progrès étaient naturellement plus lents; cependant, en 1543, Rodriguez Cabrillo avança jusqu'au nord de Monterey; tant il est vrai, comme l'observe M. Villemain, que lorsqu'un siècle commence à travailler sur quelque grande espérance, il ne se repose pas qu'elle ne soit accomplie. »

Christophe Colomb, qui a la gloire d'avoir provoqué tant de découvertes, est-il véritablement le premier qui ait abordé à ce nouveau continent? Il ne faut pas craindre de répondre : Non.

Car, même en laissant de côté la possibilité que, dans des temps antiques, les Phéniciens fussent parvenus, volontairement ou non, jusqu'à ces terres lointaines, on ne saurait contester que, du côté du nord, les Scandinaves et les Normands, et les Vénitiens-Anglais Jean et Sébastien Cabot, y eussent abordé avant Colomb. Pour ne parler que de Sébastien Cabot, ce fut le 24 juin 1497, par conséquent ur

an avant la découverte du nouveau *continent* par Colomb au golfe de Paria, que cet Anglo-Vénitien aborda au Labrador, et côtoya le continent depuis la baie d'Hudson jusqu'au sud de la Virginie, dans un navire de Bristol. Il est vrai que depuis cinq ans déjà Colomb avait découvert les Antilles. Mais bien longtemps auparavant les baleiniers avaient traversé l'Atlantique. « La traversée de l'Océan, que l'on célébra tant au XVe siècle, dit M. Michelet, s'était faite souvent par le passage étroit d'Islande en Groenland, *et même par le large, car les Basques allaient à Terre-Neuve.* Le moindre danger était la traversée pour des gens qui cherchaient au bout du monde ce suprême danger, le duel avec la baleine. »

Mais ces coureurs de mer avaient-ils su ce qu'ils faisaient et où ils allaient ? En aucune sorte. Ils ne savaient qu'une chose : ils suivaient la baleine, rôdaient longtemps à sa poursuite, de proche en proche

allaient si loin, qu'ils se trouvaient avoir passé, à leur insu, d'un monde à l'autre.

Ces entreprises partielles, obscures, — et qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'avaient pas conscience d'elles-mêmes, loin de pouvoir se raconter et devenir utiles au monde ancien en lui révélant le monde nouveau, — n'avaient amené aucune conséquence importante. Le nouveau monde était toujours à découvrir, quoiqu'on y eût maintes fois abordé. Colomb lui-même n'y songea point et ne s'en avisa jamais, même après coup. Et, comme on l'a très-bien fait observer, il eût pu savoir que les Scandinaves du Groenland avaient découvert la terre de Vinland, que les pêcheurs de Friesland avaient abordé à une terre appelée Drogeo; toutes ces nouvelles ne lui auraient nullement paru se lier à son projet. Le Groenland, où l'on avait abordé dès le xe siècle, avait toujours été considéré par les géographes du moyen âge comme appartenant aux mers européennes Colomb lui-même, jeune en-

core, n'avait-il pas navigué dans ces parages? Il avait visité la Terre de Glace (*Ice-Land*), l'Islande, pays qui, certes, à regarder la carte ou le globe, se rapporte plus naturellement au Groenland et à l'autre hémisphère qu'à l'hémisphère européen. Mais Colomb ne crut pas, à cette époque, avoir rien tenté de nouveau, ni approché de rien qui eût rapport à l'idée qu'il couvait déjà.

Quelle était cette idée? C'était d'aller aux Indes directement par l'ouest; c'était, selon sa formule expressive, de retrouver l'Orient par l'Occident. Telle est l'originalité bien définie de son idée, erronée quant aux Indes, mais grande et vraie en ce qu'il voulait rejoindre directement l'autre bord du monde terrestre, et féconde soit en résultats pour la géographie, pour le commerce et pour la civilisation, soit en problèmes inépuisables pour l'histoire de la nature et pour celle de l'humanité.

D'autres avaient eu la même pensée, mais vague

et fugitive; Colomb sut bien ce qu'il voulait, et s'y tint pendant vingt années avec une constance que ne purent ébranler ni les contradictions, ni les refus, ni les dédains, ni la misère, ni les périls; il y voua sa vie entière, à travers les déceptions, et les fatigues, et les dangers de toute sorte, soit de l'inquisition, soit des tempêtes, soit des maladies, soit des rébellions, sans compter les rivalités jalouses et l'ingratitude pour prix du succès! Voilà sa vraie grandeur et sa vraie gloire. Celle d'avoir provoqué toutes les découvertes qui suivirent ne vient que par surcroît. Voilà ce qui le met sans contredit au-dessus de tous les autres explorateurs, venus après ou avant lui!

Il n'est pas isolé : tant mieux! « Les plus belles gloires, dit M. Jean Reynaud dans l'*Encyclopédie nouvelle,* ne sont pas celles qui n'empruntent rien à autrui et vivent solitaires sur leur fonds, mais celles qui proviennent de la plus étroite alliance avec les gloires antérieures et qui font corps avec le genre

humain. Colomb, s'embarquant sur la seule autorité de ses rêveries, pour la conquête d'un continent inconnu, n'eût été qu'un fou couronné par la main du hasard, tandis que Colomb obéissant fidèlement aux lois de la géographie antique, et mourant sans se douter de l'existence des terres nouvelles dont il avait trouvé la route, mérite à bon droit d'être considéré comme un des plus audacieux et des plus sages navigateurs. »

Parmi de grandes qualités il a quelques défauts. Encore tant mieux! Dans le grand homme on aime à trouver l'homme. Nous verrons d'ailleurs que, s'il fut injuste envers les innocentes peuplades du nouveau monde, ce fut peut-être la faute des idées de son siècle plus que celle de ses sentiments, à lui. En tout cas, nous nous garderons de dissimuler aucun de ses torts; car il faut juger les grands hommes avec respect et avec mesure, mais en toute franchise et sans superstition. Et Bacon dit qu'on doit bien se

garder d'ôter les défauts des pierres précieuses, dans la crainte de nuire à la valeur de l'ensemble.

III

« Colomb était, dit Gomara, un homme de belle taille, fort de membres, au visage allongé, frais et rougeaud, rempli de taches de rousseur.

Washington Irving, d'après Las Casas, dit de son côté : « Il était grand, bien fait, robuste, et d'un maintien noble et élevé. Il avait le visage long, ni plein, ni maigre; le teint vif, même un peu rouge, et quelques taches de rousseur. Son nez était aquilin. Il avait les os des joues un peu saillants. Ses yeux étaient gris-clair; ils s'enflammaient aisément. Il était simple dans sa mise... »

Enfin le fils de Colomb, Fernando, nous dit : « Mon père, dans sa jeunesse, avait les cheveux blonds;

mais déjà, à l'âge de trente ans, il les avait blancs. »

Voilà le portrait physique de Christophe Colomb. Quant à son portrait moral, nous avons commencé de l'esquisser, et nous allons continuer, en nous aidant des linéaments qu'on peut recueillir dans les récits ou les notes laissés par lui-même.

« L'amiral, dit son fils Fernando, eut soin, lors de son premier voyage, de décrire, jour par jour, tout ce qui arrivait dans la route, les vents qui soufflaient, les courants qu'il rencontrait, les oiseaux et les poissons qu'il avait occasion d'observer. »

Il fit de même dans ses trois autres expéditions.

Malheureusement le journal du premier voyage est le seul qui nous reste ; encore n'a-t-il pas été conservé intégralement : l'évêque Bartolomeo de Las Casas crut devoir l'abréger, citant seulement par intervalles quelques passages du texte sans modifications. « Le récit original devait être d'une grande étendue : l'abrégé ne forme pas moins d'un tome in-folio con-

tenant cent cinquante-deux pages de l'écriture de Las Casas, qui est très-fine et très-serrée. Nous sommes obligés nous-même, dit l'éditeur des *Voyages anciens et modernes*, de ne donner qu'un extrait de cette rédaction de Las Casas; mais, comme lui, nous y entremêlons quelques fragments empruntés littéralement au texte de Colomb. »

Outre cette relation proprement dite, on a de l'illustre navigateur des lettres aux souverains d'Espagne et à d'autres personnages, documents précieux qui suppléent en partie aux trois relations perdues.

Ce sont ces divers fragments de textes authentiques qui nous aideront à connaître et à apprécier plus complétement encore le caractère du Génois.

Son premier voyage est compris, aller et retour, entre les dates du 3 août 1492 et du 4 mars 1493. Voici le très-simple début de la relation d'une si grande expédition :

« Je partis de la ville de Grenade le samedi 12 du mois de mai de l'année 1492 ; je vins à la ville de Palos, port de mer, où j'équipai trois vaisseaux qui convenaient très-bien à l'entreprise, et je sortis de ce port, approvisionné de beaucoup de vivres et accompagné de beaucoup de gens de mer... *Le vendredi* 3 *août,* nous partîmes de la barre de Saltes [1], à huit heures ; et, une forte brise nous poussant vers le sud, nous fîmes, jusqu'au coucher du soleil, 60 milles, qui sont 15 lieues (Colomb compte en milles italiens); ensuite nous filâmes au sud-ouest, puis au quart-sud-ouest, ce qui était notre route pour aller aux îles Canaries. »

Comme ce début tout simple nous attache ! et comme cette relation naïve d'une expédition si hardie surpasse la pompe des épopées ou les fictions et les

[1] Ile située vis-à-vis de la ville d'Huelva, et formée par deux bras du fleuve Odiel.

longs détours de la quatrième Pythique de Pindare sur l'expédition des Argonautes !

Lundi 6 *août*. Le gouvernail de l'une des trois caravelles se disloque. Colomb soupçonne que cet accident est le résultat d'un acte de malveillance : on avait vu avant le départ un des marins, nommé Gomez Rascon, se concerter secrètement avec Christobal Quintero, propriétaire de la caravelle, qui ne faisait ce voyage que contre son gré. Un décret du roi et de la reine avait ordonné que deux caravelles fussent fournies par la ville de Palos et mises à la disposition de Colomb; un autre décret obligeait les maîtres et les équipages à partir avec l'amiral, dans quelque direction qu'il jugeât à propos de faire voile.

Au reste, quoique Colomb vienne de dire, sans doute pour ne mécontenter personne, que les trois bâtiments avec lesquels il partait pour un voyage si long, si hasardeux, « convenaient très-bien à l'entreprise », nous aurons occasion de voir que c'étaient en

réalité trois caravelles assez mauvaises. En outre, rappelons-nous qu'une seule était pontée. Les deux autres n'étaient donc, à vrai dire, que de grandes barques. Quels moyens pour une si grande œuvre! Mais Colomb avait dans son cœur la foi, cette foi ardente et tranquille, qui peut transporter les montagnes et qui sait marcher sur les flots.

Mercredi 8 *août*. L'amiral veut aller à la Grande-Canarie pour réparer ou pour échanger cette caravelle, que l'on nommait *la Pinta,* et qui était commandée par Martin-Alonzo Pinzon, associé à l'entreprise. Les pilotes des trois caravelles ne s'entendent pas sur le chemin à suivre pour aller aux Canaries; l'amiral, plus instruit, résout la question avec justesse. On arrive à ces îles, neuf jours après le départ. Les trois équipages réparent *la Pinta;* on en change la forme, qui était latine ou triangulaire, et on la fait ronde.

On repart des Canaries *le jeudi* 6 *septembre,*—il

y avait déjà un mois, moins trois jours, qu'on était parti de Palos, — on dit adieu à ces îles, à l'Europe, à l'univers connu, et désormais il n'y a plus de stations en perspective ! On franchit les bornes du monde, on s'engage dans l'inconnu, dans la solitude de l'abîme et dans le mystère redouté !... Plusieurs cartes de géographie représentaient, autour de la Mer Ténébreuse, MARE TENEBROSUM, des figures de monstres horribles.

L'inquiétude involontaire des marins les plus résolus cède cependant peu à peu au spectacle du ciel qui rayonne et de la mer qui sourit. Les épouvantes sont ajournées et reculent de plus en plus. Chaque jour qui s'écoule les dissipe. Autant de pris sur l'ennemi ! Mais jusqu'où ira-t-on ainsi ? Jusqu'où l'Océan nous portera-t-il ? Et la convexité du globe, que nous descendons, la remonterons-nous ? Et si le voyage se prolonge, les vivres et l'eau douce ne manqueront-ils pas ? Que de pensées !... Il faut les secouer. En avant ! en avant !

Dimanche 9 *septembre* 1492. On fit ce jour-là dix-neuf lieues ; mais l'amiral, prudent comme Ulysse, en déclara un moins grand nombre, afin que, si le voyage était plus long qu'il ne l'avait prévu, les marins ne fussent pas aussi prompts à s'effrayer et à se décourager. Il persévéra dans cette mesure de prudence pendant toute la navigation. Il avait un journal de route à la disposition des marins, et un autre, qu'il tenait secret, où étaient notées les véritables distances. — Cette ruse est un trait de caractère qui achève de peindre l'homme.

Jeudi 13 *septembre*, courants contraires. — *Vendredi*, 14, ils cessent. On continue à naviguer dans la direction de l'ouest. Les marins de la caravelle *Niña* voient une hirondelle de mer et un paille-en-queue, ce qui leur donne trop d'espérance. « Cependant, disait Colomb, ces oiseaux ne s'aventurent pas d'ordinaire à plus de vingt-cinq lieues en mer. »

Samedi 15 *septembre*. Au commencement de la

nuit, on vit, en avant des caravelles, à quatre ou cinq lieues, un merveilleux rameau de feu tomber du ciel. (Sans doute ce qu'on appelle étoile filante ou bolide.)

Dimanche 16, et jours suivants. Température très-douce. « C'était une véritable jouissance, dit Colomb, que de contempler les belles matinées qui se succédaient ; il n'y manquait que le chant des rossignols. Le temps était aussi agréable qu'il peut l'être en Andalousie au mois d'avril. »

On voit flotter de petits amas d'herbes qui paraissent encore fraîches : les marins supposent qu'on approche de la terre ; ils luttent de vitesse, chacun d'eux brûlant du désir d'apercevoir la terre le premier, à cause des récompenses promises.

Lundi 17. Courant favorable à la navigation vers l'ouest ; beaucoup d'herbes de rochers, venant du couchant.

Toutes ces herbes, qui donnaient aux marins de fausses joies suivies de découragements, n'étaient que

des amas de varech. Il existe dans l'océan Atlantique deux énormes accumulations de varech flottant, que l'on confond sous la dénomination de *mar de sargaço*, et que l'on distingue par les noms de *grand* et *petit banc de varech*. Ces masses sporadiques et la bande qui les unit occupent une superficie *six à sept fois grande comme celle de la France*[1].

Dans l'un de ces amas d'herbes, on trouva une écrevisse vivante. « L'amiral voulut la garder. Il lui parut que c'était un excellent signe, parce que, disait-il, on ne rencontre jamais d'écrevisses à quatre-vingts lieues de terre. »

On vit aussi un second paille-en-queue, tout cela venant du couchant, — « où j'espère, dit Colomb, que le Dieu puissant, dont les mains seules donnent toute victoire, nous fera bientôt trouver terre. »

Mardi 18 septembre. Une certaine obscurité du

[1] Éd. Charton, *Voyageurs anciens et modernes*.

côté du nord fait croire que la terre est proche. Le lendemain, sans aucun vent, des brumes s'élèvent du midi, signe certain, disait-on, de la proximité de la terre. L'amiral pense qu'à droite ou à gauche, au nord ou au sud, il y a des îles; mais il ne veut pas s'arrêter à les chercher, et déclare « qu'il continuera sa route *vers les Indes*. Le temps est bon, dit-il, et, s'il plaît à Dieu, nous verrons les îles au retour. »

« *Le jeudi* 20 *septembre,* de petits oiseaux, qui habitent les terres, vinrent le matin chanter au haut des mâts et quittèrent le navire vers le soir. » Gracieux messagers de l'espérance !

Cependant la mer, « toujours aussi calme que dans le fleuve de Séville, » commença à faire murmurer les marins ; ils disaient : « Puisqu'il n'y a jamais de houle ni de vent dans ces parages, comment aurons-nous les brises nécessaires pour retourner en Espagne ? » Ces pensées de retour avant l'arrivée même révélaient qu'à la longue les espérances allaient

s'éteindre dans le découragement. « Heureusement, dit Colomb, bientôt la mer s'éleva. De sorte que le vent contraire me fut fort utile. » En montrant la possibilité du retour.

Le mardi 25 septembre, on eut encore une fausse joie. Martin-Alonzo Pinzon, au coucher du soleil, étant monté sur la poupe de son navire, appela l'amiral en criant : « Bonne nouvelle ! je vois la terre ! » L'amiral, entendant avec quelle assurance s'exprimait Martin-Alonzo, se jeta à genoux pour remercier Dieu. Les équipages de la *Pinta* et du vaisseau-amiral (qui s'appelait primitivement la *Gallega,* mais que Colomb avait nommé la *Santa-Maria)* entonnèrent le *Gloria in excelsis Deo !* Les marins de la *Niña,* montés sur le mât de hune et dans les cordages, affirmaient qu'ils voyaient la terre vers le sud-ouest. L'amiral donna ordre de gouverner de ce côté... Mais cette prétendue terre parut fuir toujours.

Le dimanche 30 *septembre,* on se remit à navi-

guer vers l'ouest. Quatre paille-en-queues se posèrent sur la caravelle de l'amiral : cela parut un heureux signe. « Quand plusieurs oiseaux de même espèce volent ensemble, dit l'amiral, on peut croire qu'ils ne sont pas égarés et que la terre est proche. »

Le lundi 1er octobre, le pilote de l'amiral se mit à dire, avec un sentiment d'inquiétude, que depuis l'Ile de Fer on avait fait 578 lieues vers l'ouest. L'amiral savait qu'on en avait fait 700; il en accusait 584.

Samedi 6 *octobre.* Martin-Alonzo Pinzon demanda encore à naviguer vers le sud-ouest. « Ce ne fut pas l'opinion de l'amiral; il ne voulait pas dévier de la direction de l'ouest : avant tout, il fallait, disait-il, *arriver à la terre ferme d'Asie;* on verrait les îles plus tard. »

Mardi 9 *octobre.* Pendant la nuit, on entend passer des oiseaux.

Le mercredi 10 *octobre,* les gens de l'équipage commencèrent à se plaindre de la longueur du che-

min : il y avait deux mois et neuf jours qu'ils naviguaient (depuis le 3 août); « ils ne voulaient pas aller plus loin. L'amiral fit de son mieux pour relever leur courage, en les entretenant des profits qui les attendaient. Il ajouta, du reste, avec fermeté, qu'aucune plainte ne le ferait changer de résolution, qu'il s'était mis en route *pour se rendre aux Indes*, et qu'il continuerait sa route jusqu'à ce qu'il y arrivât, avec l'assistance de Notre-Seigneur. »

J'ai dit qu'il y avait deux Christophe Colomb, celui de la légende et celui de la réalité. On vient de voir agir et d'entendre parler le Christophe Colomb de la réalité, dans la situation vraie où il se trouva le 10 octobre 1492 : situation grave assurément, mais sans violence, et où l'amiral se montra adroit, modéré et ferme ; rien de plus, rien de moins. Mais cela ne pouvait suffire aux légendaires, amis du merveilleux et de l'effet, plus théâtral que dramatique. Ceux-là ont

inventé une insurrection, des menaces, des cris, un danger de mort pour Christophe Colomb, et les prières de l'amiral demandant instamment trois jours encore de navigation vers l'ouest, affirmant qu'avant ces trois jours on verrait la terre, et promettant le retour si dans ce terme on ne la découvrait pas. Les auteurs de ces belles imaginations ne se sont pas aperçus qu'en voulant grandir Colomb par le contraste des caractères et par l'exagération des dangers auxquels l'exposaient la malice, la timidité ou l'ignorance de ses équipages, ils le rapetissaient plutôt. L'amiral pactisant avec des insurgés, et descendant à des supplications, est certainement moins grand et moins noble que cet homme simple, à l'air débonnaire, mais inflexible sous sa modération. Combien est plus vrai et plus attachant ce récit naïf : « L'amiral fit de son mieux pour relever leur courage, en les entretenant des profits qui les attendaient. » Ce sont, comme on voit, des conversations, à l'amiable, au moins en

apparence; et, dans ces conversations, il touche habilement, lui qui connaît ses hommes, la corde sensible, l'intérêt, le lucre; car la plupart de ces gens-là, nous le verrons, n'étaient que des aventuriers cupides, comme presque tous ceux qui, à n'importe quelle époque, vont à la recherche de l'or en pays lointains. Avec de telles gens, Colomb le savait bien, il ne s'agit pas de plier; pas plus qu'il ne faut les faire cabrer, inutilement et dangereusement, en usant trop tôt de roideur. Colomb, avec son grand bon sens et son sang-froid, sait garder la juste mesure : « Il ajouta, du reste, avec fermeté, qu'aucune plainte ne le ferait changer de résolution; qu'il s'était mis en route pour se rendre aux Indes, et qu'il continuerait sa route jusqu'à ce qu'il y arrivât, avec l'assistance de Notre-Seigneur. » Cela peut, si l'on veut, être moins théâtral, mais cela, certes, est bien plus dramatique, plus émouvant, plus vrai, plus simple et plus beau. Laissons donc de côté ces enjolivements

imaginés par Pierre Martyr, par Oviédo, par Herrera, et brodés par tous les poëtes et tous les biographes à la suite. Muñoz les réfute très-bien en faisant remarquer qu'au 8 octobre, qui aurait, selon Oviédo, été le jour de la révolte et des trois journées de délai obtenues par grâce, les dernières avant l'arrivée à terre, les lignes écrites par Colomb dans son journal de bord, sous l'impression du moment, n'annoncent certainement pas des terreurs ou des tristesses, puisqu'elles disent tranquillement, comme un refrain : « La mer était belle comme la rivière de Séville, et la température aussi douce qu'au mois d'avril en Andalousie; c'était un plaisir de respirer cet air, qui est comme embaumé. On vit de l'herbe fraîche, des oiseaux des champs fuyant au sud, des corneilles, des canards, un fou (autre espèce d'oiseau). De nuit, on fit jusqu'à 15 milles à l'heure dans la direction ouest-sud-ouest. »

Voilà la vérité, bien plus intéressante que tous les contes dont on l'a recouverte en croyant l'embellir. On a cherché à établir une gradation factice d'intérêt et d'émotion, on a voulu que ces trois jours concédés aux prières du pauvre grand homme s'écoulassent sans rien montrer à l'horizon, que le délai s'épuisât goutte à goutte, et que seulement à la dernière minute de la dernière heure du dernier jour la terre apparût enfin. Ce sont là de petits effets, bons pour les vers latins que l'on fait au collége ou pour les mélodrames du boulevard. La gradation existe bien assez dans la simple relation de l'amiral : il est inutile de la faire, elle est toute faite.

Jeudi 11 octobre. « Grosse mer. Des damiers (oiseaux) et un roseau vert près de la caravelle de Colomb. De la caravelle *la Pinta* on aperçut aussi un roseau, un bâton, un autre petit bâton que l'on prit et qui parut avoir été taillé avec du fer, un débris de roseau, une herbe de terre, une planchette. L'équi-

page de *la Niña* vit un petit bâton couvert d'épines à fleurs; tous les esprits en furent réjouis. »

On vit ensuite voguer une branche avec ses fruits : les cœurs s'ouvrirent de plus en plus à l'espérance, à l'allégresse.

Enfin, *dans la nuit du jeudi 11 au vendredi 12 octobre* 1492, à deux heures du matin, on aperçut une lumière qui s'élevait et s'abaissait tour à tour; et au point du jour on vit la terre : on n'en était éloigné que de deux lieues. « Sitôt que l'amiral vit la terre, dit Oviédo, il se mit à deux genoux, et lui sourdaient les larmes des yeux en grande abondance, du grand plaisir qu'il sentait; il commença incontinent de dire, avec saint Ambroise et saint Augustin : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur !...* »

Cette terre était une petite île du groupe des Lucayes, que les naturels du pays appelaient *Guanahani*, et qui reçut le nom de Saint-Sauveur,

San-Salvador. Bientôt parurent quelques habitants. Ils étaient tout nus.

L'amiral descendit dans la barque armée, avec Martin-Alonzo Pinzon, capitaine de *la Pinta*, et Vincent-Yanez Pinzon, son frère, capitaine de *la Niña*, sur laquelle avait navigué aussi le troisième frère, François-Martin Pinzon. L'amiral tenait à la main la bannière royale ; les deux capitaines portaient chacun une bannière de la croix verte, qui servait de signe de reconnaissance dans chaque bâtiment. Au milieu de ces bannières était une croix ; à droite de la croix un F (Ferdinand) ; à gauche un I (Isabelle). En abordant, ils virent de beaux arbres verts, diverses es pèces de fruits, et beaucoup d'eau. Avec l'amiral et les deux capitaines étaient le contrôleur Rodrigo Sanchez, de Ségovie, le secrétaire Rodrigo Descovedo, et plusieurs autres. L'amiral, les appelant en témoignage, déclara qu'il prenait possession de l'île au nom du roi et de la reine, et l'on dressa sur-le-

champ un acte pour constater cette déclaration [1].

Ici commence l'étonnement des esprits droits et sans prévention, qui considèrent les choses en toute simplicité, à la lumière de la raison et de la justice.

Voilà un homme, et un grand homme, d'une nature élevée et religieuse, en même temps que d'un génie exact et positif. Il s'empare, sans songer à mal, d'un pays qui ne lui appartient pas ; cela ne fait pas même question pour lui. Il va également s'emparer des hommes et des femmes de ce pays, les enlever sans scrupule, les emporter avec lui en Europe, comme des choses, et des choses sur lesquelles il aurait droit. Tout cela en vertu de quoi ? En vertu de ce qu'il est chrétien et de ce que ces peuples ne le sont pas, en vertu d'une religion de douceur et de charité qui prêche pour principal précepte : « Aime

[1] Éd. Charton, *Voyageurs anciens et modernes.*

ton prochain comme toi-même ! » Oui, c'est en vertu de cette loi-là que ce grand homme s'en va, tout bonnement, sans que cela fasse un pli dans sa pensée, prendre les pays, les biens, les personnes ! Ces peuples le croient venu du ciel : c'est lui-même qui nous le dit ; il va cruellement les détromper ! Ils lui offrent, d'un cœur bienveillant, de l'eau et des fruits et des fleurs ; on les remerciera par le pillage, par la violence, et par le meurtre s'ils essayent de résister !

Mais quoi ! ils ne sont pas chrétiens et nous le sommes ! Ce mot suffit, explique tout ! Nous leur apportons la fraternité, — qui débute par l'esclavage !

On est confondu d'étonnement.... Et ensuite on est saisi d'indignation quand on songe que, sous ce beau prétexte religieux, il y a tout simplement et tout brutalement la raison du plus fort. Cette raison-là suffisait au xv[e] siècle. Elle suffit bien encore au nôtre trop souvent, et toujours en la décorant du nom de civilisation chrétienne.

Ah ! que les civilisés sont barbares ! et qu'ils sont lents à acquérir les notions les plus élémentaires de la justice ! et que l'intérêt brutal se paie aisément de mots sonores ! et que la violence est insolente à usurper tout, et d'abord le nom de droit, ce qui est de toutes les usurpations la plus haïssable et la plus révoltante !

Ainsi, comme disait très-bien l'autre jour ici [1] M. Baudrillart, « on trouve juste et charitable d'aller planter son drapeau chez un peuple inoffensif, pour l'amener à ses idées et à ses mœurs, de s'emparer de son territoire pour lui enseigner la propriété et la famille, et de tuer les gens, sans scrupule, pour leur apprendre à vivre ! »

Si aujourd'hui on en est encore là, si on épèle encore, et sans savoir le lire, l'A B C D de la justice, qu'était-ce donc, au xve siècle? On en était alors à la croix de Jésus ! Ce signe était réponse à tout.

[1] Dans le *Journal des Débats.*

Telles étaient les idées du temps. C'est la seule circonstance atténuante que l'on puisse essayer de faire valoir en faveur de Christophe Colomb. Tout imprégné des idées de son siècle, sa conscience ne s'éveilla pas en face de ces peuplades innocentes et douces, et il traita comme des troupeaux ces frères auxquels il apportait les vérités évangéliques.

Nous étudierons en détail cette conduite étrange, et, malgré tout, bien difficile à comprendre de la part d'un esprit si éminent et d'un cœur qui paraît assez noble en tout le reste.

IV

Examinons l'accueil fait à Colomb et à ses gens par les peuples du Nouveau-Monde, puis la conduite de Colomb et de ses Espagnols à leur égard, et dites de

quel côté est la barbarie : du côté des sauvages ou du côté des civilisés.

Les naturels venaient à la plage, étonnés et joyeux, offrant aux inconnus de l'eau, des fruits, des fleurs, et tout ce qu'ils possédaient. « Comme nous hésitions à descendre, dit Colomb, parce que la côte n'était pas favorable, ils se jetaient à la nage et venaient nous trouver. Nous comprenions à leurs signes qu'ils nous demandaient si nous étions venus du ciel. Il y en eut un vieux qui monta dans ma barque. D'autres appelaient à grands cris tous les habitants, hommes et femmes. « Venez voir, disaient-ils avec de grands gestes, venez voir des gens qui viennent du ciel. Apportez-leur à manger et à boire ! » Il vint un grand nombre d'hommes et de femmes, apportant tous quelque chose. Ils semblaient remercier Dieu, se prosternaient, levaient les mains au ciel; ensuite ils nous invitaient à venir à terre, tout cela avec de bruyantes acclamations de joie. »

Voilà le premier accueil des sauvages; voici le premier sentiment des chrétiens.

« *Je cherchais des yeux,* dit Colomb, *où je pourrais construire un fort.* Mes regards s'arrêtèrent sur une petite presqu'île renfermant six huttes : en deux jours on pouvait en faire une île. Il est cependant douteux que cette précaution soit nécessaire : les habitants sont très-doux et paraissent inexpérimentés en ce qui se rapporte aux combats. Vos Altesses s'en rendront facilement compte en voyant les *sept individus que j'ai fait prendre,* afin de les conduire en Espagne, où ils apprendront notre langue, et ensuite je les transporterai de nouveau ici (pour servir d'interprètes). Je réponds même que, si Vos Altesses me commandaient d'emmener tous les habitants en Castille ou de les faire prisonniers chez eux, rien ne s'y opposerait; c'est une tâche à laquelle suffiraient cinquante hommes. »

Ainsi, à l'accueil joyeux, confiant, hospitalier, de ces douces peuplades, Christophe Colomb répond tout d'abord par une pensée de défiance et de guerre : « Je cherchais des yeux où je pourrais construire un fort »; puis par un acte de violence, un rapt; et tout cela naïvement, sans ombre de scrupule ou d'hésitation, ou de question morale quelconque; il ne paraît pas se douter de l'injustice qu'il commet en ôtant à ces hommes la liberté; il ne dit rien pour essayer de justifier ces violences; à moins que ce ne soit en guise de justification indirecte, implicite, qu'il répète à plusieurs reprises : « On ne remarque chez ces peuples aucune apparence de religion »; ce qui, pour le dire en passant, est déjà contredit d'une manière générale par quelques-uns des détails qui précèdent, et le sera encore, plus tard, formellement et expressément, toujours dans la relation de Colomb. Mais quand cela serait! Est-ce donc une raison pour opprimer ces peuples inoffensifs et bienveillants, sous

prétexte de les convertir? Importer la foi de vive force! c'est une contradiction dans les termes. Loin de pouvoir imposer la foi à autrui, l'homme ne peut l'imposer à lui-même. Elle ne dépend pas de la volonté, encore moins de la violence. Et sauver les gens malgré eux, c'est les tuer, dit un poëte païen. Mais les chrétiens ont changé tout cela : c'est la croyance du moyen âge que la violence est permise pour procurer aux gens le salut éternel; que, dans l'intérêt de la foi et de la conversion universelle, il est légitime de se rendre maître des infidèles et de leurs territoires. Aujourd'hui encore, lorsqu'on a affaire à des peuples lointains qui semblent en dehors de notre civilisation, on ne se gêne guère pour laisser de côté les maximes de la liberté de conscience, dont nous faisons entre nous tant de bruit; on est carrément injuste et brutal, on leur envoie la foi chrétienne à coups de canon, et on abuse à la journée du nom de la Divine Providence. Pauvre Divine Providence!

mise à toutes sauces par les plus grands fripons et par les plus grands fourbes!

Cependant, dès le siècle même de Colomb, quelques âmes plus humaines et plus réellement chrétiennes sentirent l'injustice de cette conduite. Toutefois ce fut seulement après que l'expérience eut fait voir qu'elle était impolitique autant qu'odieuse. L'évêque Bartolomeo de Las Casas, qui prit part aux autres expéditions de Colomb, protesta avec une noble et éloquente indignation contre ces violences tyranniques. En réponse à Sépulvéda, organe des fanatiques, qui avait fait un livre pour soutenir que, d'après les lois de l'Église, c'était un devoir d'exterminer quiconque refusait d'embrasser la religion chrétienne, Las Casas publia plusieurs ouvrages où respire un ardent amour de la justice et de l'humanité. Le principal est intitulé : *Brevissima Relacion de la destruccion de las Indias;* il parut à Séville en 1552

et fut traduit à Anvers en 1679, par Jacques de Miggrode, sous ce titre : *Tyrannies et Cruautés des Espagnols*.

Christophe Colomb, il faut le reconnaître, n'avait pas l'âme évangélique de Las Casas. Tout à l'heure il va dire un mot bien dur, qui dévoilera complétement ses sentiments. Mais suivons les faits.

Pendant la nuit, un des insulaires que l'on avait pris saute hors du navire et se sauve à la nage. Le lendemain, un autre en fait autant : il lance à l'eau une pirogue que l'on avait hissée sur la *Niña*, et s'en sert pour prendre la fuite. On le poursuit, mais il échappe, arrive à terre et disparaît derrière les arbres. A cette scène en succède une autre que Colomb raconte ainsi :

« Une autre petite pirogue vint d'une autre pointe

de l'île. Elle était conduite par un seul homme, qui offrit comme échange une pelote de coton. Mais il ne voulait pas entrer dans la caravelle. Plusieurs matelots se jetèrent à l'eau et le prirent. De la poupe de ma caravelle, j'avais tout vu. Je fis venir *cet Indien*, et, quand il fut près de moi, je lui mis sur la tête un bonnet rouge, aux bras des verroteries vertes, aux oreilles deux grelots; j'ordonnai ensuite qu'on lui rendît sa pirogue, que l'on avait déjà montée dans la barque, et qu'on le laissât se retirer. De même je voulus qu'on lâchât une autre pirogue qu'on avait retenue captive à la poupe de la *Niña*. J'observai avec intérêt ce qui se passait sur la rive au moment où y aborda l'Indien auquel je venais de faire des présents et dont j'avais refusé le coton. Il était entouré d'un grand nombre d'habitants et il paraissait se louer beaucoup de nous; j'imagine qu'il ajoutait que, si nous avions emmené l'Indien qui venait de se sauver dans les bois, c'était sans doute qu'il avait

commis quelque faute envers nous. Mon espérance avait été, en effet, qu'il ferait ainsi des rapports favorables sur notre compte; c'est pourquoi je l'avais traité avec bonté, dans l'intention de nous concilier ces pauvres gens, afin qu'on ne les trouve pas hostiles lorsque Vos Altesses enverront de nouveau vers cette île. »

Ainsi l'intérêt seul lui dicte ce qu'il nomme bonté et qui n'est que justice. Lorsqu'il se montre humain, c'est par politique. Il le dit sans détour, comme sans nécessité; à moins que ce ne soit pour s'en faire un mérite, selon les idées de ce temps où la ruse passait pour vertu et où Commines disait de Louis XI : « C'était un sage homme et malicieux. »

Au reste, Colomb n'a point de principe fixe, et sa politique est flottante. C'est par moments qu'il lui prend fantaisie d'interdire à ses compagnons les vio-

lences, dont il ne s'abstient lui-même que suivant son bon plaisir ou la réflexion de la minute. Martin-Alonzo Pinzon s'était emparé de quatre hommes et de deux jeunes filles; l'amiral leur fit donner des vêtements et les renvoya libres, « parce que, dit-il, les habitants de toutes ces îles sont les sujets du roi et de la reine, dont les peuples doivent être traités avec humanité et bienveillance, surtout puisqu'on trouve dans ce pays beaucoup d'or et d'épiceries. »

On sourit involontairement à cette dernière considération, qui fait reparaître le caractère. Dans les premières paroles on sent le vice-roi, jaloux de son pouvoir; dans les dernières, le Génois commerçant. Où est le chrétien? où est l'homme? Je ne vois guère ni l'un ni l'autre.

A chaque instant, il oublie ces maximes de l'intérêt bien entendu, qui eussent du moins produit des effets analogues à ceux de l'humanité véritable.

« Hier, dit-il, une pirogue s'approcha de ma caravelle. Cinq des six jeunes hommes qui s'y trouvaient montèrent à mon bord. Je les ai fait retenir et je les emmène. J'envoyai ensuite à une hutte du côté ouest du fleuve, et on m'en ramena sept femmes, petites et grandes, et trois petits enfants. »

Deux de ces cinq jeunes hommes prennent la fuite quatre jours après. Par compensation, il arrive qu'un malheureux, mari de l'une des femmes enlevées et père des trois enfants, vient demander qu'on l'emmène avec sa famille, si on ne veut pas la rendre à la liberté. On l'emmène en effet.

Mais écoutez ceci :

« Avec les seuls marins qui sont sur mes navires, dit l'amiral, je puis explorer en maître toutes ces îles. Les habitants sont sans armes et nus ; ils sont craintifs : mille de ces pauvres gens prennent la fuite

devant trois de nos hommes. *Ils sont faits pour obéir*. Ils ensemenceront; ils exécuteront tous les travaux qu'on leur demandera. »

« Ils sont faits pour obéir ! » Parole odieuse, étonnante surtout de la part d'un homme né dans le peuple, et à qui n'avait pas manqué l'éducation du malheur ! « Ils sont faits pour obéir ! » Où donc est la fraternité chrétienne que vous apportez aux peuples nouveaux ? Et, à défaut des sentiments chrétiens, comment l'humanité toute seule et la raison ne vous disent-elles pas ce qu'une telle parole a d'abominable et de révoltant ? Comment cette pensée hideuse a-t-elle pu naître dans votre esprit ? comment vos lèvres ont-elles pu la prononcer ? comment votre plume a-t-elle pu l'écrire ? et comment ne l'a-t-elle pas effacée ? Mais non : telle est l'injustice naïve, et, si l'on peut parler ainsi, l'innocente brutalité des mœurs du xve siècle, que cette pensée a coulé de

source et sans que le grand homme y ait songé! Puissance des idées d'un temps, même sur les intelligences les plus hautes! Faiblesse du sens moral individuel! Lenteur de la justice à éclore dans les âmes, du sein des préjugés, des superstitions et des intérêts égoïstes!... Aujourd'hui même, et dans cette Amérique, où Colomb ne se montrait pas aussi humain qu'il aurait dû et inaugurait le règne de la force, ne voit-on pas des nations — civilisées en tout le reste — garder obstinément pour maxime cette pensée anti-sociale, anti-humaine : « Ils sont faits pour obéir! » et combattre pour elle, comme si c'était pour l'honneur! et lui sacrifier avec joie l'unité de la patrie! Et ne voit-on pas leurs adversaires, tout en combattant pour l'abolition de l'esclavage, mépriser sottement les hommes de couleur?

Ainsi les Espagnols allaient semant les haines sur ces terres nouvelles, au lieu de l'amitié évangélique, dont les sauvages, avec le seul instinct de la nature,

leur avaient donné l'exemple! Ainsi, avec la bannière du Christ Rédempteur, c'était l'esclavage qu'on plantait !

C'est que, pour dire les choses comme elles sont, tous ces aventuriers, tous ces coureurs de mer, et le plus grand d'entre eux aussi bien que les autres, avaient eu surtout pour mobile, dans une entreprise aussi hasardeuse, soit la cupidité, soit la curiosité, soit l'une et l'autre ensemble, à des doses diverses ; et voilà tout.

La curiosité ne fut pas déçue ; la cupidité le fut au premier abord et même pendant assez longtemps.

Colomb, croyant être en Asie, au Cathay ou au Zipan-gou (Chine et Japon), pays de l'or, des pierreries et des épiceries, — selon la formule qui revient toujours, — se mit à en chercher partout et n'en trouva guère. Cependant, comme il importait extrêmement au succès de son entreprise, à sa fortune et à sa gloire, qu'il n'eût pas fait en vain tant de pro-

messes aux compagnons qu'il avait entraînés si loin, et aux deux souverains d'Espagne dont il avait exigé tant de priviléges énormes, il fut un peu embarrassé.

On suit, jour par jour, dans sa relation, le déchet de ses espérances, à travers les assertions vagues ou les petites exagérations, pour ne rien dire de plus, par lesquelles il s'efforce de donner le change à ses compagnons et aux deux souverains, et à lui-même. Quand ses incertitudes redoublent, le Génois allègue Marco Polo, ou les Pères de l'Église, ou l'Écriture même, à tort et à travers, pour couvrir de cet appareil de textes et de cette couleur pieuse l'embarras où il est de parler avec précision. Car, excepté la découverte des terres, les merveilles promises semblent fuir devant lui pendant tout ce premier voyage, et de même pendant le second. Trouvant très-peu d'or, point de pierreries, et connaissant mal les épiceries, on sent qu'il se consume d'impatience; mais à mauvais jeu il fait bon visage, et il continue de promettre,

même après qu'il n'espère plus. Sans anticiper, voyons-le au début.

Le samedi 13 *octobre* 1492, lendemain de son arrivée à terre, il dit : « Je regardai les naturels avec beaucoup d'attention pour m'assurer s'ils avaient de l'or, et je remarquai que plusieurs en portaient un petit morceau à un trou qu'ils se font au nez. Je réussis à apprendre, au moyen de signes, qu'en tournant leur île et naviguant vers le sud, nous trouverions une contrée dont le roi avait de grands vases d'or et une grande quantité de ce métal. J'essayai de leur persuader de venir avec moi dans ce pays, mais ils refusèrent. Je résolus d'attendre jusqu'à l'après-midi du lendemain et de me diriger vers le sud-ouest, où, d'après les informations de beaucoup d'entre eux, il y avait une terre, de même qu'au sud et au nord-ouest. Je compris aussi que les habitants de cette dernière contrée venaient souvent les attaquer et allaient

aussi chercher de l'or et des pierres précieuses au sud-ouest. »

Le mardi 16 *octobre*, l'amiral fit voile vers une autre île très-grande, qu'il voyait à l'ouest, et dont les habitants, selon ce que faisaient comprendre les naturels de Guanahani, ou San-Salvador, portaient des chaînes d'or aux jambes, aux bras, au cou, au nez et aux oreilles.

Colomb, y étant arrivé, en prit possession comme de la première, et la nomma *Fernandina*, du nom du roi, comme il avait nommé la première *San-Salvador*, du nom du Sauveur.

« Il en fit le tour, cherchant *Samaot* ou *Samaet*, lieu où tous les Indiens prétendaient que l'on trouvait l'or; mais il ignorait si c'était une ville ou une île. »

Vendredi 19 *octobre*. « Mes yeux, dit Colomb, ne peuvent se lasser de contempler cette verdure si belle

et ces feuillages si différents de ceux de nos arbres. Je suis persuadé que, parmi ces plantes et ces arbustes, il y en a beaucoup qui seraient très-précieux en Espagne pour la médecine, l'épicerie et la teinture; *malheureusement je n'y connais rien*, ce qui me cause une grande contrariété. En arrivant au Cap, les fleurs et les arbres répandaient un si doux parfum, que nous respirions l'air avec délices. Je m'avancerai demain dans l'intérieur; c'est dans l'intérieur, au dire des Indiens qui sont avec nous, que demeure le roi. Je verrai ce roi, je parlerai à ce souverain qui, disent-ils, commande à toutes les îles d'alentour, a des vêtements magnifiques et est tout couvert d'ornements en or. *Ce n'est pas cependant que j'aie une très-grande confiance en eux. D'abord il se peut que je ne les comprenne pas bien ;* puis, comme ils n'ont pas chez eux beaucoup d'or, ils s'exagèrent peut-être la valeur de ce que le roi possède de ce métal.... Du reste, je n'ai pas l'intention de visiter ces

îles de manière à les étudier en détail; je n'y parviendrais pas en cinquante ans. Je veux voir et découvrir le plus grand nombre possible de pays et être de retour au mois d'avril près de Vos Altesses, s'il plaît à Dieu. Seulement, si je découvre un endroit où il se trouve véritablement beaucoup d'or et d'épices, je m'y arrêterai pour en réunir la plus grande quantité possible.

Deux mois plus tard, il dira : « Je crois qu'ils n'ont que très-peu d'or, quoiqu'ils demeurent si près du pays où on le trouve en grande abondance. »

Lundi 22 *et mardi* 23 *octobre*. On resta ces deux jours sur la côte de l'île, toujours dans l'espérance que l'on verrait le roi; mais il ne parut pas, et l'on vit seulement les habitants, peints en blanc, en rouge, en noir et autres couleurs comme ceux des autres îles. D'ailleurs un calme plat retenait les navires. Colomb était déterminé à se rendre à une grande île peu éloignée que les naturels appelaient Cuba, et où,

suivant eux, il y avait beaucoup de très-grandes pirogues et beaucoup de marins. Il était persuadé que ce devait être le Zipon-gou (le Japon). « Je veux ensuite aller à la terre ferme, à la ville de Guinsay[1], et remettre au grand-khan les lettres de Vos Altesses. »

Les naturels de Guanahani firent entendre qu'il fallait un voyage de vingt jours en canot pour faire le tour de l'île de Cuba, qu'elle était traversée par dix grands fleuves, et qu'on y trouvait des perles et des mines d'or.

Dimanche 4 novembre. « Deux hommes de l'équipage et Martin-Alonzo Pinzon croyaient avoir trouvé de la cannelle et des cannelliers; Colomb leur prouva que c'était une erreur. Il montra des échantillons de cannelle véritable et de poivre aux Indiens, qui lui

[1] Quinsay, Hang-tcheou-fou, qui fut la capitale de la Chine sous la dynastie des Hong. — Éd. Charton, *Voyageurs anciens et modernes.*

assurèrent par signes qu'on trouverait beaucoup de ces productions au sud-est. »

Cependant, après une navigation de trois mois déjà, les caravelles, dont deux sur trois étaient assez mauvaises, et qui avaient été mal calfatées à Palos, faisaient eau par la quille. *Le 5 novembre,* on dut s'occuper de les réparer. On eut soin de ne pas travailler à toutes les trois à la fois, afin que l'équipage, à tout événement, fût toujours en état de pourvoir à sa sûreté. « Malgré la douceur des naturels, Colomb les surveillait avec prudence. »

Mardi 6 *novembre.* « Aujourd'hui, dit l'amiral, j'ai fait mettre le navire à flot. Je hâte les travaux dans le désir de partir jeudi, avec l'aide de Dieu, dans la direction du sud-est pour y chercher de l'or et des épiceries et pour découvrir des terres. »

Les naturels lui disaient que de ce côté il trouverait « l'île *Babeque* où l'on se servait de marteaux pour

faire des lingots avec l'or que l'on ramassait la nuit sur la plage, en s'éclairant avec des chandelles. »

Les vents contraires retardèrent le départ jusqu'au 12 novembre. Ce jour-là, l'amiral, sur les indications données, se dirigea à l'est quart sud-est. « Ce changement de direction, dit Washington Irving, eut une influence considérable sur les découvertes de Christophe Colomb. Il avait navigué fort avant dans ce qu'on appelle l'ancien détroit, entre Cuba et les Bahamas. Encore deux ou trois jours et il aurait découvert l'erreur dans laquelle il tombait en supposant (malgré les dires des naturels) que Cuba faisait partie de la terre ferme, erreur où il resta jusqu'à sa mort. Il aurait pu recueillir aussi des renseignements sur la proximité du continent et se diriger vers la côte de la Floride, ou bien encore, continuant à longer l'île de Cuba dans la direction du sud-ouest, rencontrer la côte opposée d'Yucatan, et réaliser ses plus brillantes espérances en faisant la découverte du Mexique. Mais

c'était assez pour sa gloire d'avoir découvert le Nouveau-Monde; les régions plus opulentes qu'il contenait étaient réservées à illustrer d'autres entreprises. »

Le 21 novembre, le capitaine de la *Pinta*, Martin-Alonzo Pinzon, jaloux de trouver l'or et les pierreries plus vite que Colomb, se sépare de lui et s'éloigne, contre la volonté de l'amiral, qui écrit : « Pinzon m'a dit et fait bien d'autres choses ! »

Les Pinzon étaient assez riches; deux des caravelles leur appartenaient; ils avaient peine à se soumettre au Génois pauvre, si subitement élevé au rang d'amiral.

Martin-Alonzo navigua donc seul à l'est. L'amiral ordonna que l'on tînt le fanal allumé pendant toute la nuit, afin que Pinzon revînt s'il en avait le désir. Au lever du jour, la *Pinta* avait complétement disparu.

Colomb restait avec deux caravelles seulement, la

Santa-Maria et la *Niña*. L'une des deux, la *Santa-Maria*, s'échoua peu de temps après sur des brisants par un temps calme, qui permit de sauver l'équipage.

Colomb, considérant qu'il serait difficile et téméraire de continuer ses explorations avec une seule caravelle, résolut de retourner en Espagne pour y faire connaître ses découvertes. Peut-être d'ailleurs craignait-il qu'Alonzo Pinzon ne l'y précédât et ne s'emparât de sa gloire. Au reste, celui-ci revint après quelques jours; il n'avait découvert ni l'or ni les pierreries, mais l'île d'Haïti, qu'on appela l'île Espagnole, ou la Petite Espagne, *Hispaniola*. Il se rendit à bord auprès de l'amiral et essaya d'excuser son insubordination. Les raisons qu'il donna étaient mauvaises; mais Colomb feignit de s'en contenter, voulant, par prudence, s'abstenir de toute discussion pendant le voyage.

Lundi 7 janvier 1493, on s'occupa de boucher

une voie d'eau qui s'était déclarée dans la coque de la *Niña*. La *Pinta*, de son côté, pendant son excursion, avait été gravement endommagée par les tarières (insectes de mer, à tête garnie d'écailles); elle faisait eau comme la *Niña*. Tout conseillait de hâter le retour.

Le 16 janvier, un vent favorable s'étant levé, on fit voile vers l'Europe. Pendant près d'un mois, on navigua bien. Mais ensuite une tempête affreuse, qui dura trois jours et trois nuits, 12, 13, 14 *février*, acheva presque de disloquer les deux caravelles.

« Colomb avait bien des sujets d'être tourmenté : il songeait à ses deux fils, Diégo et Fernando, qu'il avait laissés à Cordoue, et qui seraient orphelins ; il pensait avec amertume que, si les deux caravelles périssaient, la nouvelle des grandes découvertes qu'il avait faites ne parviendrait jamais en Espagne. Mais il retrouvait de la confiance et de l'espoir en se rappelant combien Dieu lui avait donné de preuves de

sa protection et de sa miséricorde depuis son départ. Cependant, qui peut sonder les secrets de la volonté divine? il écrivit sur un parchemin un récit rapide de ses découvertes, et la prière adressée à celui qui trouverait ce parchemin de le porter au roi et à la reine; puis, sans communiquer son projet à aucun de ceux qui étaient là, il enferma ce parchemin, bien entouré de toile cirée, dans une grosse barrique de bois, qu'il fit jeter à la mer. »

V

Si cette terrible tempête eût englouti Christophe Colomb et ses découvertes, qui sait combien d'années encore, et de siècles peut-être, se fussent écoulés avant qu'on osât tenter de nouveau une entreprise

mblable à la sienne, dont le succès fût resté in-
onnu, enseveli au fond de la mer, et dont on n'eût
u ou conjecturé que la catastrophe. « Juste punition
le sa témérité ! » eussent dit les bonnes âmes, que
out succès attriste, que tout insuccès réjouit.

Les bonnes âmes n'eurent pas cette joie. Après trois
ours et trois nuits effroyables, le ciel s'éclaircit, la
ner s'apaisa, et les deux caravelles arrivèrent enfin
à Sainte-Marie, l'une des Açores. C'était le 18 février
1493.

On était donc de retour en Europe, et l'expérience
tait faite, cette expérience si redoutée : on avait pu
emonter la courbe des mers et la convexité du globe ;
a zone torride n'avait dévoré personne, la main de
atan avait laissé passer et repasser les navigateurs.

On aborda, et la nouvelle des découvertes que l'on
enait de faire excita à la fois l'étonnement et la ja-
ousie de ces îles portugaises.

Aussitôt que les avaries des caravelles furent répa-

rées, on se remit, le 24 février, à naviguer vers les côtes d'Espagne. Le 3 mars, nouvelle tempête : les voiles se déchirent, un des mâts se brise. Peu s'en faut qu'on ne fasse naufrage au moment d'arriver en vue de Lisbonne. Colomb eût moins regretté de périr alors : on savait ses découvertes, sa gloire était sauve !

Faute de pouvoir gagner les côtes de l'Andalousie, on entra, le 4 mars, dans le fleuve de Lisbonne. Colomb avait lieu de se méfier du Portugal et de son roi. Il lui écrivit en arrivant, pour lui demander l'autorisation de se rendre à Lisbonne, de peur que, dans un autre port, de mauvaises gens, le soupçonnant d'avoir avec lui de grandes richesses, ne tentassent quelque violence. Il lui annonçait qu'il venait *des Indes* par l'occident, et que le roi et la reine de Castille lui avaient recommandé d'entrer en toute confiance, s'il était nécessaire, dans les ports du roi de Portugal.

« *Mardi* 5 *mars*. Bartolomeo Diaz, patron d'un grand vaisseau du roi de Portugal mouillé à Rastelo et bien pourvu d'armes et d'artillerie, vint sommer l'amiral de le suivre pour répondre aux questions du capitaine de ce vaisseau et aux facteurs du roi. Colomb déclara qu'il était amiral du roi et de la reine de Castille, et qu'il n'avait point à se soumettre à de pareils interrogatoires. Le patron l'invita alors à envoyer le maître de la caravelle. Colomb répondit par un nouveau refus; mais, sur la demande du patron, il consentit à lui montrer les lettres du roi de Castille. Le patron se retira et alla rapporter au capitaine ce qui s'était passé. Le capitaine, qui se nommait Alvaro Dama, vint aussitôt à bord de la *Niña* au son des trompettes, des fifres et des timbales, pour faire honneur à Colomb; il lui témoigna une grande considération et le pria de lui demander tout ce qu'il désirerait.

» *Mercredi et jeudi* 6 *et* 7 *mars*. La nouvelle d'un

navire espagnol arrivant *des Indes* excita une curiosité universelle à Lisbonne; un nombre très-considérable d'habitants vinrent voir Colomb et les Indiens et témoignèrent une surprise extrême.

Vendredi 8 *mars*. Le roi de Portugal invite Colomb à venir le trouver. Colomb, quoique n'ayant pas oublié la conduite peu loyale de Jean II, se rend à son invitation. Le roi l'accueille très-honorablement, exige même qu'il s'asseye, l'écoute avec attention, l'entretient avec affabilité, mais lui fait observer qu'il lui semble que, d'après un traité conclu entre lui et les souverains de Castille, les terres découvertes par Colomb appartiennent à lui, Jean II.

Les prétentions du roi de Portugal se fondaient sur la bulle du pape Martin V, qui avait donné à la couronne de Portugal toutes les terres qu'elle découvrirait depuis le cap Bojador jusqu'aux Indes, et sur le traité de 1479, par lequel le roi et la reine de Castille s'engagaient à respecter ces droits. Jean II essaya de les

faire prévaloir, et il y eut, par suite, de longues négociations entre lui et Ferdinand. Ce dernier se hâta de demander la sanction de son droit sur les découvertes de Colomb au pape Alexandre VI, qui, né à Valence, était sujet de la couronne d'Aragon. Ce fut alors qu'Alexandre VI rendit la fameuse bulle qui terminait les contestations des deux puissances en traçant une ligne idéale tirée du pôle nord au pôle sud et passant à cent lieues à l'ouest des Açores et des îles du Cap-Vert : tous les pays découverts ou à découvrir à l'ouest de cette ligne étaient alloués à l'Espagne ; tous les pays à l'est, au Portugal. Plus tard, par un traité en date du 7 mai 1494, les deux rois reculèrent la ligne de démarcation jusqu'à la distance de 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert ; ce qui donna au Portugal le Brésil, lorsqu'on vint à le découvrir.

Mais nous n'en sommes, pour le moment, qu'au

9 mars 1493 et à l'entrevue de Colomb avec le roi de Portugal. Aux réclamations de ce roi, Colomb répondit avec réserve qu'il ignorait les termes du traité de 1479, et qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres de ses souverains. Le roi s'entretint encore longuement avec Colomb, puis lui désigna pour logis le château du plus grand seigneur qui se trouvât en ce lieu.

« *Lundi 11 mars*. Après dîner, Colomb prit congé du roi, qui le fit reconduire par tous les personnages distingués de la cour. De cette résidence, il se rendit au monastère de Saint-Antoine, près du village de Villa-Franca, afin de se présenter devant la reine, qui l'avait fait prier de venir lui rendre visite. Il reçut d'elle l'accueil le plus gracieux.

» *Mardi 12 mars*. Un écuyer vint de la part du roi pour offrir à Colomb de l'accompagner et de le défrayer entièrement sur la route, s'il voulait retourner par terre en Castille. Il lui fit amener deux mules : l'une pour lui, l'autre pour son pilote, qui l'avait

suivi à la résidence royale; mais Colomb, se méfiant peut-être de quelque embûche, — et non pas sans raison, au dire de quelques historiens, — préféra se rendre en Espagne par mer.

» *Vendredi* 15 *mars*, vers midi, Colomb entra, par la barre de Saltes, dans le port de Palos, d'où il était sorti le 3 août de l'année précédente. »

Par conséquent, le premier voyage de Colomb, du 3 août 1492 au 15 mars 1493, avait duré sept mois et douze jours.

A Palos, on n'espérait plus le retour des caravelles. Quand la *Niña* fut signalée, on avait peine à la reconnaître et à croire à ce qu'on voyait. Mais, lorsqu'on se fut assuré que c'était bien la *Niña* qui entrait dans le port, et qu'elle était montée par Christophe Colomb, quand la nouvelle se répandit qu'on avait retrouvé *les Indes* par l'ouest, tout le peuple, dans un enthousiasme indicible, accourut sur le rivage; les travaux furent suspendus, les occupations

interrompues ; et, sitôt que Colomb mit pied à terre, tous les habitants, d'un mouvement unanime, l'accompagnèrent en procession à l'église pour y rendre grâces à Dieu.

La cour était à Barcelone. Colomb écrivit à Ferdinand et à Isabelle son heureuse arrivée, et alla attendre leurs ordres à Séville. Là, il trouva une lettre royale qui portait pour adresse : « *A don Christophe Colomb, notre Amiral surla mer Océane, et Vice-Roi et Gouverneur des îles découvertes dans les Indes.* » La lettre lui annonçait que le roi et la reine l'attendaient à Barcelone; il partit sans retard.

Sur la route, comme la nouvelle s'était déjà répandue, tout le monde accourait au devant de lui pour le saluer avec des cris de joie. Il était récompensé de toutes ses peines. C'était en vain que Martin-Alonzo Pinzon avait essayé une seconde fois de lui dérober sa gloire. Soit que la tempête l'eût poussé dans la baie de Biscaye, comme il le prétendit, soit

qu'il eût fait ce conte pour cacher qu'il était allé volontairement aborder à Bayonne, Martin-Alonzo se hâta d'écrire de cette ville au roi et à la reine, de manière à s'attribuer en grande partie l'honneur des découvertes. Il demandait aux deux souverains la permission de se rendre auprès d'eux, espérant arriver avant Colomb. Mais, quand il sut que la *Niña* l'avait précédé à Palos et que Colomb marchait vers Barcelone au milieu de l'enthousiasme universel, Martin-Alonzo se sentit pris d'un profond découragement. Il alla s'enfermer dans sa maison et n'en sortit plus. Muñoz et Charlevoix rapportent qu'il mourut peu de jours après. M. Édouard Charton, avec l'esprit d'équité qui ne l'abandonne jamais et qui donne à tous ses écrits un si grand charme, conclut ainsi sur ce personnage : « Martin-Alonzo Pinzon était un homme doué de qualités supérieures ; il avait aidé puissamment Colomb de son argent et de son influence avant leur départ ; il avait partagé ses périls;

il aurait eu droit à partager avec lui, dans une certaine mesure, les honneurs de la découverte. Il se perdit lui-même par trop d'orgueil, d'ambition personnelle, et pour n'avoir pas su comprendre le génie de Colomb. »

En approchant de Barcelone, Colomb vit venir à sa rencontre un grand cortége de peuple et de seigneurs. « Son entrée dans cette noble cité, dit Washington Irving, a été comparée à l'un de ces triomphes que les Romains avaient coutume d'accorder à leurs généraux vainqueurs. Les Indiens ouvraient la marche ; ils étaient peints de diverses couleurs, suivant la mode de leur pays, et parés des ornements d'or de leur nation. Après eux, on portait différentes sortes de perroquets vivants, des oiseaux et des animaux empaillés, d'espèces inconnues, et des plantes rares auxquelles on supposait des vertus précieuses. On étalait aux regards du public des couronnes et des bracelets d'or, qui pouvaient donner une haute idée

de la richesse des régions nouvellement découvertes. Colomb venait ensuite, monté sur son cheval, et entouré d'une brillante cavalcade de jeunes Espagnols. La foule se pressait sur les places et dans les rues ; les fenêtres et les balcons étaient remplis de dames, et les toits mêmes étaient couverts de spectateurs. Le public ne pouvait se rassasier de contempler ces trophées d'un monde inconnu. »

Le roi et la reine, entourés des plus grands seigneurs d'Espagne, attendaient Colomb dans la vaste salle d'un palais mauresque où les rois d'Aragon faisaient leur résidence quand ils venaient en Catalogne. Ferdinand et Isabelle étaient assis sous un dais de brocart d'or. Au moment où Colomb entra, ils se levèrent de leur trône. Colomb plia le genou devant eux, pour leur baiser la main ; ils s'empressèrent de le relever et l'invitèrent à s'asseoir. Puis ils lui donnèrent la parole pour dire ce qu'il avait fait. Colomb, avec une noble simplicité, raconta le voyage, les découvertes,

les espérances plus grandes encore, les dangers courus au retour. « Ses paroles excitèrent une émotion que le respect avait peine à contenir. Quand il eut terminé son discours, le roi, la reine, l'assemblée entière, tombèrent à genoux, et toutes les voix, s'unissant ensemble, chantèrent un *Te Deum*. Tels étaient les transports qui agitaient toutes les âmes, que Las Casas, pour peindre ce qu'on éprouvait dans ce moment solennel, n'a trouvé que ces expressions: « Il semblait qu'ils eussent un avant-goût des délices du paradis[1]. »

Les jours suivants, on vit le roi se promener à cheval, ayant Colomb à sa droite. Les fils de l'Amiral furent nommés pages de la reine. L'enthousiasme des populations, loin de se refroidir, allait toujours croissant. Les plus sages esprits s'abandonnaient aux illusions les plus extraordinaires. On croyait, comme

[1] Éd. Charton, *Voyageurs anciens et modernes*..

Colomb, qu'il avait découvert une extrémité de l'Asie jusque-là inconnue, une terre d'or, et si supérieure en beauté au reste du monde, que l'on ne pouvait la comparer qu'au paradis terrestre, si toutefois ce n'était pas ce paradis lui-même.

VI

Voilà donc Colomb, après tant d'épreuves, arrivé au faîte de la gloire et du bonheur. Il n'y restera pas longtemps. L'infortune va de nouveau l'assaillir. Sa vieillesse connaîtra des amertumes plus cruelles que celles de son âge mûr, car l'espérance ne les adoucira plus, et, pour prix de ses grands desseins réalisés, l'ingratitude des hommes brisera son cœur.

On décida que l'Amiral, dans le plus bref délai possible, entreprendrait un second voyage.

« Cette fois, on lui donna le commandement d'une flotte de dix-sept navires, parmi lesquels étaient trois grands vaisseaux ; les autres étaient des caravelles de diverses grandeurs. Il eut pour équipages les meilleurs pilotes de l'Espagne, des marins expérimentés, des ouvriers en tous genres. Un grand nombre de nobles voulurent faire partie de l'expédition, qui s'éleva à 1,200 hommes. On remplit les navires de provisions de toute nature : chevaux, bétail, graines, plantes, médicaments, objets d'échange, miroirs, grelots, verroteries, draps de couleur. Colomb fut investi du titre et de l'autorité de Capitaine général de l'escadre; ses pouvoirs étaient illimités. Le 8 mai, il prit congé du roi et de la reine. Le 25 septembre 1493 ses dix-sept navires sortaient de la baie de Cadix, en présence d'une foule innombrable, toute pleine de la confiance et de l'espoir exagérés qui animaient les navigateurs. »

On possède deux récits de ce second voyage, écrits,

l'un en latin par Pierre Martyr, d'Anghiera, l'autre par Chanca, médecin de Séville, tous deux contemporains de Colomb. Ces deux récits ne se contredisent point. Le livre des *Voyageurs anciens et modernes* reproduit le premier, dans la naïve traduction faite en 1532.

Pendant ce second voyage, l'amiral continue à s'entretenir dans son erreur relativement aux pays où il est arrivé. Tous les noms de lieux que la relation de Marco Polo avait fait connaître, Colomb croit les retrouver tant bien que mal dans ceux que lui disent les indigènes ; on lui dit : *Civao*, il entend *Zipangou*, et toujours se croit au Japon, pendant qu'il est aux Antilles. Il semblerait presque, par moments, si j'ose dire toute ma pensée, que Colomb ne demande pas mieux que de se tromper et de tromper les autres avec lui. Ainsi, les singularités fabuleuses qui, dans le récit de Marco Polo, avaient frappé les imaginations populaires, par exemple cette île habitée seulement par des femmes et cette autre seulement par

des hommes, il a soin de dire que des Indiens lui en ont parlé, que ces deux îles sont situées près de l'île Yamaye (Jamaïque), que l'île des femmes s'appelle Mantinino et l'île des hommes Carib. D'autre part, il estime que l'île Espagnole (Haïti) n'est autre que l'île d'Ophir mentionnée au troisième livre des *Rois*.

Quant au quadruple objet de toutes les convoitises, or, pierreries, perles, épiceries, on trouve à ce second voyage quelques pépites d'or dans les fleuves, quelques épiceries dans les bois; de perles et de pierreries, point. La réalité reste donc toujours fort au-dessous des espérances. Les déceptions s'accumulent. La défaveur commence à gronder sourdement autour de Colomb.

Ajoutez que les Espagnols ayant semé sur ces terres nouvelles l'injustice et la violence, récoltaient la haine et l'hostilité. Le fort que l'on avait construit pour répondre à l'accueil hospitalier qui avait salué la première arrivée se trouva détruit au retour, et les gardes espagnols, au nombre de 42, tués; « laquelle

chose troubla fort l'Amiral et ses compagnons, estimant toutefois que quelques-uns des leurs vivaient encore. Lors déchargèrent toute leur artillerie ensemble comme un grand tonnerre, afin que aucuns de leurs compatriotes, si d'aventure, craignant le péril, fussent cachés en quelque bois ou tanière de bêtes, entendissent leur venue. Mais ce fut fait pour néant, car n'y avait plus pas un en vie. »

En vérité, il fallait s'y attendre. Voyez en effet quel avait été le procédé de l'Amiral. Lorsque la *Santa-Maria*, pendant le premier voyage, s'était échouée sur des brisants, les naturels avaient, de bon cœur, aidé Colomb, plus que ses propres équipages, à sauver ce que contenait la caravelle. « Grâce à leur probité, dit-il dans son journal, on ne perdit même pas un bout d'aiguillette. » Et il ajoute : « Ce chef et tout son peuple ne cessèrent de verser des larmes. Ce sont des gens aimants et sans cupidité, et tellement bons à tout, que je certifie à Vos Altesses que je ne

crois pas qu'il y ait dans le monde entier de meilleures personnes ni un meilleur pays. Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes. Ils ont une manière de parler, la plus douce et la plus affable du monde, toujours avec un sourire aimable. »

Mais la suite est bien surprenante :

« Cette conduite si affectueuse aida Colomb à se consoler de sa mésaventure et de la lâcheté des gens de son équipage, qui l'avaient abandonné au moment où il allait commander les manœuvres nécessaires pour sauver le bâtiment. *Il se félicita même bientôt de cet événement, car il lui vint à la pensée de le mettre à profit en faisant construire en ce lieu une petite forteresse.* »

Ainsi, à chaque marque d'amitié, à chaque service obligeant qu'il avait reçus des naturels, Colomb avait répondu par la construction d'une forteresse destinée à les asservir.

Si l'on pense, en outre, que les hommes laissés par

lui pour défendre ces forts s'amusaient à piller les biens des indigènes et à enlever les filles et les femmes sous les yeux de leurs parents et de leurs maris, s'étonnera-t-on des représailles?

Un jour que Colomb, pendant ce second voyage, écoutait le service divin sur le rivage d'une île, un vieillard de quatre-vingts ans, qui était nu, s'approcha avec plusieurs autres hommes nus comme lui, et parut fort attentif à ce qui se faisait. Ensuite il offrit à l'Amiral un panier plein de fruits ; puis il lui tint le discours suivant, par le moyen d'un interprète :

« Il nous a été rapporté de quelle manière tu as enveloppé de ta puissance ces terres qui étaient inconnues de vous autres, et comment ta présence a causé aux habitants et aux peuples une grande terreur. Mais je crois devoir t'exhorter et t'avertir que deux chemins s'ouvrent devant les âmes lorsqu'elles se séparent de ce corps : l'un rempli de ténèbres et de tristesse, destiné à ceux qui nuisent aux hommes,

l'autre plaisant et délectable, réservé à ceux qui, en leur vivant, ont aimé la paix et la tranquillité des gens. Donc, s'il te souvient que tu es mortel et que les rétributions à venir sont mesurées sur les actions bonnes ou mauvaises de la vie présente, tu ne feras nuisance à personne. »

Colomb, comme le raconte Pierre Martyr, « admira ce remarquable jugement d'un homme nu », et lui répondit qu'il « connaissait bien ce qu'on venait de lui dire des divers chemins et peines ou récompenses des âmes se séparant du corps, mais aussi que jusqu'alors il avait supposé ces choses être inconnues aux habitants de ces régions. » Il ajouta qu'il ne venait faire aucun mal, mais au contraire du bien, en débellant les Cannibales et autres méchantes gens.

On livra en effet, incidemment, quelques combats aux Cannibales qui se rencontrèrent dans les îles autres que celles parcourues jusqu'alors.

Mais plus souvent, au lieu de faire la guerre aux

Cannibales, les Espagnols se la faisaient entre eux, quand ils n'étaient pas occupés à attaquer les peuples inoffensifs.

Ces indignes compagnons de Colomb n'étaient pour la plupart que des aventuriers paresseux et cupides. « Adonnés à méchancetés, larcins et rapines, ils perturbaient les cœurs des habitants; pour laquelle chose, en plusieurs lieux, lesdits habitants, autant qu'ils en trouvaient à l'impourvu, les mettaient à mort, comme faisant à Dieu sacrifice. »

A quoi avaient servi les violences? A changer des amis en ennemis. Voilà quel avait été le fruit de ce raisonnement étrange, de cette singulière liaison d'idées : « Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes. » Donc : « Ils sont faits pour obéir ! »

De ces dix malheureux insulaires qu'on avait emmenés de force en Espagne, six seulement avaient pu figurer dans le triomphe de Colomb. L'un était mort

pendant la traversée; trois se trouvaient malades débarquant à Palos; ils y restèrent et y moururent bientôt. Des six qui survivaient, trois encore moururent par le changement d'air et de régime et par le regret du pays. Les trois autres, sur lesquels comptait pour servir d'interprètes dans le second voyage, aperçurent à peine du haut du vaisseau leur terre natale, qu'ils se jetèrent à la mer pour se réfugier dans leurs chères forêts.

Colomb avait commis des injustices, il allait e subir à son tour. Ainsi cette épopée toute faite a moralité comme sa péripétie.

Il mit à la voile, le 10 mars 1494, pour reven en Espagne. Il emmenait avec lui 225 passagers 30 *Indiens*, parmi lesquels était le cacique Caonab de race caraïbe, qui mourut dans la traversée. Colom toucha à Marie-Galande, puis à la Guadeloupe, où eut un engagement avec les insulaires. Le 20 avr

il s'éloigna de la Guadeloupe, s'égara, et lutta péniblement, pendant un mois, contre les vents alizés. Les provisions s'épuisaient, la famine commença à se faire sentir et à exaspérer les gens des équipages : les uns voulaient jeter à la mer les Indiens, les autres voulaient les tuer et les manger. Enfin on arriva en vue du cap Saint-Vincent, et le 11 juin on entra dans la baie de Cadix. On était parti le 25 septembre 1493, on revenait le 11 juin 1494 ; le second voyage avait donc duré près de neuf mois.

« Ce retour de Colomb fut loin de ressembler au premier. Les Espagnols qui l'accompagnaient étaient tristes, découragés, irrités contre lui. Dès qu'ils eurent le pied sur le sol de l'Espagne, ils se répandirent en malédictions contre l'Amiral, à cause des déceptions qu'ils avaient trouvées à l'île de Saint-Domingue. Où étaient ces trésors qu'on leur avait promis ? Ils revenaient pauvres, maladifs, n'ayant à raconter que des épreuves, des privations de toutes sortes, des

dangers, des guerres soutenues contre les insulaires. En vain Colomb essaya de ranimer l'enthousiasme public; en vain il faisait marcher devant lui, dans les villes qu'il traversait en allant à Burgos, les Indiens captifs, dont l'un, frère de Caonabo, portait une chaîne d'or du poids de 600 castillans; en vain il vantait la découverte des mines d'or trouvées dans la partie méridionale d'Hispaniola! Ces efforts pour remuer l'imagination étaient trop au-dessous des espérances qu'il avait fait naître et partagées. Les populations, avec leur mobilité ordinaire, se jetèrent d'une extrémité à l'autre, et commencèrent à regarder avec dérision l'homme que, un an auparavant, elles avaient honoré comme un demi-dieu. Toutefois les souverains le reçurent, à Burgos, avec bienveillance, et écoutèrent son récit avec intérêt. Mais, lorsqu'il proposa une troisième expédition, il remarqua plus de froideur chez le roi. Ce fut seulement au printemps de 1498 que, grâce surtout à la reine, il

parvint à triompher des obstacles que lui avaient suscités le découragement public et l'inimitié des Espagnols trompés dans leurs désirs avides pendant la deuxième expédition [1]. »

Afin de regagner des influences, il déclara qu'il désirait que le produit de ses découvertes fût consacré à racheter la *Casa-Santa*, c'est-à-dire le Saint-Sépulcre, ou à armer les chrétiens contre les infidèles pour le délivrer. Il faisait arriver la religion, comme un *Deus ex machina*, pour réchauffer l'intérêt languissant.

VII

Lors du départ de la deuxième expédition, on briguait la faveur d'en faire partie; nombre de gens de

[1] *Voyageurs anciens et modernes.*

tout âge, de tout rang, enfiévrés de la soif de l'o
de l'amour sacré des épiceries, avaient sollicité
grâce d'accompagner, même à leurs frais, le Géno
trouveur de trésors. Outre les douze cents homm
qui furent admis, deux ou trois cents parvinrent à s
glisser dans les navires, se cachèrent dans les entr
ponts ou à fond de cale : le chemin du paradis e
étroit, et il s'agissait de gagner le paradis terrestr
Mais, lorsque après les déceptions de ce deuxièm
voyage il fut question enfin du troisième, obtenu
grand'peine par l'intervention de la reine Isabelle q
continuait de plaider auprès du roi Ferdinand
cause de l'Amiral, les ennemis de celui-ci avaie
tellement retourné l'esprit public et répandu de tel
préventions en sens inverse contre lui et les terres no
velles, qu'on fut réduit à chercher des recrues da
les prisons et dans les bagnes. Les souverains publ
rent un indult par lequel les condamnés à mort, s
voulaient aller passer seulement deux ans à l'île Es

gnole (Haïti), auraient leur grâce ; les peines au-dessous du dernier supplice seraient rachetées par une seule année de séjour : on reviendrait en Espagne pleinement réhabilité. Eh bien ! malgré des offres si engageantes, il fut très difficile de réunir le nombre d'hommes nécessaire pour la troisième expédition.

Colomb, que le triomphe n'avait pas enivré, ne se laissa pas abattre par ces vicissitudes.

« Le mercredi 30 mai 1498,—dit-il d'un cœur triste et ferme,—je partis, au nom de la Très-Sainte Trinité, de la ville de San-Lucar. Je souffrais encore des fatigues de mes précédents voyages, et j'avais eu l'espoir de me reposer en Espagne à mon retour *des Indes*, mais au contraire je n'y rencontrai que tourments et afflictions. »

C'est dans ce troisième voyage que Christophe Colomb allait enfin trouver le continent du Nouveau Monde, et, pour récompense, recevoir des fers.

Après deux mois de navigation, qui lui parurent deux siècles, — car la colonie qu'il avait laissée à l'île Espagnole avait grand besoin de sa présence, — il arriva, le 31 juillet, à une île nouvelle, qu'il nomma la Trinité, et le 1er août, entre cette île et l'immense delta formé par l'embouchure d'un grand fleuve (l'Orénoque), il toucha enfin la Terre-Ferme. Je ne dis pas qu'il s'en rendit bien compte, mais il le conjectura, avec plus de raison qu'il n'avait fait au sujet de Cuba, et voici comme. Observant que les eaux du fleuve adoucissaient à une grande distance celles de la mer, il crut pouvoir en conclure qu'un courant si fort et d'une si vaste embouchure devait venir de très loin dans les terres et parcourir un immense pays, et que, par conséquent, selon toute apparence, ce pays devait être un continent. En quoi il ne se trompait pas; mais le temps lui manqua pour vérifier sa conjecture. Il se promit d'entreprendre plus tard un voyage spécial de circumnavigation.

En même temps qu'il faisait une juste conjecture au sujet de ce fleuve et de ce continent, il crut ou peut-être il feignit de croire que ce vaste courant d'eaux si douces était un des quatre grands fleuves qui découlaient du paradis terrestre, et disserta pour établir ce point : soit que, dans cet esprit tour à tour positif et rêveur, la foi naïve du quinzième siècle se mêlât aux inductions scientifiques, soit que le Génois jugeât utile, au moment où l'enthousiasme se refroidissait autour de lui, d'intéresser par cette perspective la foi populaire et la politique de l'Église.

En ce temps-là, avant que toute la surface de la terre eût été parcourue, on pouvait espérer de rencontrer ce paradis terrestre dont parle la Genèse. Les uns le plaçaient aux Iles Fortunées, les autres dans la Haute-Égypte. L'aimable et naïf chroniqueur Joinville, l'ami et l'historien de saint Louis, dit que le Nil « flum qui se jette dans la mer par sept chanels, vient d'Égypte et de Paradis terrestre. »

Il croit qu'on pêche dans ses eaux la rhubarbe, le gingembre, l'aloès et la cannelle. « On m'a rapporté, dit-il, que ces choses viennent de Paradis terrestre, lesquelles le vent abat des arbres qui sont en Paradis, comme le vent abat en nos forêts le bois sec. » Et c'est parce qu'ils viennent des arbres du Paradis que ces bois ont tant de parfum et de saveur.

A travers de rudes tempêtes dans le golfe de Paria, l'Amiral se hâta de retourner à l'île Espagnole, qu'il avait quittée depuis quatre ans et demi, et où il avait laissé son frère Barthélemy en qualité d'*adelantado* ou lieutenant-gouverneur. Il avait décidé, de plus que si Barthélemy venait à mourir, leur frère Diego lui succéderait. Le roi Ferdinand, jaloux de son pouvoir, avait appris avec déplaisir cette délégation d'autorité absolue, par laquelle le gouverneur vice-roi intronisait sa famille.

En l'absence de l'Amiral, la situation d'Hispaniola

était devenue déplorable. Les colons castillans supportaient avec peine d'être gouvernés par ces Génois, de frère en frère. Barthélemy avait la main rude; c'était un énergique marin, qui ne savait pas, comme Christophe, couvrir sa fermeté de sa souplesse. Il fit cabrer plusieurs de ces aventuriers, qui n'étaient que trop disposés à la révolte par les désappointements de leur cupidité et par tous les déboires d'une vie besoigneuse au lieu de la vie de délices qu'ils avaient rêvée. Ils excitèrent les autres qui, découragés par la longue absence de l'Amiral, se croyaient délaissés au milieu de l'Océan, loin de la patrie. La sédition fermenta. Les rebelles se répandirent dans le pays, volant et violant. Les naturels répondirent à ces vexations et à ces outrages par des embuscades et des meurtres. Bref, la guerre et les maladies et la famine ravageaient la colonie quand l'Amiral y reparut accablé de fatigues et tourmenté par l'ophthalmie et par la goutte.

Il essaya de rétablir l'ordre et n'y réussit point. Il se vit débordé, humilié, outragé. Les gens qu'il amenait, les galériens qu'on avait été obligé de prendre pour recrues, passèrent aux rebelles ; venus pour gagner leur grâce, ils commirent de nouveaux crimes. La situation ne fit qu'empirer. Colomb offrit de renvoyer en Espagne tous ceux qui le désireraient, et, par cette occasion, il écrivit au roi et à la reine, leur exposant la situation et les priant d'envoyer le plus tôt possible un Espagnol pour arbitre et pour juge, afin de pouvoir user d'énergie sans se rendre odieux, lui étranger. Le roi envoya un homme d'épée, d'un caractère faible et irascible, le commandeur Bobadilla, créature des bureaux de Séville, où Colomb ne comptait que des ennemis. Bobadilla, en arrivant à l'île Espagnole, fit porter à l'Amiral un billet du roi qui était ainsi conçu : « Don Christophe Colomb, notre Amiral de la mer Océane, nous avons ordonné au commandeur Bobadilla, porteur

du présent, de vous dire de notre part certaines choses dont il est chargé. Nous vous prions d'y ajouter foi et créance et d'agir conséquemment. » Cela équivalait à un blanc-seing pour dépouiller le vice-roi de son pouvoir, dans la mesure et dans les formes que les circonstances permettraient. Voici quelles furent la mesure et les formes du commandeur Bobadilla : il fit garrotter et charger de chaînes les frères de Colomb et Colomb lui-même, s'établit gouverneur aux lieu et place du vice-roi, et s'installa dans sa maison.

« Il se logea dans ma maison, dit l'Amiral, et, telle quelle, il se l'appropria avec tout ce qui était dedans. A la bonne heure ! Peut-être en avait-il besoin. Un corsaire n'en use jamais de la sorte avec les marchands. »

Bobadilla confia à un officier le soin de conduire les trois frères en Espagne. Le vice-roi fut mené de la prison à la caravelle avec les fers aux mains et aux pieds, au milieu des huées de la populace. Lorsqu'il fut embarqué, le maître de la caravelle voulut lui

ôter ses fers ; Colomb s'y opposa et les garda pendant toute la traversée. Plus tard, il les suspendit dans son cabinet de travail, et il ordonna qu'ils fussent enfermés dans son cercueil. On devine les flots d'amertume qui durent submerger ce grand cœur.

Condamné sans être entendu, de quoi Colomb était-il l'accusé? Par les uns, de trop de douceur; par les autres, de trop de rigueur : accusations contradictoires qui se détruisaient l'une l'autre. Quelques hidalgos paresseux, que l'appât des richesses promises avaient attirés à l'île Espagnole, s'en étaient retournés déçus et mécontents, et avaient clabaudé dans les bureaux. Ils se plaignaient de n'avoir pas touché leur solde. Ils osèrent aller à Grenade se poster dans la cour même de l'Alhambra, et y attendre la sortie du roi pour le harceler de leurs cris : « Payez! payez! » qu'ils faisaient retentir derrière sa voiture. Un jour même, ils osèrent acheter deux grands paniers de raisins formant la charge d'un

t et se mettre à les manger sous les fenêtres de
inand en criant que, par l'ingratitude du roi et
Amiral, c'était là l'unique récompense promise à
misère. Et, quand par hasard les enfants de Co-
, que leur office de pages de la reine obligeait à
rser les cours du palais, venaient à paraître,
impudents paresseux poussaient des cris qui
taient jusqu'aux nues, et poursuivaient les deux
s en disant : « Voilà les fils de l'amiral des
cherons, qui a trouvé les terres de vanité et de
songe, pour le malheur et l'ensevelissement des
ilshommes de Castille [1]. »

lomb avait rendu quelques édits sévères, pour
ger la vie des indigènes, dont les aventuriers
gnols se faisaient un jeu. On accusa le Génois
s frères de faire bon marché du sang castillan.

[1] ernando Colomb, cité par Roselly de Lorgues, *Christophe*
ub, deux volumes in-12. Paris, Didier.

Au fond, cette qualité de Génois était le plu grand tort du « Vice-Roi des Indes » aux yeux d l'orgueil espagnol. Le jour où le marin de Gêne avait triomphé à Barcelone comme un roi d'Espagne, ce triomphe avait fait ombre à plus d'un front et déposé dans plus d'un cœur malade le secret désir de voir un jour cet étranger, ce mendiant génois, tomber du faîte de sa gloire inouïe. Le roi lui-même, qui n'avait lâché qu'avec peine les priviléges extraordinaires exigés par Colomb au début de son entreprise, les regrettait toujours au fond du cœur. Ce titre de vice-roi, porté par un étranger, lui paraissait diminuer la majesté de sa propre couronne. Dans ses lettres, il ne lui donnait jamais que le titre d'Amiral, passant sous silence ceux de Vice-Roi et de Gouverneur perpétuel.

La reine, plus noble de cœur, protégeait Christophe Colomb et avait de la sympathie pour son caractère et son génie. Les ennemis de l'Amiral, afin de lui enlever cette protection, intéressèrent l'humanité

d'Isabelle en lui persuadant qu'il avait abusé de son pouvoir pour réduire les Indiens en esclavage. Nous avons vu que malheureusement Colomb avait donné quelque apparence à cette accusation, d'ailleurs calomnieuse dans sa forme générale et absolue. La vérité est qu'il avait permis seulement d'emmener esclaves (et c'était pour sauver leur vie) les Cannibales anthropophages qu'on avait pris les armes à la main. Pour tous les autres indigènes, bienveillants et pacifiques, il avait au contraire voulu les défendre contre les vexations et les violences des Espagnols rebelles qui au hasard enlevaient les hommes et les femmes pour les réduire en esclavage et aller les vendre en Espagne. On persuada à Isabelle que ces iniquités cruelles se commettaient avec l'assentiment, par ordre et au profit de l'Amiral, qui au contraire avait tout fait pour les empêcher et qui par sa sévérité nécessaire avait soulevé contre lui tant de colères et tant de calomnies.

La reine, trompée par ces mensonges, cessa de défendre Colomb, et le roi envoya Bobadilla, qui procéda, comme nous venons de voir, de manière à déshonorer le roi, si le roi ne s'était déjà déshonoré lui-même : car enfin ce prince violait sa parole et sa signature, dépouillait par le fait Colomb et ses descendants des privilèges octroyés par le traité de Grenade, et cela au moment où l'Amiral venait, par de nouvelles découvertes, plus considérables que toutes les autres, d'acquérir de nouveaux titres à la gratitude des souverains de Castille. Mais cette gratitude elle-même pesait à l'envieux monarque.

Colomb se vit donc, par ordre du roi de Castille, traité comme un criminel, au moment où il donnait à l'Espagne un monde. Il put même croire un instant, avant d'être jeté avec ses deux frères sur la caravelle qui devait les porter en Espagne, que l'on en voulait à sa vie. Seul, au secret, malade d'ophthalmie et de goutte, glacé et presque nu, car on lui

avait enlevé même ses vêtements, il était assiégé d'appréhensions sinistres. Il entend un bruit d'armes et des pas militaires : il croit qu'on vient l'assassiner ou le conduire à l'échafaud. Il connaissait l'officier qui commandait les soldats. « Vallejo, où me conduis-tu ? — Je conduis Votre Seigneurie à bord de la *Gorda*, qui va partir. — Vallejo, ce que tu me dis là est-il vrai ? — Par la vie de Votre Seigneurie, je jure que je la mène à la caravelle pour s'embarquer. » L'Amiral respira. En Espagne, il aurait enfin peut-être le mot de cette horrible énigme ; en tous cas, il ne mourrait pas sans jugement et ne lèguerait pas à ses fils, au lieu de richesses et de gloire, un nom déshonoré peut-être par la rage de ses ennemis.

Cependant, lorsque l'on apprit à Cadix, à Grenade et dans toute l'Espagne, que Christophe Colomb revenait prisonnier et chargé de fers, le sentiment pu-

blic, juste dans son instinct, se souleva d'indignation; les quelques jalousies mesquines de nationalité furent oubliées; on ne se souvint plus que des grands services de l'Amiral et de ses étonnantes découvertes : la conscience humaine protesta en sa faveur. Ces rigueurs inouïes, cette humiliation cruelle, qui faisait un contraste si frappant avec son triomphe de Barcelone, révélaient assez l'injustice de ses ennemis, les fureurs des factions et les haines de l'envie. Les bruits qu'on avait essayé de répandre contre l'Amiral pouvaient-ils, vagues et contradictoires comme ils étaient, excuser un traitement si barbare?

L'excès des indignités réveilla la justice et la sympathie. Isabelle comprit qu'on l'avait trompée. Le roi lui-même, entraîné par le sentiment général, ne put se dispenser de désavouer la conduite de Bobadilla. Il ordonna sur-le-champ de mettre en liberté les trois frères et de les traiter honorablement, et il adressa à

l'Amiral une lettre en termes courtois pour l'inviter à venir à la cour.

Le 17 décembre, Colomb y parut, avec une suite nombreuse. La reine, en le voyant, ne put contenir ses regrets ni même ses larmes ; le vieil Amiral, touché de ce repentir, éclata en sanglots et se jeta à genoux devant elle ; elle s'empressa de le relever. Il n'eut pas à se défendre ; c'était à lui de pardonner, et son émotion venait de le faire.

Le roi envoya aussitôt à la colonie l'ordre de rappel du commandeur Bobadilla, qui, justément au sortir d'Hispaniola, périt dans une tempête. Un drame fait exprès n'arrangerait pas autrement les choses.

Mais, quand l'Amiral demanda d'être rétabli dans le rang dont on l'avait injustement précipité, le roi éluda de répondre, et finit par nommer, à titre provisoire, un autre gouverneur, Nicolas de Ovando. Colomb, pendant neuf mois qu'il passa à Grenade, réclama en vain la restitution de ses titres et dignités.

Cependant il voyait plusieurs navigateurs, soit espagnols, soit portugais, s'élancer dans la voie des découvertes, tandis que lui, qui la leur avait frayée, se consumait en ces démarches inutiles et décourageantes. La gloire de Vasco de Gama, qui venait de passer aux Indes en doublant l'Afrique par le cap des Tempêtes, fut un aiguillon salutaire pour le vieil Amiral et le ranima. Ce fut alors que, secouant la tristesse qui l'accablait, il reprit son projet d'un nouveau voyage vers l'ouest, dans le dessein de découvrir, entre les îles et les terres déjà trouvées, un passage direct qu'il croyait toujours exister, pour rejoindre les côtes de l'Inde, visitées par Gama, et cela beaucoup plus rapidement que par la route du Portugais.

« La reine écouta favorablement ce projet; le roi l'approuva, soit qu'il eût la pensée qu'un si grand résultat valût bien la peine d'une tentative, soit qu'il trouvât quelque avantage à occuper Colomb et à

l'éloigner de la pensée de retourner à Saint-Domingue. A cette occasion, des lettres royales datées de Valence de Torres, 14 mars 1502, confirmèrent à Colomb toutes les conventions précédentes entre les souverains et lui et toutes ses dignités[1]. »

Ferdinand se disait sans doute, avec une loyauté égale à celle de Jean II de Portugal : « Ce que Colomb découvrira n'en sera pas moins acquis à l'Espagne, quand même la politique m'obligerait de ne pas tenir ma parole. »

Ce n'était ni la première fois, ni la dernière, que la raison d'État, comme elle s'appelle, faisait bon marché de la justice, et que « la grande morale », celle des souverains, se moquait de « la petite », celle de Dieu.

[1] *Voyageurs anciens et modernes.*

VIII

Le 9 mai de l'an 1502, l'Amiral, âgé de soixante-six ans, et qui en avait passé plus de quarante à naviguer, se remit en mer, avec quatre petites caravelles peu profondes, afin de pouvoir suivre les rivages et entrer dans les baies ou les détroits.

Comme s'il avait eu connaissance des deux grands continents de l'Amérique et de l'endroit où ils ne se tiennent que par un fil, Colomb arriva tout droit à ce fil, que nous appelons l'isthme de Panama, et là, juste au point le plus mince, voulut passer, et tâtonna longtemps. Il rêvait un détroit qui, en effet, serait bien là, s'il était quelque part, et c'est là que bientôt on le fera. Mais Colomb était loin de se douter qu'au delà il aurait trouvé l'immense étendue de l'Océan Pacifique. Il longea toute la côte des Mosquitos, appelée aujour-

d'hui Costa Rica, à cause de ses mines d'or et d'argent. On en désigna les gisements à l'amiral.

Il touchait enfin à la source de ces richesses si longuement et si ardemment convoitées. Aussi il éclate en lyrisme ; on croit d'abord entendre du Pindare : *Ariston mèn chrysos....*

« L'or est une excellente chose; c'est de l'or que naissent les richesses, c'est par lui que tout se fait dans le monde, et son pouvoir suffit souvent pour envoyer les âmes en paradis. Les grands du territoire de Veragua ont pour coutume de se faire enterrer avec tout l'or qu'ils possèdent. On porta à Salomon 656 quintaux de ce métal, sans compter l'or que prirent avec eux les marchands et les matelots, et celui qu'ils donnèrent aux Arabes. Salomon employa cet or à faire fabriquer deux cents lances, trois cents boucliers, et un plancher orné de pierres précieuses; il fit faire, en outre, de grands vases incrustés de pierreries, et plusieurs autres objets d'une grande valeur. Cette circonstance est rapportée dans l'ouvrage de l'historien Josèphe : *De Antiquitatibus Judæorum*, dans les *Paralipomènes*, et dans le livre des

Rois. Josèphe rapporte que cet or provenait d'une île appelée *Aurea* (l'île d'Or). S'il en est ainsi, je suis certain que les mines de cette île sont les mêmes que celles de Veragua, puisqu'elle est située à vingt journées vers le couchant, et qu'elle se trouve éloignée du pôle et de la ligne équinoxiale. Solomon acheta des marchands tout cet or, cet argent et ces pierres précieuses, tandis que Vos Altesses peuvent les faire recueillir, sans courir le moindre danger, dès qu'il leur plaira. David laissa par son testament à Salomon 3,000 quintaux d'or des îles des Indes, pour l'employer à la construction du Temple, et, selon le rapport de Josèphe, David était né dans ces contrées. Il est écrit que le mont Sion et la ville de Jérusalem doivent être reconstruits par la main d'un chrétien : quel est-il ? Dieu le dit ainsi par la bouche du prophète, dans le quatorzième psaume. L'abbé Joaquim a assuré que cet élu devait être Espagnol. Saint Jérôme montra à la sainte femme le chemin pour y arriver. L'empereur de Cathay, depuis quelque temps, a demandé avec beaucoup d'instance des hommes instruits, afin d'apprendre d'eux les dogmes de la religion chrétienne. Mais qui se chargera de faire parvenir jusqu'à lui ces hommes apostoliques ? Si Dieu me permet de revenir en Espagne, je promets à Vos Altesses de les y con-

duire moi-même, avec l'aide du Seigneur.... Je n'ai pas cru devoir m'emparer par la violence de l'or que possède le chef de la province de Veragua, ni de celui que possèdent ses sujets et les habitants des pays limitrophes, quoique, selon les rapports, il dût être en abondance; je crois que ce vol aurait été contraire aux intérêts de Vos Altesses. En usant de bons procédés, nous ferons aimer votre gouvernement, et nous ferons entrer leurs trésors, quelque considérables qu'ils soient, dans vos caisses. »

Cette page de Colomb fournirait de longs commentaires; chaque lecteur les fera à son gré. Il suffit d'y noter l'exaltation et un certain désordre.

Pour le moment, la grande préoccupation personnelle de Colomb était le détroit qu'il cherchait: il se contenta donc, quant à l'or, d'obtenir des naturels quelques plaques de ce métal; c'étaient leurs miroirs; ils les échangèrent contre des grelots. Au reste, se promettant de revenir, Colomb continua à chercher son détroit. Des tempêtes horribles fatiguèrent les

marins. On mit un mois à faire trente lieues, et vingt fois on faillit périr. De mémoire d'homme, jamais pareilles trombes n'avaient soulevé l'Océan. Les équipages découragés demandèrent le retour, et l'état même des navires força l'amiral de s'y résoudre. Mais de nouvelles tempêtes contrarièrent la marche de telle sorte que pendant longtemps on ne put avancer dans aucun sens. Colomb lui-même, que tourmentaient encore l'ophthalmie et la goutte, et des rhumatismes articulaires, outre tant de fatigues et d'angoisses, fut pris à la fin de découragement et s'abandonna au désespoir. Alors, à ce qu'il raconte, étant tombé d'épuisement, il entendit une voix qui lui disait pendant son sommeil :

« O insensé, homme de peu de foi, lent à servir ton Dieu, le Dieu de l'Univers ! Que fit-il de plus pour Moïse ou pour David, son serviteur ? Dès ta naissance, n'a-t-il pas eu grand soin de toi ? Lorsqu'il te vit à l'âge fixé pour ses

desseins, il fit merveilleusement retentir ton nom sur la terre. Les Indes, qui sont une partie du monde, et si riches, il te les a données pour tiennes; tu les as distribuées comme il t'a plu, et en cela il t'a transféré son pouvoir. Les barrières de la mer Océane, fermées jusque-là de chaînes si fortes, il t'en a donné les clefs; ton pouvoir a été reconnu en ces vastes pays, et ta gloire proclâmée entre les chrétiens. Quelles plus hautes faveurs reçut de lui le peuple d'Israël, lorsqu'il le tira d'Égypte? ou David, lorsque de pasteur il le fit roi de Judée? Tourne-toi vers ce Dieu, et reconnais ton erreur : sa miséricorde est infinie. Ta vieillesse ne fera pas obstacle aux grandes choses que tu dois accomplir. Il tient dans ses mains nombre d'héritages immenses. Abraham n'avait-il pas cent ans passés, et Sarah elle-même était-elle jeune, lorsque naquit Isaac? Tu réclames un secours incertain; réponds : qui t'a causé tant d'afflictions, Dieu ou le monde? Les priviléges et les promesses que Dieu donne, il ne les enfreint jamais; il ne dit point, après avoir reçu le service, que l'on n'a pas suivi ses intentions et qu'il l'entendait d'une autre manière; il ne se met pas au supplice pour colorer la violence et l'arbitraire; il va au pied de la lettre : tout ce qu'il a promis, il l'accomplit, et au delà. N'est-ce pas son usage? Voilà ce que ton

Créateur a fait pour toi et ce qu'il fait avec tous. A présent, montre la récompense des peines et des périls que tu as traversés pour le service des autres. » — Et moi, quoique accablé de souffrances, j'entendis tout ce discours; mais je ne sus trouver aucune réponse à des paroles si vraies; je ne pus que pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina en disant : « Ne crains pas, prends confiance ; toutes ces tribulations sont gravées sur le marbre, et c'est avec justice. »

Telle est cette prosopopée brillante, sur laquelle on a beaucoup discuté.

Comme c'est dans une lettre au roi Ferdinand que Colomb juge à propos de la rapporter, il est difficile de n'y pas voir un avis au lecteur, une leçon indirecte, un reproche à l'odieuse ingratitude de ce prince; le tout enveloppé d'éloquence biblique et mis sur le compte de cette voix mystérieuse, à l'autorité toute-puissante, voix qu'il ne dit pas être celle de Dieu même, tout en l'indiquant clairement.

Que la vision ou pour mieux dire l'audition soit véritable, je le veux bien ; mais, dans le fait seul de la raconter ainsi au roi ingrat, n'y a-t-il pas, quoi qu'en dise M. Roselly de Lorgues, de la mise en scène et du tour ?

Ainsi reparaît toujours et partout le caractère italien du héros : la ruse mêlée avec la grandeur.

Colomb est un Cavour du xve siècle. Unissant l'adresse à la force, il plie et se relève, trouve un monde à tâtons, à travers mille ambages, par sa persévérance et sa ténacité ; et n'est-ce pas ainsi que son compatriote a trouvé et fait l'Italie, qui est aussi un nouveau monde ?

L'Amiral put enfin continuer sa route et se diriger vers Cuba. Mais ses quatre vaisseaux étaient troués, pourris. Bientôt on fut forcé d'en abandonner un, le *Galicien*, puis un autre, la *Biscaïenne* : les

hommes de ces deux navires furent répartis entre les deux bâtiments restants, la *Capitane* et le *Saint-Jacques de Palos*, dans lesquels l'eau entrait de toutes parts.

En cet état, ils eurent encore à essuyer une tempête de six jours. « J'avais perdu tous mes agrès, dit Colomb ; mes navires étaient percés de trous plus qu'un rayon d'abeilles, et les équipages entièrement découragés. »

Enfin ils arrivèrent à la côte si désirée de Cuba, où ils trouvèrent des vivres, se reposèrent et réparèrent un peu leurs avaries; puis, de là, essayant de gagner Haïti, furent jetés par une nouvelle tempête sur les côtes de la Jamaïque. La *Capitane,* à son tour, était hors de service, et le *Saint-Jacques de Palos* ne valait guère mieux. Colomb restait cloué sur ce rivage, où il manquait de vivres et où il était entouré d'ennemis : les naturels, hostiles aux Espagnols, et beaucoup plus nombreux, pouvaient les massacrer ; les

Espagnols, exaspérés de désespoir, de ne pouvoir partir et d'être exposés à mourir de faim ou à être égorgés, s'en prenaient à l'Amiral et se révoltaient, aggravant la situation parce qu'ils ne pouvaient en sortir. Il eut besoin de toute l'énergie de son frère Barthélemy pour rester maître des rebelles. C'est dans ce moment tragique que l'amiral écrivit aux souverains de Castille une très-longue lettre, dont je viens de citer deux passages. Elle est datée « de la Jamaïque, *île des Indes*, le 7 juillet 1503. »

« Le style de cette lettre, dit Humboldt, est empreint d'une profonde mélancolie. Le désordre qui la caractérise trahit l'agitation d'une âme fière, blessée par une longue série d'iniquités et déçue dans ses plus vives espérances. »

La lettre écrite, il fallait la porter, au moins jusqu'à l'île Espagnole, d'où une occasion la ferait parvenir en Europe. Un homme dévoué, Diego Mendez, s'offrit pour la porter à Hispaniola et y demander du

secours ; il s'agissait de traverser dans un simple canot un courant de quarante lieues de large, avec vent debout presque constamment. Mendez partit.

Cependant l'année 1504 arriva, sans que la situation eût changé. Dix mois s'étaient écoulés depuis que les deux caravelles s'étaient échouées sur cette côte inhospitalière, et huit depuis que Diego Mendez était parti pour Hispaniola. Était-il arrivé ? Avait-il péri en route ? On ne savait. La sédition s'était déchaînée de nouveau contre l'Amiral malade. Il avait dû se traîner hors de son lit pour la réprimer.

Enfin on vit paraître à l'horizon la voile d'une petite caravelle. Le jaloux gouverneur d'Hispaniola, Ovando, s'était décidé, après huit mois, à envoyer une moitié de porc salé et un baril de vin : c'étaient toutes les provisions qu'il offrait pour 130 hommes qui se trouvaient avec l'Amiral. Et la petite caravelle avait ordre de repartir tout aussitôt. L'Amiral la chargea d'une lettre pressante pour Ovando, son en-

nemi. Un long temps s'écoula encore, et il y avait, en tout, plus d'une année que Diego Mendez était allé demander du secours, lorsque deux caravelles arrivèrent enfin d'Hispaniola pour recueillir les naufragés, qui y parvinrent, non sans peine, le 13 août 1504.

L'hypocrite Ovando, qui avait si mal secouru Colomb, alla au-devant de lui en grand cortége et lui offrit pour demeure le palais du gouvernement. Il lui donna même des fêtes. Mais en même temps il prit parti pour les rebelles que l'Amiral avait fait lier, et leur rendit la liberté. L'Amiral dévora cet affront en silence : lui, vrai maître de ce pays, par droit de découverte et par traités royaux, il se voyait sacrifié à des rebelles, par son prétendu successeur, qui ne pouvait être tout au plus, en bonne justice, que son lieutenant très-indigne, et qui, au lieu de le seconder, le trahissait.

Bref, le 12 septembre 1504, Colomb repartit pour

l'Espagne, et y arriva le 7 novembre. Ce quatrième voyage, qui devait être le dernier, avait duré deux ans et demi.

Isabelle, la protectrice de l'amiral, était morte pendant son absence. Ferdinand, après beaucoup de délais, le reçut froidement. Colomb, avec autant de mesure que de fermeté, rappela au roi ses promesses et ses traités renouvelés, le pria de les exécuter, de lui rendre ses titres et priviléges, et de lui faire donner ce qui lui était dû des revenus d'Hispaniola. Le roi, sans refuser, ajourna, éluda, et enfin, quand il crut avoir lassé ce vieillard par des délais interminables, il lui fit proposer des titres et des domaines en Castille, comme échange ou compensation de tous les priviléges qui lui avaient été octroyés et auxquels il s'agissait de renoncer pour lui et pour ses fils. Colomb refusa avec dignité et contint son indignation. Le roi insista. Colomb, pauvre, malade, infirme, resta inflexible, comme au temps où, fort de

son seul espoir, il avait exigé dans la plaine de Grenade ces priviléges, qu'on lui volait à présent, parce qu'il les avait trop bien gagnés.

C'est qu'en effet le roi, avare de son autorité, craignait que le progrès des découvertes ne finît par donner à la vice-royauté des Indes une puissance trop étendue, qui, favorisée par l'éloignement, et par les richesses de ces terres nouvelles, serait peut-être tentée un jour, entre les mains de Colomb ou de ses fils, de se proclamer indépendante et de former un grand État, rival de la mère-patrie. Telle est sans doute l'explication, et non l'excuse, de cette royale ingratitude, qui se croyait obligée par politique de regarder comme des empiétements sur la couronne de Castille les agrandissements dont l'Amiral l'enrichissait.

Pendant deux ans, Colomb se débattit contre cette injustice monstrueuse. C'était pour ses enfants plus que pour lui : car il était frappé au cœur par tant d'indignités et sentait bien qu'il n'avait plus long-

temps à vivre. Il écrivit lettre sur lettre et n'obtint jamais de réponse. Accablé de maux, alité dans une misérable chambre d'auberge, il avait suspendu au mur en face de lui les chaînes, unique récompense qu'il eût reçue de Ferdinand pour lui avoir donné un monde. Il mourut en les regardant, après avoir recommandé qu'on n'oubliât pas de les mettre dans son cercueil. Ce fut le 20 mai 1506, à l'âge de soixante-dix ans ou environ, que ce grand homme acheva de souffrir.

Les vicissitudes de sa destinée recommencèrent après sa mort.

Cette mort, chose presque incroyable, passa d'abord inaperçue. C'est à peine si le monde avait eu connaissance de son quatrième et dernier voyage, et le silence de l'oubli précéda celui de la tombe. Pendant sept ans, son corps, recueilli dans un cloître, y reposa obscur et ignoré. Ce fut chez les Franciscains

de Valladolid. Ils n'avaient pas oublié qu'un des leurs, Juan Perez de Marchena, au couvent de la Rabida, avait le premier accueilli Colomb sur la terre d'Espagne. Ils tinrent à honneur de lui être hospitaliers, après comme avant sa gloire, qui, éclipsée alors, semblait éteinte.

Mais, après sept années, Ferdinand s'avisa que, Christophe Colomb étant mort, qui lui avait donné la moitié du globe, peut-être il serait convenable de lui accorder six pieds de terre. On fit donc enfin des obsèques à l'Amiral, et on transporta son corps de de Valladolid à Séville. Il y demeura en repos jusqu'à l'année 1536.

Alors on transféra à bord d'une caravelle le grand navigateur, qui dans ses voyages posthumes reparcourut les mers qu'il avait découvertes. On le conduisit à Hispaniola, dont la capitale, Saint-Domingue, avait été fondée par lui et baptisée du nom de son père, Dominico, (en espagnol, Domingo). Ainsi le vice-roi

fondateur revint avec ses chaînes dans la ville où il en avait été chargé.

Ce fut sa troisième sépulture, et ce ne fut pas la dernière. En 1795, lorsque l'Espagne céda Haïti à la France, le gouvernement espagnol ne voulut pas abandonner cette glorieuse relique. Il fut décidé qu'on exhumerait le cercueil de Colomb. On le transporta dans l'île de Cuba, à la Havane.

C'est là qu'il repose enfin, après une vie et une mort si agitées.

En résumé, l'œuvre de Christophe Colomb fut immense. « Jamais, dit Humboldt, une découverte purement matérielle, en étendant l'horizon, n'avait produit un changement moral plus extraordinaire et plus durable. Il fut soulevé, alors, le voile sous lequel, pendant des milliers d'années, était demeurée cachée la moitié du globe terrestre, semblable à cette moitié du globe lunaire, qui restera invisible aux ha-

bitants de la terre tant que l'ordre actuel du système planétaire ne sera pas essentiellement troublé... Colomb a servi le genre humain en offrant un nombre presque infini d'objets nouveaux à la réflexion ; il y a eu, par lui, progrès de la pensée humaine ; et il ne faut pas considérer seulement les développements extraordinaires qu'ont pris simultanément, grâce à lui, la géographie, le commerce des peuples, l'art de naviguer et l'astronomie nautique, toutes les sciences physiques en général, la philosophie des langues agrandie par l'étude comparée de tant d'idiomes bizarres et riches de formes grammaticales ; il faut encore envisager l'influence qu'a exercée le Nouveau-Monde sur les destinées du genre humain, sous le rapport des institutions sociales... »

Avant Colomb, l'homme connaissait à peine la moitié de son domaine : la découverte de Colomb révéla l'étendue et la forme de la Terre. En rencontrant le second hémisphère, on se rendit compte du

premier. Les deux moitiés du globe se connurent enfin et se rejoignirent. La famille humaine complétée entra en possession de sa planète entière. Colomb, autant que Galilée, confirma Copernic. La dignité de l'homme s'accrut. Son ambition prit des ailes. Du haut de sa planète, il regarda plus loin : sa pensée parcourut les mondes, ses vœux embrassèrent l'infini. Son espérance infatigable rêva des destinées supérieures, et en les rêvant commença de les mériter.

IX

Nous avons essayé de résumer simplement et exactement cette noble histoire, plus touchante que toutes les tragédies, plus grande que toutes les épopées, justement quand elle est débarrassée des prétendus ornements du merveilleux et des falsifications du surnaturel.

Nous examinerons, quant à ce dernier point, le livre étrange de M. Roselly de Lorgues.

Il y a des esprits faits de telle sorte qu'ils n'aiment point la raison, et que chez eux c'est *la folle du logis* qui est maîtresse. Ils ne croient point à la stabilité et à l'universalité des lois de la nature; en toutes choses ils cherchent le miracle — et midi à quatorze heures. — Les idées les plus claires, les faits les plus évidents, en passant par leur imagination, se teignent de couleurs mystiques, comme la lumière en traversant les vitraux des Saintes Chapelles se colore et s'obscurcit de pourpre et d'azur. Dans cette demi-obscurité bariolée, ils pensent voir plus clair que ceux qui se tiennent dehors, à la clarté du jour. Ils ne sauraient se contenter des choses simples, il leur faut du surnaturel. Leur Dieu est un monarque de bon plaisir et de caprice, qui ne va que par coups d'État.

Aimez-vous *le miracle ?* on en a mis partout !

Telle pourrait être l'épigraphe du livre de M. Roselly de Lorgues, qui a pour titre : *Christophe Colomb, Histoire de sa vie et de ses voyages,* — livre étrange, bizarre, quelque peu fou, mais honoré de l'approbation de plusieurs souverains et d'un grand nombre de cardinaux ; c'est l'auteur qui le dit, et je n'ai pas de peine à le croire. Grand bien lui fasse! pourvu qu'on nous permette d'avoir une autre opinion.

« Celui qui ne croit pas au surnaturel, dit résolûment l'auteur, ne peut comprendre Colomb. »

Voilà la première idée de son livre. — Et voici la seconde, qui n'est pas moins singulière : « Apôtre de la croix, messager du catholicisme, Christophe Colomb, résumant la pensée et la ferveur militante du moyen âge, ne peut être compris et apprécié que par des catholiques. »

Nous avions distingué deux Christophe Colomb :

d'une part, celui de la légende et de la poésie; de l'autre, celui de la réalité et de l'histoire. M. Roselly en a inventé un troisième, celui des congrégations et des confréries. Ce Christophe Colomb d'une nouvelle espèce n'est plus un marin, c'est un capucin; entendez bien que je parle sans métaphore : Colomb, pour avoir reçu l'hospitalité au couvent des Franciscains de la Rabida, devient non-seulement l'ami des Franciscains, mais Franciscain lui-même, d'âme comme d'habit.

Le père gardien, qui accueillit Colomb et son enfant, est, dans cette histoire fantastique, le collaborateur du Génois, et même son inspirateur. L'auteur lui attribue, à ce bon Jean Perez, tout l'honneur, peu s'en faut, du projet de Colomb, qui aurait bien moins, d'après ce récit, communiqué que reçu des idées.

Bref, les Franciscains ont presque tout fait, comme le prouvent leurs archives, qui sont détruites; et Rome avec eux a tout conseillé, tout conduit; et Colomb a

été tout au plus l'instrument que le clergé et l'Église ont bien voulu employer.

Rien n'est plus ridicule que de telles assertions; rien n'est plus maladroit aussi, plus compromettant pour la cause qu'elles ont dessein de servir; elles forcent le lecteur de remarquer combien le contraire est évident : car de l'Église et du clergé vinrent la plupart des obstacles qui faillirent tout empêcher. Sauf deux ou trois exceptions honorables, que nous avons notées, on a pu voir que Christophe Colomb n'eut pas d'adversaires plus redoutables que les théologiens, soit présents, soit passés, à commencer par les Pères de l'Église. On se rappelle que le confesseur de la reine, Fernando de Talavera, à qui le Génois était recommandé, rejeta son projet comme chimérique, au lieu de lui procurer une audience d'Isabelle, et que le conclave de Salamanque réprouva l'idée du pauvre marin comme contraire aux textes sacrés et sentant l'hérésie. Il est vrai qu'après le

succès de l'entreprise l'Église s'empressa d'applaudir et de prendre part aux grands résultats : Rome se hâta de nommer un vicaire apostolique *pour les Indes*, — puisqu'on croyait toujours, comme Colomb, que c'était des Indes qu'il s'agissait. — Tous les Ordres religieux rivalisèrent à qui enverrait des représentants, ou, pour mieux dire, se disputèrent, plus tard encore, l'honneur d'avoir été les premiers à en envoyer.

Voilà la vérité. Mais M. Roselly a changé tout cela. A son avis, « Colomb est l'homme de l'Église. »

« Colomb appartient à l'Église bien plus décidément qu'à la marine. Quoique fixé dans le monde par ses fonctions, il vivait habituellement plutôt en religieux qu'en laïque. »

On nous le représente à chaque instant disant l'office des Franciscains, priant, se confessant, communiant, faisant dire des messes sur tous les rivages et plantant des croix de mission à tout bout de

champ. Il est en communication constante avec les Franciscains ses très-chers frères, particulièrement avec Juan Perez, qu'on fait voyager pour cela, bon gré mal gré, en Amérique, par des séries de conjectures et d'explications impossibles. Perez est le Pylade, l'Achate, l'Arcas, le Théramène de Colomb. Colomb lui confie toutes ses pensées, même celles qu'on n'a jamais pu savoir.

« Dans le sein de son ami furent déposés des secrets *que nul n'a connus*. (N'est-ce pas joli ?) Ce qu'il avait enduré des hommes, ce qu'il avait reçu de Dieu, ses conjectures particulières, *qu'il ne confia point au papier*, ses doutes cosmographiques, les aperçus indéfinis, ébauches de sa pensée, *les hardis corollaires de son intuition, tout fut versé dans ce vaste cœur que recouvrait la bure de saint François*... »

Remarquez, en passant, ce style de mélodrame. Aux temps heureux de l'Ambigu-Comique, alors que

florissait *Lazare le Pâtre,* M. Joseph Bouchardy, l'homme à la carabine, chantait ainsi !

« Sous la bure qui recouvrait sa poitrine, Juan Perez de Marchena cachait un patriotisme généreux. Ni l'âge, ni la science, ni les austérités n'avaient rétréci son cœur. »

Vous concevez que M. Roselly, par ce beau style, eut grandir autant que possible le bonhomme Perez, t avec lui tout l'Ordre des Franciscains, et tous les ıoines qu'il y a, « depuis que le monde moinant ıoina de moinerie. »

Écoutez plutôt : « Christophe Colomb précédait s nouveaux apôtres, ses frères les Franciscains, s amis les religieux de saint Dominique, que deient suivre bientôt les saints émules de François avier. »

« Il a, le premier, porté la croix sur la terre noulle. Il a été le précurseur des missions, le héraut du tholicisme, le mandataire *tacite* de la papauté. »

Tacite est bien agréable, et heureusement tr
Tacite! Voilà pourquoi personne ne s'en était
jusqu'à présent. M. Roselly nous apprend aussi,
parenthèses, que Rome ne condamna jamais la
trine de Galilée, comme on l'avait toujours cru. A
remment elle lui donna aussi une approbation t
Qui sait si l'Inquisition elle-même n'avait pas
sympathie tacite pour tous ceux qu'elle brûlait
vérité, le livre de M. Roselly est une révéla

Quand on le lit, on va de surprise en sur
L'audace de ses assertions vous donne des éblo
ments. Voyez encore : « En reconnaissant l'infl
manifeste de la Grâce sur les prodiges du Ré
teur de la Création, les sincères chrétiens ve
simultanément dans sa vie la plus haute glorifi
individuelle possible du Catholicisme... *L'Église*
c'est-à-dire le clergé à tous les degrés de la hi
chie, dans la complète représentation de ses pou
et de ses dignités, *concourut à l'accomplisseme*

la découverte. Le clergé seul crut à Colomb, alors que de toute sa pesanteur la science l'accablait de ses objections et de ses dédains. »

Il est impossible d'écrire plus précisément le contraire de la vérité et de l'évidence. On dirait une gageure, et de fait c'en est une. Le paradoxe poussé jusqu'à ce point est un défi jeté au sens commun et à la raison.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que ce romancier accuse les vrais historiens « d'écrire dans un ordre d'idées préconçu et uniquement d'après les données de la philosophie humaine. » Il prétend que Washington Irving et Humboldt falsifient l'histoire de Christophe Colomb dans un intérêt protestant, tandis que c'est lui qui la falsifie dans un intérêt catholique.

Colomb est, à ses yeux, un être surnaturel, en communication constante avec Dieu et les Franciscains. La kyrielle des noms dont il le nomme formerait une litanie. C'est tour à tour :

« L'Homme de la Providence, »

« Le Contemplateur du Verbe, »

« Le chaleureux Disciple du Verbe, »

« L'Élu de la Providence, »

« Le Légat de la Providence, »

« Le Messager du Salut, »

« Le Messager de la Providence, »

« Le Messager du Très-Haut, »

« Le Messager de la Croix, »

« Le Héraut de la Croix, »

« Le Héraut du Roi de Gloire, »

« Le Contemplateur de la Création, »

« Le Patriarche de l'Océan, »

« Le Démonstrateur de la Création, »

« L'Homme à la pensée plus vaste que le monde,

« L'Homme qui a doublé la Création, »

« Le Ministre de la Providence, »

« Le Coopérateur de Dieu, »

« Le sublime Donateur de l'inconnu, »

« Le fervent Adorateur du Verbe, »

« L'Homme tendrement dévôt à la Sainte Vierge, »

« Le Contemplateur transcendant de la Création, »

« L'Apôtre de la Croix, »

« Le Messager de l'Église, »

« Le Précurseur des Missions, »

« Le Messager du Catholicisme, »

« L'Élève du pur Catholicisme, »

« Le grand Porte-Croix de l'Église, »

« Le grand Porte-Croix du Catholicisme, »

« L'Homme qui personnifiait en lui le plus ardent catholicisme, »

« Le Prodige du génie catholique, »

« Le Messager de la paix, la douce *Colombe*, emblème de la régénération spirituelle, » etc., etc. (Ici on se permet le calembour.)

Colomb, comme bien vous pensez, recevant la lumière d'en haut, ne saurait commettre d'erreur :

aussi ne s'est-il jamais trompé. L'auteur dit et répète à satiété que Colomb voulait découvrir un nouveau monde, un continent inconnu.

Nous avons fait voir la fausseté de cette assertion : Colomb se proposait uniquement de trouver une route nouvelle pour rejoindre le monde ancien par l'autre bord. Il se crut toujours en Asie, aux Indes, en Chine, au Japon, et mourut sans s'être jamais douté de la vraie découverte qu'il avait faite. Mais M. Roselly le représente comme sachant très-bien qu'il a abordé à un continent autre que l'Asie. Ces assertions contre l'évidence des faits et contre les paroles de Colomb lui-même jettent l'auteur dans des contradictions nombreuses, qu'il croit couvrir par des phrases sonores — et incorrectes, pour plus d'originalité. — « Entouré de l'immensité des flots, image de l'infini, *sous l'éblouissante lumière du soleil tropical, le génie de Colomb mûrissait dans les abîmes de sa pensée une idée surhumaine, un*

projet plus hardi que l'héroïsme connu... Il évoluait, en son esprit, *le plus vaste projet de l'humanité.* » — « Le monarque (Jean II, de Portugal), pesant la valeur intrinsèque des arguments de Colomb, *comprit qu'il y avait au fond de cette proposition quelque chose d'immense et de supérieur.* »

Le point de vue où l'auteur s'est placé l'oblige à fausser tout, l'ensemble et les détails. Ainsi, au lieu de nous montrer, conformément à la vérité historique, le pauvre marin offrant tour à tour son idée à chaque pays et longtemps repoussé de toutes parts, le romancier catholique nous dit avec un sérieux très-amusant : « Christophe Colomb *jeta les yeux sur les monarchies chrétiennes de l'Europe pour choisir la couronne qu'il associerait à l'honneur d'exécuter son plan.* — Par son zèle à défendre la foi, son intrépidité à repousser les Maures, par son caractère chevaleresque, ses ressources maritimes, surtout la grande renommée de ses deux souverains

alors régnant ensemble, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, *l'Espagne lui parut mériter sa préférence.* »

N'est-ce pas charmant? — Et il ajoute : « Dès lors il la lui engagea *tacitement* (toujours *tacitement*) et se regarda comme tenu envers elle... »

C'est sans doute pour cela que, pendant qu'il sollicitait l'Espagne, le prudent Génois, à tout hasard, avait envoyé son frère Barthélemy solliciter l'Angleterre. (Et par là peut-être Sébastien Cabot se rattache à Christophe Colomb et lui est redevable de l'idée qui le conduisit et le fit aborder, avant le Génois lui-même, au continent nouveau.) Mais qu'importe tout cela à M. Roselly? Le romancier des confréries n'y regarde pas de si près. Il voit les choses de plus haut.

Sans cesse il donne des suppositions pour des faits, et des exclamations pour des preuves. Il dit, par exemple : « *Bien que,* en indiquant succinctement dans son journal les beautés de cette nature, *Colomb*

taise avec modestie son attendrissement religieux, on devine aisément quelles émotions extatiques enlevaient son cœur. *Avec quel bonheur le fils adoptif de la famille franciscaine ne disait-il pas son office* suivant la règle de l'Ordre séraphique, sous les voûtes de ces forêts éternelles, temple primitif de la nature, entouré des prodiges du Créateur, mêlant sa voix aux graves psalmodies des vents qui parcourent ces solitudes ! »

C'est sur de semblables suppositions, revêtues de pareilles phrases, que repose tout l'échafaudage de la thèse catholique et franciscaine de l'auteur.

Les quelques textes qu'il allègue sont tirés d'historiographes catholiques ou de chroniqueurs de couvent qui déjà ont orné et coloré les faits, pour la plus grande gloire de leur saint ; et il ajoute continuellement des surcharges et des paraphrases. Ce sont des déductions et des inductions, des tissus de probabilités très-peu probables, des accumulations de con-

jectures additionnées, donnant des affirmations pour total, et comptées ensuite comme des faits prouvés. En un mot, c'est une perpétuelle sophistication de l'histoire.

Comme, selon l'auteur et ses amis, « la fin justifie les moyens » (tome Ier, page 46), il croit pouvoir se livrer sans scrupule à cette opération honnête. Il viole la vérité, en lui jurant que c'est pour le bon motif.

Voici ses tournures ordinaires : « Nous sommes fondé à n'émettre aucun doute sur ceci. »— « On ne peut douter de cela. »—« Nous sommes fondé à penser que... » — « Il est indubitable que... » — « Sans nul doute... » — « Immanquablement... »

Ce bel adverbe lui sert de clou pour accrocher les petits tableaux de genre qu'il invente. Exemple : « *Immanquablement, l'âtre du vieux cardeur tressaillait d'une exultation paternelle,* en écoutant les projets de son fils... Ces épanchements *secrets* (tacites!) rajeunissaient l'âme du vieillard par des per-

spectives pleines de noble espérance. De telles grandeurs, entrevues du seuil de la tombe, changeaient en splendide aurore le crépuscule de ses derniers jours. »

Autre tournure : « Le 8 décembre, jour de la Conception, une violente pluie accompagnée de vent retint tout le monde à bord. L'*amiral put vaquer librement* à sa tendre dévotion pour la sainte Vierge. » — *Put vaquer*. Sentez-vous ce tour adroit? Qui vous empêche après cela de supposer que tous les équipages chantèrent l'office? Et c'est ce qu'ajoute en effet l'auteur, toujours avec la même intrépidité, absolument comme s'il écrivait un roman-feuilleton, une œuvre de pure imagination et de fantaisie.

Autre exemple du même procédé : « *Nous ne tenons de l'Amiral aucun détail sur ce Franciscain cosmographe, son plus intime ami. Nonobstant cette lacune, nous sommes assurés que...* »

Et voilà comment est fait tout le livre. Tout repose sur des hypothèses et sur des imaginations, — révé-

lées par les tournures mêmes qu'on emploie pour les faire passer et pour imposer au lecteur.

De même que Colomb ne s'est jamais trompé dans ses idées, jamais aussi il n'a commis aucune faute dans sa conduite. Vous comprenez : il ne faut pas que le représentant des Franciscains ait sur la conscience un seul péché véniel. Qu'importent ses injustices et ses violences envers les indigènes? M. Roselly l'affirme, et cela suffit : « Colomb ne commit jamais d'erreur ou de méprise à l'égard de ces peuples. »

Enfin faut-il vous dire le fin mot auquel aboutissent ces deux gros volumes? Le voici : *Colomb était un saint.*

« Nous avons, dit M. Roselly, *ausculté ce cœur de héros,* nous l'avons examiné sous tous les aspects : jamais nous n'avons pu découvrir en lui une faute volontaire, un tort, une faiblesse. Pour aller jusqu'au bout dans notre confession, nous avouons même

n'être pas surpris de ce manque absolu de penchants ou d'actions blâmables dans le cours de toute sa vie, *par ce motif qu'on ne trouve ni vices ni défauts chez les saints*... Disons en toute franchise notre pensée sur Colomb : cet homme n'eut aucun défaut ni aucune qualité du monde. *Nous avons de sérieux motifs pour le considérer comme un saint.* »

Que si, comme le raconte M. Roselly lui-même, Christophe Colomb a jugé à propos, par-ci par-là, de faire couper le nez et les oreilles à quelques pauvres diables, coupables de vol, sachez que c'était par bonté, pour ne pas les faire empaler, selon l'usage.

A la bonne heure! Mais à quoi bon prétendre que les saints n'ont jamais péché? Presque tous, au contraire, furent des pécheurs, avant de devenir des saints. Saint Bon tua ses père et mère, et il n'en est pas moins saint Bon. Donc, ces nez, ces oreilles coupés sont un détail, et n'empêcheraient pas Colomb d'être mis par vous au nombre des saints, si

tel est votre bon plaisir, quand ce ne serait pas par bonté d'âme et par tendresse humaine qu'il les aurait coupés.

Ainsi ce n'était pas assez que Christophe Colomb fût un grand homme; il faut qu'il soit un saint : de par M. Roselly de Lorgues! Et il vous dit quels sont ses « sérieux motifs » :

« La Providence a jugé utile de faire voir aux hommes *un laïque, un fonctionnaire selon l'Évangile*. Colomb laïque et administrateur, forcément placé dans le monde officiel, est surtout un enseignement pour les hauts fonctionnaires et les souverains mêmes... »

« Colomb posséda visiblement les Trois Vertus Théologales. Il pratiqua constamment les Quatre Vertus Cardinales. Les Sept Dons du Saint-Esprit parurent descendus sur lui; et nous avons trouvé en lui Dieu admirable comme il l'est toujours dans ses saints... »

« Découvrons le fond intime de notre pensée. Déclarons-le devant les hommes qui l'ignorent, comme devant Dieu qui le sait : Christophe Colomb fut un saint. »

Cette dernière phrase est imprimée en grosses capitales, — sauf la ratification de Rome! Ce que l'auteur veut bien ajouter, du reste, — avec des vœux ardents pour l'obtenir.

Douterez-vous que Colomb soit un saint? Sa sainteté est écrite dans son nom même! Songez un peu : « Par le fait de sa naissance, il s'appelait d'abord *Colombo*. Ce nom de *Colombe* exprime à la fois — l'innocence, la pureté, la simplicité du cœur, — le message sur l'eau, le message pacifique, le message divin, — la prompte arrivée, l'heureuse nouvelle, la terre découverte. — Il exprimait aussi la navigation, le génie maritime, la pièce fondamentale de tout navire, la quille (en italien, *colomba*). A ce nom si expressif, qu'il tenait du sang, l'Église en ajouta un

autre devant être explétif de sa mission future *Christophorus,* c'est-à-dire Qui porte le Christ, qui transporte la Croix, qui répand l'Évangile. Et lorsque, devenu homme, Colomb, plus tard en Castille, pour accommoder son nom à la langue espagnole l'abrége et s'appelle Colon, — par la force originelle de son symbolisme, ce nom, tout appauvri qu'il est, représente encore l'idée — du voyage, — de l'agriculture outre-mer, — de la *colonie,* — de la transplantation lointaine. Cet écourtement, loin de mutiler la figure emblématique de son nom, l'étend, la parachève, la caractérise plus profondément. La puissance de son nom *fait augurer celle* de sa destinée. »

Voilà, certes, des arguments faits pour plaire aux amateurs de la philologie puérile et honnête, — qui aimeront aussi à voir par quelles bonnes raisons M. Roselly prend sur lui de comparer son saint Colomb à saint Pierre lui-même.

En effet : « En des langues différentes, l'un et

l'autre avaient reçu le même nom de famille. Saint Pierre était fils de la *Colombe*, et Christophe, de *Colombo*. L'un et l'autre avaient d'abord vécu du produit de la mer. Le premier reçut du Christ un nom qui signifiait qu'il porterait l'Église ; le second reçut de l'Église un nom signifiant qu'il porterait le Christ. Saint Pierre représentait la fixité de la base, l'immutabilité du fondement ; Christophe Colomb représentait la dilatation de l'Église, la propagande de la Croix. »

Mais un saint doit faire des miracles ! C'est M. Roselly lui-même qui se fait cette objection. Qu'à cela ne tienne ! Colomb en fera, il en a fait, nous lui en trouverons, et de son vivant et après sa mort. De son vivant, pour mettre fin à une tempête, il coupe en deux une trombe avec son épée ! N'est-ce rien que cela ? — Mort, il communique encore sa vertu à une croix de bois plantée par lui, et qu'on appelle cependant la Vraie Croix. Cette croix guérit des fiévreux.

Cette croix est indestructible. En vain les ennemis veulent la brûler, et la brûlent ; le lendemain elle a reparu ! « Sa couleur naturelle n'avait pas même été altérée ; sinon, au pied il paraissait un peu de noir, comme si l'on eût approché une chandelle allumée. » Lorsqu'on la coupe, le bois repousse et chaque entaille se remplit. « Aussitôt qu'ils en avaient enlevé un morceau, le vide se remplissait, et pour eux le travail était à recommencer. » Ne faut-il pas regretter, après cela, que cette croix indestructible ait été détruite et ait disparu on ne sait comment? Mais, dit l'auteur, « la disparition postérieure de cette croix ne doit affaiblir en rien la réalité historique de ses effets et l'authenticité de ses prodiges. »

Il semble que, plus M. Roselly se proposait d'exagérer « le caractère sacerdotal du Messager de la Croix », plus il aurait dû se montrer sobre et sévère dans sa manière d'écrire. Au contraire, il déshonore

ce sujet par un pathos insupportable, par des enluminures et par des mignardises du plus mauvais goût, mêlées d'incorrections de toute espèce.

Le livre débute de cette sorte : « La nuit s'est faite sur le berceau de Christophe Colomb. *Une nébuleuse auréole* entoure le secret de son origine. Quant à nous, *l'obscurité que des causes multiples ont fait mystérieusement incuber sur les commencements de l'homme qui doubla notre globe* ne nous semble point impénétrable... »

L'auteur se fait fort « d'accabler *sous une lumineuse condensation d'évidence* l'opiniâtreté de divers contradicteurs. »

Il fait le portrait de Colomb, « doué d'une constitution athlétique, *par conséquent* (?) d'une structure assez haute. » Puis il ajoute : « Les facultés les plus larges *lui avaient été proportionnées sur ces indices extérieurs*..... Malgré sa douceur naturelle, Christophe Colomb était, par sa nature, impatient,

enclin à la colère. Sa *fulgurante* rapidité de pensée, *activant* l'ardeur de sa force, accélérait *sa circulation ;* alors il devenait terrible. »

« Le rang qu'avait occupé son beau-père, les relations attachées à cette honorable alliance, *lui donnaient accès aux plus hauts abords.* »

S'agit-il du bon père gardien, Juan Perez ? M Roselly flamboie de métaphores : « *Ardente comme un phare, sa pensée brillait solitaire sur cet escarpement...* La reine Isabelle avait parfois requis son conseil : elle le prisait si haut, *qu'elle avait voulu faire plonger dans sa conscience le regard pénétrant de ce moine.* »

Aimez-vous le style descriptif moderne ? Lisez-ceci :

« Sous ces majestueuses latitudes, l'Océan ne le cède pas à la terre pour la magnificence. Une indicible suavité s'épand *dans l'air, dont la pureté diaphane, imbibée de lumière*, charme le regard qu'elle laisse arriver au loin. Dès le point du jour, les moindres vapeurs se colorent de

nuanees prismatiques, où domine le rose; quand les premiers jeux des brises ont balayé cette gaze flottante, et mis à nu le vif azur des cieux, *le soleil, s'emparant rapidement de l'espace, semble par sa splendeur souveraine se couronner Roi du visible.* Ses clartés rayonnent à toutes les hauteurs de l'horizon; et l'Océan flamboie sous la vaste projection du rayon qu'il réverbère. D'élégantes zébrures plissent onduleusement la surface des eaux en multipliant ses réfractions lumineuses..... *La sublimité de l'Océan fait courber de respect la curiosité de l'homme.* La nuit elle-même, en recouvrant de ses voiles cette majesté, n'efface pas son caractère; seulement à la magnificence de l'éclat succède la puissance de l'infini. *A peine l'ardente illumination du couchant vient-elle à s'éteindre, que la mer s'enveloppe d'ombres, s'obscurcit* et se tient silencieuse. Son sein, doucement gonflé *aux brises vespérales*, peu à peu s'apaise... De vagues senteurs, que la fraîcheur du soir condense, saisissent l'odorat *de leur parfum amer et certaines fois balsamique.* Les phénomènes nocturnes de l'Océan ont aussi leur éclat et leur sombre grandeur. A sa brillante réflexion des cieux, s'ajoutent les phosphorescences, *les illuminations minuscules* de tout ce qui se meut parmi les flots. La moindre ride de la surface dégage des étincelles. Sous son

cristal verdâtre, des *clartés inqualifiées*, furtivement rantes, des corps de forme globulaire, passent et roule de longues distances, dégageant une lumière fort sensi Le regard de Colomb plongeait infatigable dans la transparente, inondée de cet éclat tropical qui travers sommités écumeuses, passe sous la base des lames et pén leur sein à de grandes profondeurs. Il tâchait de sais caractère de la végétation pélagique, des forêts sous-rines tapissant *le fond des régions concaves*, inaccess à la sonde... Quel drame se passait-il dans les basses gions atlantiques, *au fond des viscères de l'Océan* quelles terribles *éventualités* ne pouvait-il pas *surgir* d gouffres maintenent endormis ? Question formidable, de laquelle eût pâli tout mortel ! »

Notez que l'auteur, en commençant, a pro d'écrire cette histoire avec simplicité. « Notre hu lité, a-t-il dit, trouvera le dur courage de la raco prosaïquement, clairement et succinctement. N suivrons nœud à nœud, au sillage de ses nefs, à changements de manœuvre, à ses virements de b

cette navigation étonnante, disant ses jours et ses nuits avec la simplicité d'un livre de loch. »

Quelle simplicité ! *Le fond des régions concaves et des viscères de l'Océan!* Je crois entendre le Médecin malgré lui décrivant les concavités du diaphragme et les ventricules de l'omoplate.

Il dit encore, au tome second : « Obligé de rétrécir en deux volumes l'histoire de cet homme immense, nous condensons les événements principaux de sa vie, omettant forcément tout détail qui ne lui serait pas personnel. Nous avons résolûment sacrifié le style au laconisme, visant d'abord au plus bref, étriquant toujours notre phrase, souvent notre pensée, et dépouillant volontairement toute apparence de forme littéraire. »

Sur ce pied-là, voici d'autres exemples de la simplicité promise :

« Ils se croyaient parvenus a ces éternels marécages de

l'Océan, qu'on disait servir de borne au monde, *et de tombeau à la curiosité* qui les affrontait... »

« Christophe Colomb, rayonnant d'enthousiasme, muet de félicité, s'élança sur le rivage *avec l'élastique ardeur de la jeunesse...* »

« Pendant que, sous la protection d'un piquet armé, les hommes de corvée faisaient aiguade, *Colomb promenait son ravissement au milieu des bois... Son admiration ne pouvait se suffire. La végétation étalait un luxe encombrant; c'était la variété au milieu de l'infinité.* L'abondance et l'épaisseur des arbres faisaient que les tiges, les troncs, les pousses confondaient leurs branches et *unissaient leurs feuillages dans une si étroite intimité*, qu'un même arbre paraissait porter sur certaines branches les feuilles du roseau et sur d'autres les feuilles du lentisque...

« *Il écoutait avec une mélancolique jouissance les petits symphonistes des bocages, le gazouillement des oiselets, les cantilènes à roulades perlées du rossignol, variées d'inimitables trilles*, recueillait tous les bruits de cette riche nature, discernant les moindres notes dans l'étendue de cette mélodie, et reconnaissant jusqu'au cri de l'humble grillon qui rappelait aux matelots durant les heures du quart leurs jeux d'enfance au foyer de la patrie lointaine... »

Est-ce pour de telles fioritures que « l'auteur a reçu des marques *saillantes* de la satisfaction de plusieurs souverains? » Nous l'ignorons. En un sujet si grave, elles nous font l'effet de ces crucifix en traits de plume qu'on voit à la porte des maîtres d'écriture.

Dans la description de l'île de Cuba, l'auteur prodigue les richesses de son style pour peindre celles de cette terre nouvelle : « On dirait qu'une force souterraine *fait éjaculer à la surface* l'étonnante fécondité dont le Créateur doua les germes confiés à l'humus... Des bouquets *d'arbres contrastants*, des arbrisseaux pittoresques s'isolent ou *s'agroupent sous l'influence de certaines luttes. Des stipes*, ornés au sommet de magnifiques panaches ou de frais éventails, penchent languissamment leurs têtes *l'un* vers l'autre, forment de gracieuses arcades, *et simulent des caresses au milieu d'harmonieuses confidences.* »

Cela pourrait faire pâmer d'aise une jeune per-

sonne *première en style* dans son pensionnat de couvent.

« La contemplation de Colomb atteignit soudainement *l'apogée de l'admiration humaine... Cette prodigalité,* sans la beauté des fleurs, les chants et les parures des oiseaux, les senteurs balsamiques, *serait profuse à épouvanter l'imagination,* tant les forces de la nature s'y déploient d'une façon colossale *et cyclopéenne...* Christophe Colomb considérait, dans un saint respect mêlé de reconnaissance, cette manifestation toute nouvelle pour l'humanité. Sa contemplation des œuvres du Créateur égalait les chastes ravissements du premier amour, et, dans les impressions de cette virginale tendresse, il résumait les impressions de la postérité, *par lui déjà saisie de cet opulent héritage dont le monde ignorait encore l'ouverture.* »

Comme cette *ouverture de l'héritage* fait bon effet! surtout dans la même phrase que *les chastes*

ravissements et la *virginale tendresse* d'une *admiration* arrivée *à son apogée.*

Est-il question de la sympathie d'Isabelle pour l'Amiral? « Un involontaire respect inclinait la grande Isabelle, tant vénérée, *vers ce vieillard respirant la puissance, transpirant le sublime,* et rayonnant, dès ce monde, du sceau de l'immortalité. »

Lorsque Colomb apprend la mort de sa royale protectrice, l'auteur, pour exprimer la douleur du vieillard, écrit ceci : « Qui dira le brisement de ce cœur héroïque et l'amertume de sa douleur sans nom? Le *père* qui *perd* sa fille unique n'éprouve pas dans les entrailles un déchirement plus aigu. Pour peindre cette inénarrable affliction, il faudrait pouvoir mesurer dans sa sublimité cette attraction de deux âmes que la Providence avait prédestinées à élaborer la plus grande œuvre des races humaines. *Par son immensité la douleur de Colomb touchait à l'in-*

fini, sa souffrance multiple était vaste comme l'esprit qui anima ce corps de reine empreint d'une indélébile majesté. *C'était le brisement d'une sympathie supérieure, enracinée dans la tendresse de l'âme, épanouie au souffle lyrique de l'enthousiasme pour la nature ;* fécondée par les splendeurs de la foi, et vivifiée dans le Christ, qui en était le principe, la sauvegarde et la fin immortelle. *L'homme qui avait doublé la Création, arpenté l'Océan, ne pouvait mesurer l'immensité de sa perte.* »

La jolie pointe ! après tant de galimatias.

En parlant de Fernando, fils de l'Amiral, l'auteur dit : « Il se donna au Seigneur dans la fleur de sa jeunesse, et, comme un chaste lis posé sur les marches du sanctuaire, il répandit loin du monde le parfum de ses vertus. Comprenant bien que le bonheur d'être le fils du saint Révélateur du globe valait toutes les gloires, et qu'il resterait toujours *immergé*

dans la lumière de cette illustration, ainsi que la planète Mercure nous est presque invisible à cause de sa grande proximité du soleil, il ne songea qu'à imiter les vertus d'un père dont nul ne pouvait prétendre égaler le génie. »

Ce style ne vous rappelle-t-il pas celui du jeune Thomas Diafoirus, avec « la fleur nommée héliotrope... ? »

A côté de cela, se trouvent des expressions fleurant la scolastique cléricale et les cahiers des séminaires ; telles que celles-ci : « Enseveli dans ce paisible monastère où tant de *confortations* inespérées lui étaient *obvenues,* sa foi simple et ardente s'épanouissait devant Dieu. »

Voilà quelques-unes des beautés de style qui brillent dans ces deux volumes. Si la place ne nous manquait, j'en pourrais citer beaucoup d'autres : « *L'assombrissement* des esprits *allait se rembrunissant* de jour en jour. » — « Après tous les pé-

rils qu'avait courus l'amiral, *un autre péril devait l'exposer* dans le port.... Jamais les caravelles *n'avaient expérimenté de si puissantes lames.* » — « Le roi Ferdinand, esprit cauteleux et délié, ne se piquait pas moins d'habileté gouvernementale que de *raffinerie* politique. »

Je passe sous silence une foule de mots plus ou moins barbares : « *Illusionner* », — « *impressionner* », — « *confusionner* », — « *exorbitance* », — de peur d'être accusé de « *raffinerie* » littéraire !

Voici, pour finir, de gracieux portraits de femmes. Un détachement envoyé par Colomb enlève « trois enfants et dix femmes, parmi lesquelles se distinguait la fière épouse d'un cacique. »

« Cette beauté robuste, jouissant d'une corpulence des plus largement arrondies, malgré la prospérité de son embonpoint, avait lassé à la course tous ceux qui la poursuivaient. Seul, un jeune Canadien, au service de l'Amiral, et coureur renommé, était parvenu à se maintenir sur la trace

de ses pas. Quand elle vit qu'il avait distancé le reste de la troupe, la vigoureuse matrone se retourna tout court et se rua contre lui à l'improviste; elle l'abattit sous la violence du choc. Se jetant sur lui, l'opprimant de sa masse, elle l'étouffait et lui enfonçait ses ongles aigus dans le cou. Il était mort, si ses compagnons, voyant ce péril, n'eussent volé à son aide. Ils saisirent la Caraïbe acharnée sur sa proie, qu'ils ne parvinrent pas sans peine à lui faire lâcher. — Toutes ces femmes étaient nues, fort grasses. Pour les faire paraître plus grosses, elles serraient leurs jambes avec des bandes de coton au-dessous du jarret et à la cheville, Elles portaient épars sur les épaules leurs cheveux bien lustrés et parfumés d'un jus d'herbes odoriférantes. »

On les embarque pour l'Espagne avec le cacique, qui meurt de tristesse dans la traversée. « Le dévouement de la cacique anthropophage ne put distraire son héros, absorbé par le sentiment de sa déchéance.... *L'ampleur des charmes de sa compatriote ne séduisit point son regard*, qui resta toujours sombre et hautain. Peu à peu ses forces

s'évanouirent ; sa fierté seule ne diminua point, et enfin, obstinément immobile, il s'éteignit enveloppé dans la superbe de son taciturne orgueil.»

En regard de la femme de Caonabo, il faut mettre l'autre reine sauvage, Anacaona, « la fleur d'or, la souveraine enchanteresse d'Haïti, au renom séduisant, cette muse visible des plus poétiques régions, *qui était à la fois l'Égérie, la Clio et la Thalie des Antilles*.... La reine Anacaona n'était pas seulement le premier poëte de l'île ; elle en formait encore la poésie la plus suave. Sa personne, sa vie, *ses conceptions*, tenaient de l'enchantement. Elle était inspiratrice avant d'être inspirée. On lui devait des ballades et des ballets, des poésies parlées et chantées, enrichies de pas chorégraphiques, rehaussées d'une pantomime savante.... En elle se personnifiait la molle poésie et le vif éclat des Antilles. *Sûre de sa puissance, l'enchanteresse, négligeant les attributs*

extérieurs de la souveraineté, ne portait, au lieu du diadème royal, qu'une couronne de fleurs ; pour collier, pour bracelets, pour brodequins, pour ceinture, elle n'avait que des fleurs. Sur la luisante ébène de sa chevelure tranchaient de blanches fleurs entremêlées d'églantines incarnat. Un tissu de fleurs ceignait ses reins. Son sceptre se formait d'une tige fleurie. Il semblait que la fleur des reines fût aussi là reine des fleurs. »

Arrêtons-nous : c'est le bouquet !

Ainsi sont écrits deux volumes d'environ six cents pages chacun. Quel style pour un si grand sujet ! Couleurs fausses et faux arguments, sur une thèse historique plus fausse encore : voilà en trois mots le livre de M. Roselly de Lorgues.

V

AMERIGO VESPUCCI

Le hasard distribue les couronnes, et rarement les découvertes portent le nom de ceux qui les ont faites.

Bien que Christophe Colomb fût mort sans s'être douté jamais qu'il avait abordé à un continent autre que l'Asie, cependant il eût été juste de donner au nouvel hémisphère une fois reconnu le nom de l'homme qui l'avait trouvé — quoiqu'à l'aveuglette, — plutôt que celui d'Amerigo Vespucci, qui n'y était venu

ı sa suite avec beaucoup d'autres. Et pourtant le ı d'*Amérique* s'attacha à ce nouveau monde. Il ;urieux de voir par quelles circonstances.

.us jeune que Colomb d'une quinzaine d'années, ,rigo Vespucci, né à Florence en 1451, quitta pays à trente-neuf ans et passa en Espagne. Un es compatriotes, Juanoto Berardi, avait fondé à lle, en 1486, une importante maison de comce. Amerigo y fut admis en qualité de facteur.

la mort de Berardi, en décembre 1495, il en de- chef comptable. A ce titre, il fut chargé de l'arnent des navires destinés à la troisième expédition ;olomb. Cela sans doute lui donna envie de voir nouveaux pays qu'on disait si riches. Il s'enten- à la navigation et à la géographie. En 1499, nt que l'Amiral fût revenu de cette troisième expéon, un certain Hojeda fut chargé d'en entrepren- une autre, et emmena comme pilotes Juan de la a et Amerigo Vespucci. Ils atteignirent le nouveau

continent méridional à peu de distance de l'Équateur, remontèrent vers le nord sans perdre de vue les côtes, passèrent devant l'embouchure de l'Essequibo, de l'Orénoque et de la Margarita, ensuite se dirigèrent au nord-ouest et reconnurent toute la côte de Venezuela jusqu'au cap Vela. C'en fut assez pour cette fois. De là ils firent voile vers Hispaniola, puis revinrent en Espagne.

Au moment où ils rencontraient ainsi, en 1499, le continent méridional, on ne savait pas encore que Colomb venait de le trouver l'année précédente, puisque, parti pour sa troisième expédition le 30 mai 1498, il ne revint en Espagne que dans le mois de décembre 1500. Toujours est-il que Colomb, le premier, avait trouvé ce nouveau continent; et, en fût-il autrement, peu importerait encore, puisque la découverte du Nouveau Monde date vraiment du jour où le Génois aborda à l'île de Guanahani, le vendredi 12 octobre 1492.

De 1500 à 1505, Vespucci fut engagé au service du roi de Portugal. Le Portugal et l'Espagne, comme on sait, se disputaient alors les découvertes maritimes. Le nom de vice-roi des Indes avait été décerné à l'avance et en même temps par chacun des deux pays. Vasco de Gama le portait aussi bien que Colomb, et à plus juste titre, puisque c'était vraiment aux Indes que Vasco venait d'arriver.

Desborough Cooley dit fort bien : « Colomb s'imagina qu'il avait atteint les Indes, cette terre privilégiée du luxe et de la richesse, et il eût peut-être éprouvé un grand chagrin s'il se fût vu contraint d'abandonner cette idée favorite pour obtenir la réparation à laquelle il avait de si justes droits et pour donner son nom à une nouvelle partie du monde. »

Vespucci vécut et mourut dans la même erreur que Colomb. Quoique dans la relation de ses voyages il emploie et répète avec affectation le nom de nouveau

monde pour attirer l'attention, il croit toujours être en Asie.

Dans son second voyage, il visita les côtes de ce que nous appelons le Brésil.

Du Portugal il revint à l'Espagne, qui l'accueillit très-favorablement. Son mérite, ses connaissances commerciales, son expérience comme navigateur, furent d'autant plus appréciés qu'on en privait une cour rivale. Le roi de Castille le nomma son pilote en chef. Colomb venait de mourir, en 1506. L'année suivante, on prépara une expédition nouvelle pour la découverte du détroit qu'il avait rêvé, et qui n'existait pas, à l'ouest des îles des Épices. Cette expédition allait être confiée à Amerigo Vespucci et à Vicente-Yanez Pinzon; mais elle dut être abandonnée, par suite des remontrances du roi de Portugal au sujet de la fameuse ligne de démarcation idéale.

Amerigo mourut au service de l'Espagne en 1512.

Il avait fait, en tout, s'il faut l'en croire, quatre voyages, comme Colomb lui-même, mais sur ses traces, et par conséquent plus aisément. C'était un homme habile et aimable, qui avait de nombreuses relations et correspondances en Europe. Il adressa la relation de ses voyages à plusieurs personnages marquants, entre autres au gonfalonier de Florence, Pietro Soderini, et à Lorenzo de Medici, et au duc René de Lorraine. « Un géographe lorrain, habitant Saint-Dié, dans les Vosges, publia, sous le pseudonyme de Martinus Hylacomilus, un ouvrage de cosmographie, suivi des quatre relations de voyages d'Amerigo Vespucci. Cet écrit, intitulé *Introduction à la Cosmographie,* rédigé à Saint-Dié, imprimé d'abord dans cette ville en 1507, et réimprimé à Strasbourg en 1509, était dédié à l'empereur Maximilien. L'auteur, Martin Waldseemüller, ne nommait pas une seule fois Christophe Colomb, et paraissait ne pas même soupçonner qu'il eût existé. Il

attribuait ouvertement la découverte du nouveau continent au génie d'Amerigo Vespucci. Dans son admiration pour la sagacité d'Améric, le cosmographe de Saint-Dié déclarait qu'il ne voyait pas quel droit défendait de donner à ce monde nouveau le nom d'Améric qui l'avait découvert, et de l'appeler *Amérique*, puisque l'usage avait rendu féminins les noms de l'Europe et de l'Asie[1]. La haute destination de cet écrit facilita l'adoption du nom proposé par Martin Waldseemüller. On voit dans l'édition de Jean Gruniger, en 1509, que la première copie de la relation des Quatre Voyages de Vespucci, d'abord écrite en espagnol, puis traduite en portugais, fut mise en italien, d'où elle se trouva ensuite traduite en français, et bientôt du français reproduite en

[1] *Non video cur quis jure vetet ab Americo inventore, sagacis ingenii viro*, Amerigem, *quasi Americi terram, sive* Americam *dicendam, quum et Europa et Asia a mulieribus sua sortitæ sint nomina.* » — Cosmographiæ Introductio, cap. IX.

latin, ce qui la rendit européenne. Cette grande notoriété préparait l'acquiescement du public à l'injuste dénomination que proposait si candidement le géographe de Saint-Dié [1]. »

Ce qui contribua beaucoup aussi à populariser la relation des voyages d'Amerigo, ce fut la forme vive et amusante que l'auteur ou les traducteurs surent y mettre, mêlant avec les descriptions des pays nouvellement découverts et avec les tableaux dramatiques des mœurs étranges de leurs habitants et habitantes un assez grand nombre de détails très-vifs pris sur nature et d'anecdotes licencieuses, qui allé-chaient le public et qui répandaient partout avec le livre le nom de l'auteur, tandis que Colomb était oublié à ce point qu'en Espagne même plusieurs écrivains notables ignoraient encore vers 1520 si le

[1] Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb, Histoire de sa vie et de ses voyages.*

grand homme avait cessé de vivre. Voilà les hasards de la renommée.

Bientôt on écrivit sur les cartes de géographie le nom d'*Amérique*. « Telle était la carte de 1522, gravée sur bois, qui fut jointe à la réimpression du Ptolémée dans les ateliers de Melchior et Gaspard Trechsel. Telle était aussi celle que publia en 1541 l'éditeur Hugues de Portes. Les presses protestantes de l'Allemagne multiplièrent à l'envi cette aveugle usurpation. Le moine apostat Sébastien Munster, auteur de l'*Introduction à la table de Cosmographie*, répandit ce nom d'*Amérique* par l'imprimerie de Bâle. D'un autre côté, Joachim Vadianus (de Watt) dans sa *Cosmographie universelle*, imprimée à Zurich en 1548, propageait le nom d'*Amérique*. Florence accueillit avec empressement une dénomination dont s'enorgueillissait son patriotisme, et l'Italie fut dupe de ces assertions vaniteuses. Après avoir été inscrit d'abord dans un ouvrage de cosmogra-

phie, puis gravé sur des planisphères, le nom d'*Amérique* se trouve pour la première fois en 1570 buriné sur un globe en relief. Ce globe, de composition métallique, richement damasquiné d'or et d'argent, était l'œuvre du Milanais Francisco Basso. A cette date, le nom d'*Amérique* était accepté sans conteste. Depuis longtemps on ne songeait plus à Colomb. Sa postérité était déjà éteinte dans la ligne masculine qui eût fait revivre son nom. En formant son recueil de voyages en 1507, Fracanzo de Montalbodo ne s'était point enquis de la mort de Christophe Colomb, et ignorait même sa dernière expédition maritime. Dans la traduction latine dont la préface parut, signée par Madrignano, le 1er juin 1508, il était dit que « jusqu'à ce jour Christophe Colomb et son frère, délivrés de leurs fers, vivaient en honneur à la cour d'Espagne[1]. »

[1] Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb, Histoire de sa Vie et de ses voyages.*

Or il y avait déjà deux ans que Christophe Colomb était mort.

Mais l'ardeur même avec laquelle tous les navigateurs s'élançaient vers les pays nouveaux était cause qu'on ne pensait plus à lui et qu'on ne songeait pas à s'en enquérir. Ainsi la mémoire de ce bienfaiteur de l'humanité était éclipsée par la grandeur même des résultats de son œuvre.

Amerigo, qui mourut à Séville cinq ans après la proposition faite par Waldseemüller de nommer *Amérique* le Nouveau-Monde, fut-il complice de cette idée? On peut en douter. « Il est probable, dit Humboldt, que Vespucci n'a jamais su quelle dangereuse gloire on lui préparait à Saint-Dié, dans un petit village situé au pied des Vosges, et dont vraisemblablement le nom même lui était inconnu. »

Dangereuse en effet, et peu digne d'envie! car,

par une réaction inévitable, un cri de réprobation s'est élevé contre Amerigo Vespucci, comme si c'était lui qui eût volontairement dépouillé Colomb de sa renommée et qui lui eût traîtreusement volé sa gloire. Tout porte à croire qu'il n'en est rien. M. Édouard Charton, toujours consciencieux et équitable, s'exprime ainsi : « Améric Vespuce n'a pas droit à une place élevée parmi les illustres voyageurs des quinzième et seizième siècles. Sa renommée dépasse de beaucoup ses talents ainsi que ses services, et l'honneur qu'on lui a fait de donner son nom au Nouveau Monde, que l'on aurait dû appeler Colombie, est certainement immérité. Mais est-ce bien à lui-même qu'il faut imputer cette injustice? A-t-il jamais prétendu déposséder Colomb de sa gloire? S'est-il rendu coupable, comme on le dit souvent, de mensonge, d'impudence et de faux? Il est aujourd'hui permis de concevoir des doutes sérieux à ce sujet. Améric Vespuce était un honnête homme, es-

timé de ses contemporains et de Colomb lui-même. Il ne manquait ni d'instruction, ni d'esprit, ni de courage, et, après beaucoup de travaux, de fatigues et d'épreuves, il mourut pauvre. C'est très-probablement par suite d'une fatale erreur d'abord, par amour-propre national ensuite, qu'on l'a grandi au delà de toute mesure raisonnable. Par réaction, une clameur universelle s'est élevée contre lui; on l'a pris en haine et on l'a, pour ainsi dire, calomnié par amour et par enthousiasme pour Christophe Colomb. Il semble qu'il serait plus équitable de le laisser au rang très-secondaire qui lui convient, et de se consoler d'entendre si souvent répéter son prénom à côté des noms d'Europe, d'Asie et d'Afrique, en songeant que les autres continents et la plupart des États n'ont reçu des dénominations ni plus justes ni plus satisfaisantes sous aucun rapport. »

Après tout, Amerigo eut le mérite de contribuer plus qu'aucun écrivain de son temps à éveiller et à

contenter la curiosité de l'Europe au sujet des nouveaux pays découverts. Si le hasard l'en a récompensé au delà de toute mesure, est-il juste de lui en faire un crime, et doit-on oublier qu'il fut estimé d'un grand nombre de contemporains très-notables, et de Colomb lui-même, comme on vient de le voir?

Quoi qu'il en soit, le nom de Colombie fut donné seulement à la partie de la terre ferme où Colomb avait abordé dans son troisième voyage. Il eût été convenable d'étendre ce nom au moins à tout le continent méridional. Quant au continent septentrional, il eût pu recevoir sans injustice le nom de Sébastien Cabot, qui le premier en avait parcouru les côtes. Enfin, pour achever de régler ce compte, il n'eût pas été mal, à mon avis, que Martin-Alonzo Pinzon, qui avait tant contribué de son influence et de son argent à la première expédition de Colomb, et qui avait découvert Haïti, eût laissé son nom à cette grande île plutôt qu'à la Martinique, si tant

est que le nom de Martinique vienne de Martin-Alonzo. L'insubordination de ce marin aventureux ne devait pas, en bonne justice, le frustrer à jamais de la part de renommée à laquelle il avait droit.

En résumé, il n'est pas nécessaire, — pour réclamer au nom de Colomb, de Cabot et de Pinzon, — d'accuser Amerigo Vespucci.

Achevant cette esquisse des grandes découvertes maritimes qui signalèrent la fin du quinzième siècle, il nous reste à parler de Vasco de Gama.

VI

VASCO DE GAMA

Sans diminuer la gloire de Christophe Colomb, nous ne devons pas perdre de vue que les Portugais, depuis près d'un siècle, étonnaient le monde par leurs découvertes géographiques et avaient donné le premier essor aux entreprises qui se proposaient de rejoindre les Indes par une route nouvelle.

A la vérité, l'idée originale de Colomb fut de vouloir les rejoindre directement par l'ouest; les Portugais se contentaient de chercher à tourner l'Afrique :

ils ne faisaient donc que reprendre l'idée ancienne du périple d'Hannon. (Voir notre chapitre Ier.) D'année en année, ils poussaient plus avant dans l'Océan, vers le sud-ouest.

En 1486, ce Bartolomeo Diaz dont nous avons eu occasion de parler (page 175), alla jusqu'à l'extrémité sud de l'Afrique ; mais, assailli par d'horribles tourmentes, il n'osa remonter l'Afrique de l'autre côté, et donna à cette pointe fatale le nom de Cap des Tempêtes, que le roi de Portugal se hâta de changer en celui de Bonne-Espérance, ne voulant pas qu'un nom de sinistre augure décourageât les entreprises.

Dix années cependant s'écoulèrent encore avant que l'on osât doubler ce Cap terrible. Les imaginations populaires le croyaient gardé par quelque génie, et Camoens, dans ses *Lusiades,* n'a fait que s'emparer des traditions qui avaient cours, en posant le géant Adamastor debout sur le Cap des Tempêtes pour interdire aux hommes téméraires l'entrée de

ces mers inconnues et de ces solitudes sacrées.

Il fallut le courage de Vasco de Gama, stimulé par la gloire de Colomb, pour oser forcer ce passage.

Vasco de Gama était né à vingt-quatre lieues de Lisbonne, dans une petite ville maritime nommée Sines. Ce serait en 1469, selon une opinion reçue; mais cette date est bien invraisemblable, à moins d'admettre qu'il fût âgé de vingt-huit ans seulement lorsque le roi lui confia cette grande expédition en 1497, et de supposer d'autre part, chose encore plus inadmissible, qu'une sorte de sauf-conduit accordé nominalement à Vasco de Gama pour passer à Tanger, à la date de 1478, l'eût été à un enfant de neuf ans. Il est donc évident que cette date, de 1469, doit être reculée au moins d'une dizaine d'années.

La famille de Gama était connue en Portugal dès le XIIIe siècle, mais surtout au XVe. Estevan de Gama, père de Vasco, jouissait d'une grande réputation comme marin. Vasco débuta sous lui dans les mers de

l'Afrique et acquit de bonne heure une grande expérience de la navigation. Il dut à son caractère décidé et entreprenant d'être chargé par le roi de Portugal d'une mission qui demandait de l'audace. Un navire portugais, revenant de Mina avec une cargaison de poudre d'or et d'autres riches marchandises, avait été pris, en pleine paix, par des corsaires français. Le roi donna à Vasco l'ordre d'aller saisir dans les ports du royaume tous les navires français qui s'y trouvaient mouillés. Gama commença à s'acquitter de cette mission ; mais le roi de France, Charles VII, s'était hâté d'ordonner la restitution du bâtiment portugais et la punition des pillards : Gama n'eut donc pas à prolonger cette lutte.

Au retour de Bartolomeo Diaz, Gama fut chargé de poursuivre la circumnavigation de l'Afrique. Plusieurs années furent employées à rassembler des documents de toutes sortes, principalement les instructions de deux autres voyageurs portugais, Alphonse

de Païva et Pierre de Covilham, qui, en 1487, avaient reçu de Jean II l'ordre de se rendre dans l'Inde par Alexandrie. Là ils s'étaient séparés. Covilham avait pris la route des Indes, et Païva celle de l'Éthiopie ; le premier avait visité Aden, Goa, Calicut, Cananor, Codchim. A son retour, il avait parcouru les côtes de la Perse, celles de l'Arabie et de l'Afrique, avait doublé le cap Gardafui, était arrivé à Mozambique, ayant observé en passant les royaumes de Mélinde, de Quiloa et autres, et était venu aborder à Sofala. Surpris par la mort au Caire, il avait eu le temps d'envoyer à Jean II une carte marine dans laquelle il avait marqué tout son voyage.

Gama, muni de ces documents, partit enfin de Lisbonne le 8 juillet 1497, résolu à tourner l'Afrique et à parvenir aux Indes. Bartolomeo Diaz était au nombre des cent soixante hommes qui l'accompagnaient sur trois navires.

Aux approches du Cap redoutable, les flots s'agi-

tèrent, comme ils avaient fait lors de l'expédition de Bartolomeo ; la mer s'éleva, sans qu'on vît d'ailleurs les signes ordinaires d'une tempête ; c'était comme un tremblement de terre sous-marin ; des chocs terribles secouaient les navires : la frayeur s'empara des équipages ; les hommes les plus résolus, secrètement troublés par les superstitions, étaient intimidés malgré eux ; la manœuvre marchait mollement ; le Cap des Tourmentes allait avoir raison une seconde fois des plus audacieux navigateurs ; Gama, seul, de sang-froid, sauva tout par un mot : « Allons donc, enfants, dit-il, voyez-vous pas que c'est la mer qui tremble devant nous ? » Cette hâblerie portugaise, débitée à propos et du ton qu'il fallait, remonta les courages. Les marins accomplirent la manœuvre commandée, et le passage tant redouté se trouva franchi. On était alors au rocher de la Cruz, et même un peu plus loin, à la rivière de l'Infante ; c'était le point où Bartolomeo Diaz avait borné sa découverte. C'est à

partir de cet endroit, le 17 décembre 1497, que Gama et les Portugais, commençant à remonter la côte d'Afrique vers le nord-est, entrèrent, pour la première fois, dans la mer des Indes.

Peu de temps après, ils passèrent un autre cap, qu'ils nommèrent le Cap des Courants, situé presque sous le tropique, et, aux premiers jours de mars 1498, ils jetèrent l'ancre devant la ville de Mozambique, habitée par des Maures et par des Arabes mahométans, qui faisaient un grand commerce avec la mer Rouge et les Indes.

« Les Portugais y furent bien reçus; mais, dès que ces Arabes se furent convaincus que les étrangers qui montaient la flotte n'étaient point des musulmans, ils leur tendirent des piéges pour les massacrer. Cependant Gama arma deux des chaloupes de son navire, dont lui-même monta la première et Nicolao Coelho la seconde, et fit tirer sur les bateaux des Arabes, qui prirent la fuite. Ce fut là que Gama rencontra pour

la première fois de grands bâtiments arabes sur lesquels on se servait de boussoles et de cartes marines. Les Portugais capturèrent quelques-uns de ces vaisseaux. Gama fit partager entre les gens de son équipage tous les objets pris, se réservant seulement les livres arabes, pour les présenter au roi à son retour à Lisbonne[1]. »

Gama continua ensuite son voyage jusqu'à Mombaça, ville qui faisait aussi un commerce très-étendu, et où il eut encore à éviter les embûches des habitants.

Puis il arriva à Mélinde, à trois degrés au sud de l'Équateur. De tous les princes des côtes d'Afrique, le cheik de Mélinde fut le seul peut-être qui accueillit Gama sans arrière-pensée et sans velléité de trahison. Il lui donna même un pilote qui lui fut fort utile pour le conduire dans l'Inde par une traversée directe.

[1] Santarem.

Gama ayant pris, le 24 avril, sous la direction de ce pilote, la route de la côte de Malabar, traversa en vingt-trois jours, et, le 20 mai 1498, mouilla devant Calicut, la ville la plus commerçante et la plus riche de l'Inde à cette époque.

Dès lors le problème était résolu : grâce à Gama, le monopole du commerce de l'Orient allait passer de Venise à Lisbonne.

Un des marins qui accompagnèrent Vasco de Gama dans sa découverte a laissé un Routier (*Roteiro*) ou Journal du Voyage. Il en raconte naïvement les incidents de toute sorte.

« Une préoccupation singulière, née des traditions confuses répandues sur le Preste Jean, domine tout son récit : c'est l'idée que l'expédition, parvenue aux Indes, est arrivée en terre de chrétiens. Les temples, les rites de la religion hindoue, les statues bizarres nées d'une cosmogonie si différente, rien ne peut le détromper, et les chefs eux-mêmes partagent son

opinion, »[1] — ou veulent à tout prix la partager, par politique catholique. Le catholicisme ayant la prétention, indiquée par son nom, d'être la religion universelle, unique, il fallait qu'on le retrouvât, bon gré mal gré, en tout pays. Gama était trop politique pour contrarier ce système. Il l'acceptait sans examen, s'il ne le favorisait pas. Trouvait-on dans une pagode l'image de la divinité hindoue Maha-Madja, allaitant son fils Shakia-Bouddha, le maître, le dieu, qu'elle avait porté dans son sein? Aussitôt c'était *Notre-Dame*. De fait on pouvait s'y méprendre. Mais, au lieu que c'étaient les mythes orientaux du bouddhisme qui transportés dans l'Occident étaient devenus le christianisme, on croyait ou feignait de croire que c'était le christianisme qui, étendu par toute la terre, avait subi des modifications de forme selon l'esprit de chaque peuple, en demeurant au fond

[1] *Voyageurs anciens et modernes.*

toujours le même, selon son essence immuable.

Toutefois l'historien portugais Castanheda, naïvement traduit par le français Grouchy, laisse entrevoir les doutes religieux qui s'emparaient de quelques voyageurs pieux à la vue des statues et des peintures hindoues : « Au dedans de la chapelle, qui estoit un peu obscure, il y avoit une imaige cachée dedans le mur, que nos gens découvrirent de dehors, car on ne les voulut pas laisser entrer dedans, leur faisant signe que personne ne pouvoit là entrer, sinon les Cafres ; lesquels, montrant l'imaige, nommoient sainte Marie, donnant à entendre que c'estoit son imaige. Alors pensant le capitaine qu'ainsi fust, il se mit à genoux, et les autres avec lui, pour faire leur oraison. Jean de Saa, qui doutoit que ce fust une église de chrestiens, pour avoir vu la laydure des imaiges qui estoient peintes aux murailles, en se mettant à genoux, dit : — Si cela est un diable, je n'entends toutefois adorer que le vray Dieu. — Le

capitaine général, qui bien l'entendit, se retourna vers lui en se riant. »

Comme nous ne faisons pas ici une histoire de Gama, et comme nous avons voulu seulement assigner sa place et son rôle dans les grandes découvertes géographiques qui marquèrent la fin du xve siècle, nous n'avons à parler ni de son séjour à Calicut ni de son retour à Lisbonne. Disons seulement qu'il doubla de nouveau, en sens inverse, le Cap de Bonne-Espérance, le 20 mars 1499, et qu'il rentra à Lisbonne au mois de septembre de la même année, plus de deux ans après son départ.

Mais n'oublions pas, d'un autre côté, qu'au moment où Gama avait abordé pour la première fois aux côtes de l'Inde, déjà Christophe Colomb était occupé à préparer son troisième voyage vers le monde nouveau qu'il avait trouvé, — sans le vouloir et sans le savoir, — en cherchant seulement, comme

Gama et les Portugais, une nouvelle route vers l'ancien monde.

Colomb avait rencontré plus qu'il ne croyait. Gama avait fait ce qu'il voulait faire : par lui la nouvelle route des Indes était trouvée ; la circumnavigation de l'Afrique était accomplie.

Gama clôt le cycle ouvert par Hannon.

FIN

APPENDICE

Pages 92 à 96.

La *Nouvelle Biographie générale*, publiée par MM. Firmin Didot frères, sous la direction de M. le Dr Hoefer, rassemble, dans l'article *Colomb*, plusieurs textes ou détails intéressants. En voici quelques-uns :

ILES DE SAINT-BRANDAN ET DES SEPT-VILLES.

« D'après une pieuse légende, au VIe siècle, un moine écossais, saint Brandan ou saint Borandan, accompagné de son disciple saint Maclou ou saint Malo, se mit à la recher-

che des îles du Paradis (îles Fortunées), pour y convertir les infidèles. Un géant, baptisé sous le nom de Mildum, apprit aux deux saints qu'il y avait dans l'Océan une île défendue par des murs d'or, brillants comme du cristal, mais qui manquaient d'entrée. A leur requête, le géant entreprit de les y conduire, et se jeta à la mer, traînant le navire par un câble. Mais un ouragan les obligea de revenir en arrière, et bientôt après le pilote géant mourut. — L'île de Saint-Brandan se voit sur le globe terrestre de Martin Béhaïm, tracé en 1492, et sur la plupart des cartes du temps de Colomb.

» Des traditions analogues s'attachaient à la prétendue Ile des Sept-Cités. Lors de l'invasion de l'Espagne par les Maures, vers l'an 912, sept évêques, dit-on, suivis de leurs ouailles, s'embarquèrent, et, après avoir vogué longtemps sur l'Océan, abordèrent à une île inconnue, où ils bâtirent sept cités magnifiques. Comme jadis Agathocle, les évêques brûlèrent leurs vaisseaux, pour ôter à leurs fidèles tout espoir de retour. Dans la suite, plusieurs navigateurs portugais arrivèrent également à cette île; mais ils n'en revinrent pas, retenus qu'ils étaient par les successeurs de ces évêques. Un jour, quelques marins se présentèrent devant le prince Henri pour lui dire qu'ils revenaient d'une expédi-

tion lointaine, pendant laquelle ils avaient visité l'Ile des Sept-Cités. Ils ajoutaient que les insulaires parlaient l'espagnol, qu'ils étaient catholiques, et qu'ils demandaient si les Maures étaient encore les maîtres de l'Espagne et du Portugal. Tandis que les uns étaient à l'église, les autres ramassaient du sable sur le rivage pour faire cuire leurs mets, et ils virent avec étonnement qu'un tiers de ce sable était de l'or. Craignant d'être retenus malgré eux, les marins mirent à la voile et s'enfuirent. Telle fut l'histoire qu'ils contèrent à l'infant don Henri, dans l'espoir d'en obtenir une récompense. Mais le prince, mécontent de ce qu'ils avaient quitté l'île si vite, leur ordonna d'y retourner pour en rapporter des renseignements plus détaillés. Les marins se le tinrent pour dit, et personne n'entendit plus parler d'eux. Cette histoire fit du bruit, et Fernand de Ulmo, capitaine de l'île de Terceire, fit avec la couronne de Portugal un traité, déposé dans les archives de Torre di Tombo, traité par lequel il s'engageait à tenter à ses frais la découverte de l'île, des îles ou du continent qu'on supposait être l'Ile des Sept-Cités, à condition que lui et ses héritiers auraient droit de juridiction sur ces terres, en payant au roi le dixième des revenus. Ulmo s'associa pour cette entreprise Juan Alfonso del Estreito, et, aux termes de leur

engagement, ils devaient partir en mars 1487, c'est-à-dire un an après la découverte du Cap de Bonne-Espérance par Barthélemy Diaz. On ignore quel fut le résultat de cette expédition.

» On crut longtemps à l'existence des îles de Saint-Brandan et des Sept-Cités, et cette croyance du moyen âge était en quelque sorte légitimée par les traditions de l'antiquité sur l'Antilia, sur l'Atlantide et les Iles Fortunées.

» Aristote parle d'une grande île de l'Océan (Antilia), découverte par les Carthaginois. Voici ses paroles : « En dehors des Colonnes d'Hercule, les Carthaginois trouvèrent, dit-on, une île déserte, abondante en bois, arrosée de fleuves navigables, et riche en fruits : elle est à plusieurs journées du continent. Les Carthaginois la visitèrent souvent, et y établirent même des colonies ; mais, jaloux de cette possession, ils faisaient mourir ceux qui auraient pu en parler. »

» Diodore a voulu sans doute décrire la même île, quand il s'exprime en ces termes : « Du côté de la Libye, on trouve une île d'une étendue considérable, située au large dans l'Océan. Elle est à l'occident, et éloignée de la Libye de plusieurs jours de navigation. Son sol est fertile, monta-

gneux et d'une grande beauté. Cette île est arrosée par des fleuves navigables. On y voit de nombreux jardins, plantés de toutes sortes d'arbres, et des vergers traversés par des sources d'eau douce. On y trouve des maisons de campagne somptueusement construites et dont les parterres sont ornés de berceaux couverts de fleurs. C'est là que les habitants passent la saison d'été, jouissant voluptueusement des biens que la campagne leur fournit en abondance. La région montagneuse est couverte de bois épais et d'arbres fruitiers de toute espèce; le séjour dans les montagnes est embelli par des vallons et de nombreuses sources. En un mot, toute l'île est bien arrosée d'eaux douces, qui contribuent non-seulement au plaisir des habitants, mais encore à leur santé et à leur force. La chasse leur fournit nombre d'animaux divers, et leur procure des repas succulents et somptueux. La mer qui baigne cette île renferme une multitude de poissons, car l'Océan est naturellement très-poissonneux. Enfin, l'air y est si temperé, que les fruits des arbres et d'autres produits y croissent en abondance pendant la plus grande partie de l'année. En un mot, cette île est si belle, qu'elle paraît plutôt le séjour heureux de quelques dieux que celui des hommes. »

» C'est dans le *Timée* de Platon que l'on trouve la pre-

mière mention de l'île Atlantide. Dans ce dialogue, Critias raconte, sur la foi de Solon : « Il y avait, au-devant du détroit nommé les Colonnes d'Hercule, une île plus grande que la Libye et l'Asie. De cette île on pouvait facilement passer aux autres îles, et de celles-là à tout le continent qui borde tout autour la mer intérieure; car ce qui est en deçà du détroit dont nous parlons ressemble à un grand port ayant une entrée étroite; mais c'est là une véritable mer; et la terre qui l'environne, un véritable continent. Dans cette île Atlantide régnaient des rois d'une grande et merveilleuse puissance; ils avaient sous leur domination l'île entière, ainsi que plusieurs autres îles et quelques parties du continent. En outre, en deçà du détroit, ils régnaient encore sur la Libye jusqu'à l'Égypte, et sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie...... Dans la suite, de grands tremblements survinrent, et l'île Atlantide disparut sous la mer. Aussi, depuis ce temps, la mer est-elle devenue inaccessible et a-t-elle cessé d'être navigable, par la grande quantité de limon que l'île abîmée a laissé à sa place. »

» Quant aux îles Fortunées, la tradition qui les concernait avait sans doute pour origine cette croyance antique qui plaçait le séjour des morts à l'endroit où le soleil sem-

blait disparaître sous l'horizon. Les cités des vivants avaient leurs nécropoles toujours au couchant. Cependant les premières notions à peu près certaines sur l'existence des Iles Fortunées, à l'occident de l'Europe et de l'Afrique, ne remontent pas au delà du siècle d'Auguste. Strabon, citant quelques vers d'Homère sur les Champs-Élyséens (*Odyssée*, IV, 561), ajoute, en guise de commentaire, que l'île des Bienheureux était située à l'ouest de l'extrême Maurusia (côte du Maroc). — On trouve dans Plutarque (*Vie de Sertorius*, 8) un curieux passage, qui paraît avoir été emprunté à un livre de Salluste dont il ne reste plus que des fragments. Sertorius, vaincu sur terre et sur mer, franchit le détroit de Cadix. « Il y rencontra, dit Plutarque, quelques marins qui venaient de visiter les Iles Atlantiques. Elles sont au nombre de deux, séparées l'une de l'autre par un passage très-étroit[1]; leur distance de l'Afrique est de dix mille stades (environ cinq cents lieues); on les nomme Iles des Bienheureux. Les pluies y sont rares et peu abondantes; il n'y souffle que des vents doux et légèrement humides, qui fécondent le sol et le rendent propre à la culture. Beau-

[1] Colomb avait-il lu ce texte? et était-ce d'après cette indication qu'il s'obstinait à chercher un passage à l'endroit où il n'y a qu'un isthme, celui de Panama. É. D

coup de fruits y viennent d'eux-mêmes, et nourrissent sans peine un peuple heureux. La température et les saisons y entretiennent un air sain..., et la croyance que ces îles sont les Champs-Élyséens dont parle Homère s'est répandue jusque chez les peuples barbares[1]. »

» On s'accorde à admettre que ces Iles Fortunées étaient Madère, les Canaries, ou les Açores (on laisse le choix); les Carthaginois pouvaient en effet les connaître, car ils avaient des établissements de commerce importants sur la côte opposée de l'Afrique. Mais quelques auteurs aussi ont soutenu que l'une de ces îles, que Ptolémée désigne sous le nom d'*Aprositos*, c'est-à-dire d'*Inaccessible*, était l'île de Saint-Brandan ou des Sept-Cités. (*Voy.* Washington Irving, *Vie de Christophe Colomb*, t. IV, Appendice, n° 23.)

» Toutes ces traditions diverses supposaient à l'ouest des Colonnes d'Hercule, dans la mer inconnue, un continent ou des îles dont la découverte était un mystère. Mais, chose remarquable, ce n'est pas là ce qui avait le plus frappé l'esprit de Colomb : ce qui le préoccupait surtout, c'était la recherche d'une route nouvelle pour arriver au pays des

[1] Quant à l'île des Bienheureux dont parle Hérodote (III, 26), c'était une oasis (probablement Syouah) située à l'est de Thèbes, en Égypte.

épices, de l'or et des éléphants, à l'Inde et à la Chine (Cipango et Cathay), dont on racontait tant de merveilles depuis le voyage de Marco Polo.

» C'était là aussi le principal motif des voyages de découvertes entrepris depuis plus d'un siècle par les Portugais. Si l'Afrique, disaient-ils, à l'exception de l'isthme de Suez, qui la joint à l'Asie, est de toutes parts environnée d'eau, on devra parvenir à l'Inde en longeant la côte occidentale et tournant l'extrémité australe de l'Afrique, tout aussi bien qu'en suivant la route ancienne, par la mer Rouge.— Et ils raisonnaient juste, comme le démontrèrent plus tard les découvertes de Barthélemy Diaz et de Vasco de Gama. »

La suite de cet article contient encore un grand nombre d'autres textes remarquables et curieux, rassemblés avec soin.

PAGES 105 à 107.

Jean Reynaud, dans l'*Encyclopédie Nouvelle*, à l'article *Colomb :*

« On s'étonne quelquefois que Colomb, après avoir été

entendu, ait eu tant de peine à réussir en Espagne; en y réfléchissant attentivement, il nous semble que l'on devrait plutôt s'étonner qu'après avoir été entendu il ait pu réussir. Certes, si l'Inquisition, qui ne faisait que de naître, avait eu dès lors toute sa rigueur, les choses auraient eu un autre cours que celui qu'elles ont eu. Il est clair que Colomb était hérétique en géographie au même titre que Galilée en astronomie, et qu'il méritait aussi bien d'être condamné pour avoir démontré les antipodes, que celui-ci pour avoir démontré la rotation de la Terre. Il est évident, en effet, que les Hébreux n'ayant jamais connu la sphéricité de la Terre, leurs livres doivent nécessairement porter la marque de cette ignorance radicale; de sorte que, si l'on admet que leur autorité est absolue, il faut reconnaître que la sphéricité de la Terre n'est qu'une fable, et, si l'on admet au contraire que la sphéricité est réelle, il faut, par une conséquence non moins nécessaire, reconnaître que l'autorité de ces livres n'est point absolue, et que l'imperfection humaine s'y trahit.

» Constatons seulement, sans entrer ici dans l'exposé des doctrines géographiques de l'Église, que la religion catholique faisant dériver de l'Ancien et du Nouveau Testament tout l'ensemble de la connaissance humaine, n'a

jamais eu, sur la forme de la Terre, d'autres opinions que celles de Moïse et des prophètes. Les premiers Pères, entraînés par la sévérité de leur logique et de leur foi, durent rejeter, comme contraire à l'orthodoxie, la science de Platon, d'Aristote, de tous les philosophes les plus éclairés de la Grèce, et apothéoser sans restriction des opinions qu'ils considéraient comme exprimées par la parole même de l'Esprit-Saint. La Terre fut donc universellement considérée comme une surface plate, entourée de tous côtés par l'Océan, et supportant le ciel tendu au-dessus d'elle comme une tente : le tabernacle élevé par Moïse dans le désert était, suivant certains passages, la représentation symbolique du monde : *to agion cosmicon*, dit saint Paul. Quelque discordance qu'il y eût entre les phénomènes et le système, c'était aux phénomènes à s'humilier devant la majesté des textes saints. Il faut se rappeler les paroles de saint Augustin au sujet des difficultés soulevées par les physiciens, relativement à l'Océan placé par la Genèse au-dessus du firmament : *Quoquo modo autem et quælibet aquæ ibi sint, esse eas ibi minime dubitemus; major est quippe Scripturæ auctoritas quam omnis humani ingenii capacitas.* » (*In Gen.*, II, 9.)

Dans une note de l'article, déjà cité, de la *Nouvelle Biographie générale*, dirigée par le Dr Hoefer, on lit encore :

« D'après la Bible (Psaumes CIII et CIV), la Terre est une surface plane, suspendue miraculeusement dans l'espace, et soutenue par la volonté de Dieu. Dans la Géographie d'Homère, la Terre est un disque plat, qu'entoure le fleuve Océan. Leucippe enseignait que la Terre était plate. (Dans ces théories, les plus anciennes de toutes, il n'est pas encore question de la terre des Antipodes : Pomponius Mela, Macrobe, Isidore de Séville, en parleront les premiers). Mais, si la Terre était un disque, quelle forme lui donnait-on ? Selon les uns, le disque était rond ; selon les autres, il était carré ; d'autres, enfin, pour concilier ces deux opinions, donnaient à la Terre la forme d'un cercle inscrit dans un carré. Posidonius la disait ovoïde. Il y en avait qui la représentaient sous la forme du manteau antique appelé *chlamyde*. D'après un manuscrit du VIIe siècle, cité par M. de Santarem, « la Terre est de la forme d'un cône ou d'une toupie, de sorte que sa surface va, selon ce système, en s'élevant du midi au nord. A la partie septentrionale est le sommet du cône, et

derrière le sommet le soleil se cache pendant la nuit... »

Voir aussi, à la fin de notre chapitre II, la cosmographie de Cosmas Indicopleustès.

Un siècle avant notre ère, Lucrèce, dans son poëme *de la Nature*, à la fin du livre I[er], dissuade son ami Memmius de se laisser prendre aux opinions nouvelles de quelques hardis esprits de ce temps, qui avaient deviné la sphéricité de la terre, l'existence des antipodes, l'égalité alternée des jours et des nuits pour les deux hémisphères, la gravitation et l'attraction. Il est regrettable que le poëte, dans son dédain si mal fondé, ne nous ait pas transmis les noms de ces voyants.

« Gardez-vous de croire, ô Memmius, avec quelques philosophes, que tous les corps tendent vers le centre du monde, que l'univers n'a pas besoin d'être retenu par des

chocs extérieurs, et qu'il n'est pas à craindre que les extrémités supérieures ou inférieures s'échappent, ayant toutes la même tendance vers un centre commun. Qui peut concevoir qu'un être se soutienne sur lui-même, qu'il y ait des antipodes où les corps pesants exercent leur gravitation en haut, et soient portés vers la terre dans une direction opposée à la nôtre, comme nos images représentées dans l'eau? C'est pourtant par de tels principes qu'on explique comment un monde d'animaux de toute espèce va et vient en dessous de nous, sans être plus exposés à tomber de la terre dans les régions inférieures que nous ne pouvons nous élever de nous-mêmes vers la voûte céleste. On ajoute que ces peuples voient le soleil quand les flambeaux nocturnes nous éclairent; qu'ils partagent alternativement avec nous les temps du ciel; que leurs jours et leurs nuits ont la même durée que nos nuits et nos jours. Voilà les erreurs grossières où sont tombés des philosophes, pour être partis de faux principes... »

Illud in his rebus longe fuge credere, Memmi,
In medium summæ (quod dicunt) omnia niti,
Atque ideo mundi naturam stare sine ullis
Ictibus externis, neque quoquam posse resolvi
Summa atque ima, quod in medium sint omnia nixa
Ipsum si quidquam posse in se sistere credis,

Et quæ pondera sunt sub terris, omnia sursum
Nitier, in terraque retro requiescere posta,
Ut per aquas quæ nunc rerum simulcra videmus,
Et simili ratione animalia subtu' vagari
Contendunt, neque posse e terris in loca cœli
Recidere inferiora magis quam corpora nostra
Sponte sua possint in cœli templa volare;
Illi cum videant solem, nos sidera noctis
Cernere, et alternis nobiscum tempora cœli
Dividere, et noctes pariles agitare dïesque.
Sed vanus stolidis hæc omnia finxerit error,
Amplexi quod habent perverse prima viaï...

Ce que Lucrèce appelle erreur grossière était pourtant la vérité. Il est regrettable que, dans son dédain pour des opinions qui lui paraissaient si absurdes, l'ami de Memmius ne lui ait pas cité et ainsi ne nous ait pas transmis les noms de ces hardis esprits qui avaient deviné et affirmé, plus de seize siècles avant Newton, le véritable système du monde.

FIN DE L'APPENDICE

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.



